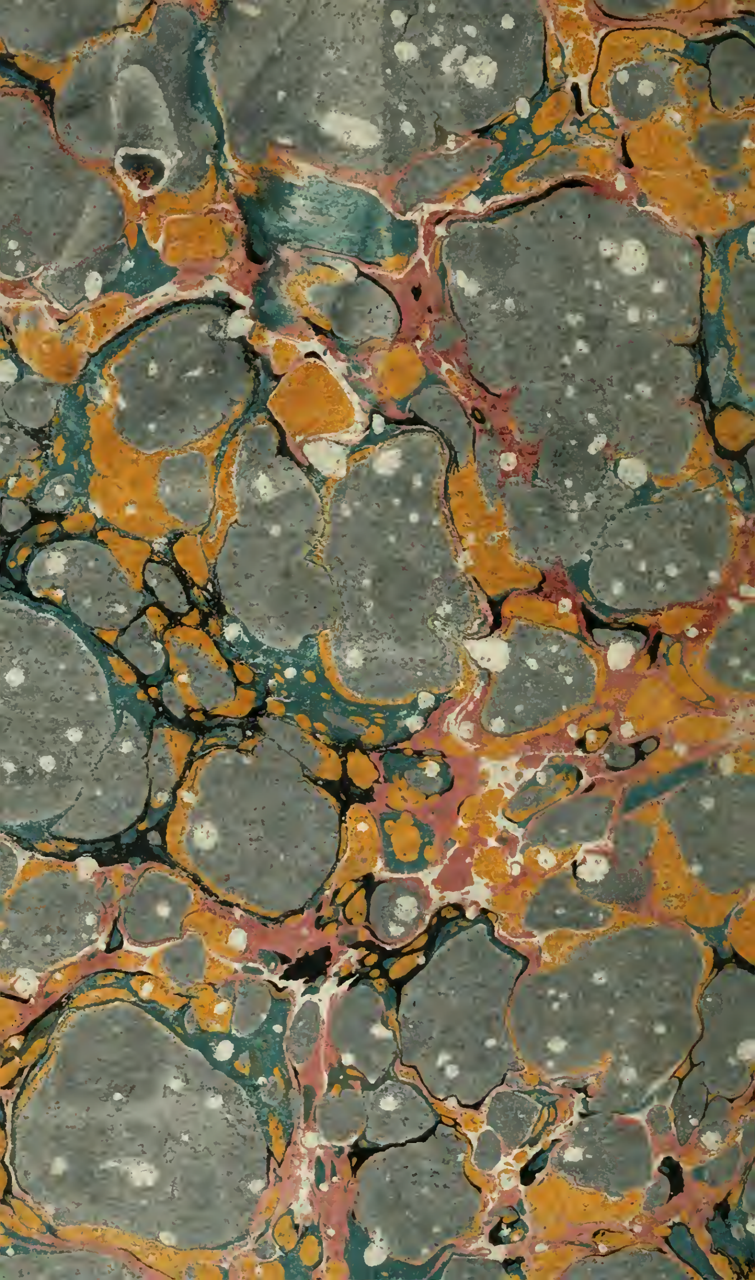
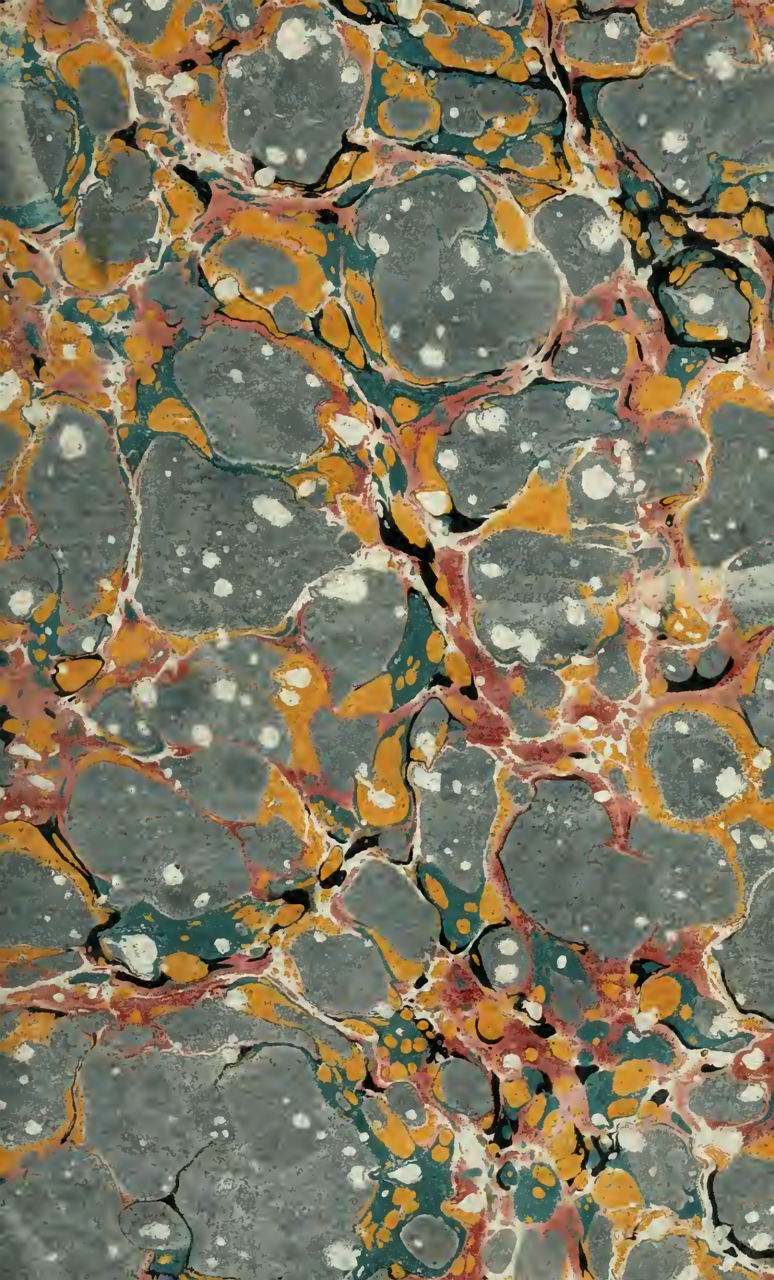

3 1761 04266 3229





OPERE

DELL'ABATE

MELCHIOR CESAROTTI

PADOVANO

VOLUME XXXVI.

DELL' EPISTOLARIO DI MELCHIORRE CESAROTTI

TOMO II.

FIRENZE

PRESSO MOLINI, LANDI E COMP.

MDCCCXI.

CORRISPONDENZA LETTERARIA



I.

DE M. LAUGIER

A Vienne le 22 *Fevrier* 1772.

Votre belle traduction d'Ossian m'intéressoit à vous, Monsieur, avant de vous connoître personellement; mais je m'y intéresse bien plus depuis mon passage à Padoue: je me souviens avec plaisir, quoiqu' avec regret, de la délicieuse soirée que j'y ai passé en votre compagnie, et de ce beau Chant de Temora que vous eûtes la complaisance de me réciter; M.r Sackwille votre ami peut vous rendre témoignage que je lui en ai parlé plus d'une fois. Il m'a appris que vous alliez donner une nouvelle édition d'Ossian avec le Poëme entier de Temora; c'est ce qui m'engage à prendre la liberté de vous écrire pour vous repéter ce que j'avois eu l'hon-

neur de vous marquer dans une lettre que je vous adressai par le Père Frisi, il y a 3 ans et demis, quelque tems avant mon départ d'ici pour l'Italie, et que vous m'assurâtes ne vous être jamais parvenue.

Je vous disois alors, Monsieur, que plusieurs personnes de ma connoissance s'étoient rebutées de la lecture de votre Ossian par la difficulté de se souvenir des noms propres qu'on retrouve dans le courant de l'ouvrage, quoique vous ayez eu soin de les désigner dans une note la première fois qu'il en est parlé, que pour leur sauver cet inconvenient j'avois fait un *Index* de tous vos Personnages, qui rapelle les principaux événemens auxquels ils ont eu part, et des lieux dont il est parlé, que je m'étois apperçu que tous ceux à qui je l'avois communiqué lisoient l'ouvrage bien plus volontiers, et que ceux qui l'avoient déja lu, étoient bien aise de pouvoir trouver sur le champ quelque trait qu'ils vouloient se rapeller : je vous envoye pour la seconde fois un échantillon de cette table alphabétique, savoir l'article de *Fingal*, et toute la lettre G: si vous jugez que cette Table, avec les corrections dont elle a encore besoin, soit

digne d'être insérée à la fin de votre nouvelle édition, je pourrai vous la communiquer en entier; j'aurai eu la satisfaction de vous épargner la peine de la faire, et il ne s'agira plus que d'y ajouter ce qui concerne le Poëme de *Temora*.

Pour donner encore à cette édition plus de perfection, je voudrois, Monsieur, que vous missiez au commencement de chaque volume une table des Poèmes qu'il contient, telle que celle que je joins ici en entier, et que vous plaçassiez au haut de chaque page du livre, au lieu du chifre romain, le titre du Poëme dont il s'agit, et même le numero du chant, lorsque ce Poëme en contient plusieurs; car j'avoue que ce qui manque de titre et d'Index m'a souvent impatienté, et je n'ai pas été le seul.

J'éspère, Monsieur, que l'unique but que je me propose dans tout ceci, servira d'excuse à la longueur de cette lettre, celui d'augmenter le nombre de vos lecteurs, et par conséquent de vos admirateurs: je vous prie de me regarder comme quelqu'un qui ajoute à ces sentimens pour l'ouvrage la plus parfaite estime pour l'auteur.

J'ai l'honneur d'être etc.

II.

DE L'ABBÉ TARUFFI

A Vienne en Autriche ce 10 *Sept.* 1772.

MON TRÈS-CHER AMI.

Votre accoutrement professorial compilé de grec, d'hébreu, d'arabe, de copte, de magie etc. m'avoit inspiré tant de frayeur, que depuis cinq ans entiers je n'osois plus lever les yeux sur votre redoutable personne. Ce n'était plus l'enfant gâté d'Apollon, le philosophe sans souci, l'esprit délicat que je trouvois dans l'illustre Abbé Cesarotti, mais un savant à mine refrognée, un misanthrope rébarbatif, tout prêt à me foudroyer avec une volée de ces épithètes qui assaisonnoient la politesse des Scaligers, des Scioppius, des Saumaises, des Van-Swieten, etc. de plusieurs autre hommes divins que j'abandonne au diable. Mais enfin, graces au ciel, te revoilà, mon cher Abbé, aussi semillant, aussi fou que jamais!!! Viens donc que je t'embrasse, mon pauvre enfant, pour l'inti-

me satisfaction dont tu m'as comblé par ta dernière lettre du 7 Août. Je sens parbleu qu'il est impossible de se passer de toi: tu es réellement un drôle impayable. Enveloppé dans le tourbillon de la poussière académique, tu ne perds pas la tête, mon très-cher; ta belle humeur se moque de cette sotte gravité, qui n'est qu'un mystère du corps pour cacher les défauts de l'esprit: ton âme est au-dessus de toutes ces misères-là. Garde-moi je t'en conjure, ton Ossian, etc. quant à moi je te dispense au moins d'un millier de ces traductions du grec, dont tu es gracieusement chargé de la part de tes sages Magistrats. En honneur, tout ennemi que je suis du pouvoir arbitraire, je me sens presque tenté de quitter le Parti de l'opposition pour m'attacher à Mylord Bute ce grand Coriphée de Royalistes. *Tros Rutulusve fuat*, je respecte infiniment son esprit, ou plûtôt l'esprit des ses guinées, qui va nous donner une compléte édition du fameux Barde Celtique traduit par un barde adriatique de la même force. Puissiez-vous, mon cher ami, faire une bonne acquisition de cette nouvelle espèce d'esprit, car enfin pour ce qui s'appelle du pur esprit, il

est démontré que vous en avez tout seul plus que tous les diables de Milton. Pouvoir dire tout ce qu'on pense, c'est un grand bien : la faveur des grands, la santé, la célébrité, la bonne chère *non sine candida puella*, tout cela est admirable : mais le *non deficiente crumene* met le comble à la prospérité d'ici bas, quoique vous autres Génies supérieurs soyez d'ordinaire assez bêtes pour négliger un point si essentiel. N'allez pas croire pourtant que vous pourrez garnir votre gousset par les contributions viennoises : ces Messieurs de la Ville Impériale ne sont rien moins qu'enthousiasmés des faveurs des Muses. Tout le monde sait que la froide Allemagne n'est point synonime de l'ancienne Grèce : d'ailleurs il n'y a guères que les Topinamboux qui ignorent que l'Autriche est la Béotie de l'Allemagne. Malgré cela je vais m'emparer du titre de votre chargé d'affaires : notre aimable Sackville, qui s'imagine de vous connoître, et de vous admirer autant que moi, me cède à regret cette place d'honneur. Quant au gros Logier, je n'ai pas de liaison avec lui ; mais puisque vous me marquez qu'il s'intéresse aussi pour Ossian, je dois

faire tout mon possible pour m'insinuer dans ses bonnes graces. Tout gros qu'il est, il passe ici pour grand diseur de bons mots; à ce titre-là il est de toutes les parties fines, et de tous les soupés délicieux. Des Dames de goût initiées dans la doctrine des proportions m'ont assuré depuis peu que l'esprit de M.r Logier est précisément en raison renversée de sa machine. Pour vous dire vrai, mon amour-propre m'a fait croire que ces Dames élégantes voulaient bien m'honorer d'un compliment indirect, car il est bon que vous sâchiez que ma circonférence est aussi fort raisonnable. Je commence même à me persuader, en dépit de l'opinion générale, que sans beaucoup d'embonpoint il n'est guères possible d'avoir beaucoup d'esprit. Voilà, mon ami, notre ancienne correspondence renovée; c'est à vous à l'entretenir avec soin, car je vous réponds de moi-même. En qualité de Juge, et Auditeur de cette Nonciature je serais en droit d'exiger le plus profond respect de votre part, mais pour vous empêcher d'être ingrat, je vous permets de m'aimer à la folie.

Tout-à-vous
L'Abbé Taruffi.

III.

DELLO STESSO

Vienna Imperiale 11 *Gennaro* 1773.

AMICO SEMPRE CARISSIMO E ONORATISS.

Sembra veramente che il vostro graziosissimo foglio segnato 9 Ottobre 1772 avrebbe dovuto elettrizzarmi la fantasia a segno di tempestarvi per più successivi ordinarj colle mie spiritosaggini : eppure la mia virtuosa indolenza ha saputo trionfare del mio disordinato appetito d'eccitar la vostra ammirazione . Guardatevi però dal credermi egualmente insensibile per rapporto all' oggetto importante del vostro interesse . Perduto di vista il nostro Sackville, che prima della sua partenza per Parigi non mi venne fatto di raccapezzare in verun luogo , ho fatto capo all' immensa periferia del Sig. Logier , che con mia estrema consolazione ho trovato animatissimo in favor vostro , e pieno di zelo per la propagazione dell' Omero Celtico, che a grande incremento della sua gloria ha

ottenuto l'indigenato Italiano. Egli, il Sig. Logier, è di sentimento che oltre agli esemplari dell'Ossian per gli associati di Vienna, sarebbe espediente che voi ne spediste a qualcuno di questi librai, per esempio al Trattnem, almeno due dozzine d'esemplari dei quali vi procurerebbe non difficilmente lo spaccio. Monsignor Nunzio, il Sig. Conte Coronini di Gorizza, il Sig. Prunk famoso Grecante di Strasburgo, mi diedero ultimamente il loro nome per l'associazione. Di grazia trasmettetemi la lista degli altri associati Viennesi, giacchè il Sig. Sackville si dimenticò di lasciarmela: e sappiatemi dire a un dipresso quando sarete in grado di spedir qua gli esemplari. La Sig. Leonora Cappello è venuta a darsi qui in spettacolo per la seconda volta; ma mi dicono che non sia più in grado di farsi perdonare le sue vivacità. Per quanto ella detesti i suoi dieci lustri, il mondo ingiusto ed inumano non si vuol piegare a perdonarle questo peccato. Onoratemi de' vostri comandi, e della continuazione della vostra preziosa amicizia.

Il Vostro Amico ed Ammiratore

Taruffi.

IV.

DELLO STESSO

Vienna Imperiale 17 *Luglio* 1773.

CARISSIMO E PREGIATISSIMO AMICO,

Vengano dunque una volta e la spiccino i quaranta esemplari della novella edizione Ossianesca, che m'annunziate con vostro gratissimo foglio segnato 2 Luglio. Oltre ai 16. associati notati nel vostro ruolo ho già messo in contribuzione 24 fra uomini di garbo e parasiti che vezzeggiano la tavola del Cardinal Nunzio mio principale. Ognuno dovrà sborsarmi per conto vostro tre fiorini e mezzo. Confesso, che per molti sarà lo stesso che mostrare il deretano ad un orbo, come si esprime il nostro sapientissimo proverbio bolognese, quantunque in Bologna si accarezzi tutt' altro che il deretano. Ma finalmente a noi basta che il libro esca, e che il metallo entri.

Il vostro TARUFFI

V.

DELLO STESSO

Vienna 30 *Decembre* 1773.

AMICO IMMORTALE!

Sebbene io vi chiami immortale con punto ammirativo, inerendo alla stupenda nostra ortografia Teutonica, dovrei nondimeno argomentare dal vostro lungo silenzio, che voi siate già divenuto il *beato* Cesarotti, cerimoniale pur Teutonico che si pratica con gl'illustri morti. Ma tra l'*immortale*, e il *morto*, io son pronto a far una transazione e a contentarmi di sentire, che siate vivo, e vegeto, e che abbiate ricevuto il sesto e settimo volume degli Oratori Greci, che vi trasmisi, sono ormai tre mesi, e che per mia direzione furon deposti in Venezia presso il Librajo Pasquali. Ora questo librajo Graffer mi fa sapere essergli giunto ancora l'ottavo Tomo, che serba a vostra disposizione, dove il vogliate per compimento dell'Opera. Dunque fatemi motto sulle vostre intenzioni, e date-

mi segno di vita. Il vostro Ossian ha fatto fortuna in Vienna, e tutti fanno le viste di leggerlo. Ma se rari sono dappertutto coloro, che hanno le viscere formate del miglior limo, qui poi vi assicuro, che sono mosche bianche.

Il vostro servitore ed amico Taruffi.

VI.

DELLO STESSO

Vienna d' Austria li 27 *Giugno* 1774.

AMICO SEMPRE CARISS. E PREGIATISS.

Letta una gentilissima vostra lettera ultimamente pervenutami senza veruna data, ho mandato a chiamare il librajo Graffer per informarmi fino a qual Tomo fosse stata spinta l' edizione Reiskiana degli Oratori Greci, e se egli avesse da vendere i Tomi usciti in luce dopo il settimo. Ha risposto esserne già stati pubblicati 9 Volumi: averne ricevuti da Lipsia gli ultimi due poche settimane sono, ma trovarsi essi tuttavia sotto il malleo del

Tribunale della censura che non suol rilasciare i libri esteri qua capitati, che dopo il tratto d'alcuni mesi. Mi son mostrato incredulo sul punto che la censura ritenga sotto l'esame i libri degli Etnici o Greci, o Latini che lo stesso Indice espurgatorio ha sempre risparmiati: ma a fronte delle mie maraviglie il librajo ha ragione. Ho durato fatica a persuaderlo di serbarmene gli ultimi due per conto vostro, mentre egli pretendeva, che nuovamente doveste comprare anche gli altri sette, e che il corpo ne fosse inseparabile. Comunque sia, mi ha promesso d'avvisarmi quando egli sarà in attual possesso degli ultimi due, e in libertà di venderli. Quanto al vostro Demostene, avvicinandosi il termine della nostra dimora Vindobonense, non sono in grado di prender l'impegno che presi per l'Ossian. Il Sig. Logier da un pajo di mesi a questa parte è ito a far terra da pentole *illuc unde negant redire quemquam*. Sicchè non saprei nè meno a che Santo voltarmi nè di chi fidarmi, tanto più trattandosi d'impresa assai difficile, e ardisco dire insuperabile, dove non concorra molta cordialità, molto credito, e molta premura ec. Non

v'è paese o in America o nelle Terre Australi più indifferente all'esistenza di Demostene che questa nostra eruditissima, e venustissima Metropoli. E buona notte.

Il vostro TARUFFI

VII.

DELL' AV. SAVERIO MATTEI

Napoli 12 *Maggio* 1775.

AMICO IMMORTALE.

Contemporaneamente ricevo il terzo e quarto tomo di Demostene, la copia di Ossian della prima edizione, l' Orazione Latina, la Prefazione abolita (*a*), e il Saggio della traduzione di Omero. Io non vi parlo di Demostene, e di Ossian, di cui bastantemente ho parlato. L'Orazione è piena di dignità, di filosofia, di maschia eloquenza, e con aria di novità vi si vede trattato il vecchio argomento della decadenza, e del risorgimen-

(a) Al Demostene.

to delle lettere. Che vi dirò della Prefazione soppressa? è un capo di opera: vi sono delle scappate ammirabili: v'è una franchezza, che sorprende, che persuade, che alletta ec. non mi meraviglio, che vi sia impedita la pubblicazione: essa contiene una riforma, che a' nostri barbagianni sembra peggiore di quella di Lutero, e Calvino: le proposizioni vostre non possono non credersi da' nostri pedanti, o eretiche, o prossime all'eresia. Veramente è una disgrazia la nostra, che per essere, o comparir dotti, dobbiam sapere tutte le più puerili cognizioni delle lingue Ebraica, Caldaica, Siriaca, Greca, Latina, ed oggi della Palmirena, dell' Etrusca, e poi di tutte le lingue viventi. I Greci se ne uscivano con chiamar tutti barbari, e così s'esentavano dal peso di saper i gerghi delle altre nazioni, e impiegavano in meditare, e pensare tutto il tempo, che da noi miseramente si consuma ne' vocabolarj. Ma già il male ha sì profonde radici, ch' è difficilissimo il darvi riparo. Gli studj ecclesiastici, e i legali più d' ogn' altra cosa contribuiscono alla conservazione delle lingue antiche, ch' entrano così nel governo e nella religione.

Veniamo ad Omero . Io son rimasto incantato dalla lettura de'pochi versi inviatimi. Non è il primo Libro dell'Iliade il più bello del poema : eppure voi avete saputo dargli un' aria di maestoso, e di grande: che farete in quei luoghi, ove Omero è veramente grande da se , senza bisogno di molto ajuto ? Quanto par, che cambi di portamento la parlata di Agamennone al Sacerdote nella vostra traduzione , la quale per altro è fedelissima, e che con gran giudizio adatta al nostro genio certe espressioni del Greco poeta, che parrebbe impossibile ingentilire? E quelle poche parole dopo la parlata con tanta accortezza interrotta.... *Che guai* ... *Tremò*,

Ubbidì, s'ammutì: Solingo e mesto ec.

non sono una pennellata incomparabile di Raffaele? ogni cosa, ogni parola forma un particolar elogio. Ora con ingenuità vi dico, che i primi nove versi non mi piacciano affatto; bisogna cambiarli : veggo , ch' è assai difficile, ed io mi son provato inutilmente : ma a voi riesce facile ogni cosa difficile, sol che v' applichiate . La mancanza del patronimico v' obbliga nel primo verso di dir , *del figliuol di Peleo* , *di Achille*, *o Diva*, e non

è un verso felice. Quel *Cantami l'ira* nel secondo non è una bella cosa: *Tanti Recò a' Greci travagli* nel terzo è stentato: *i corpi lor* nel quinto sente di stile di segretario: si replica il *loro* nel verso ottavo; *Achille il divo* nel nono ha del Salvini: anche il *tal di Giove era il voler* nel settimo non corrisponde alla maestà dell' espression Greca Δίος δ'ἐτελείετο βουλὴ. Forse il Tasso con ugual grandezza disse,

. . . parve al consiglio
Degli uomini altramente, e degli Dei.

Rifletteteci, e poi condannatemi. Vi pare che Omero cominciando così, faccia la figura, che fa il vostro Ossian, cominciando:

Di Tura accanto alla muraglia assiso
Sotto una pianta di fischianti foglie
Stavasi Cucullin?

Bisogna far comparire Omero non meno di Ossian, o che sia, o non sia così: migliorate l'originale, se vi piace, in ricompensa di quanto l'ha peggiorato il Salvini. Il tempo al solito mi manca, e non posso trattenermi più lungamente con voi. Addio caro

amico, immortal gloria dell' Italia, io vi sarò sempre

Vostro dev. Serv. ed Amico
SAVERIO MATTEI.

P. S. Dal compiegato biglietto rileverà il Sig. Abate Cesarotti l' intoppo, e il ritardo dell'edizione del di lui Ossian. Si compenserà in altrettanta esattezza, e nitidezza la mora del Sig. Marotta, il quale fattisi i danari colla professione legale, gli ha voluti impiegare a far dell'edizioni di buoni libri. Il Mabillone e l' Altosena son due libri, che sono sotto i suoi torchi, e che gli portano una spesa considerabile; non gli farà meno onore, e minor lucro proporzionatamente il di lei Ossian. Il Sig. Rogati è impegnato a farne eseguire una degna edizione, se il Sig. Marotta seconda i di lui voti. Io farò quel che posso per fare onore ad un uomo, che tanto merita, e per cui ho della stima e del rispetto, oltre una sincera amicizia, con cui nuovamente sono ec.

VIII.

DELLO STESSO

Napoli 18 *Maggio* 1779.

AMICO IMMORTALE

L'ultimo tomo del Vostro Demostene è stato il mio conforto nelle angustie in cui mi son trovato e mi trovo, per l'ostinate infermità di mia moglie. L'ho letto e riletto da capo a fondo. Il giudizio che formate dell' opere di Demostene nella prefazione è uno de'pezzi più belli, che compensa in parte la perdita della prima lettera dedicatoria non pubblicata. Quanto dite degl' interpreti e degli annotatori all' uso d'Olanda è più che vero, e i Classici son per lo più incappati in tali mani. Cicerone ha avuto peggior sorte di Demostene, e basta osservar l' edizione di Grevio per vedere che tutte le fatiche degl' interpeti non sono altro che inette osservazioni grammaticali. Le vostre osservazioni son piene di vera critica e di sana filosofia, e di una erudizione non triviale. Basta osser-

vare la nota nell'arringa contro Conone p. 71, e quella p. 81. nell'arringa contro Neera fino alla p. 92. La grammatica e la rettorica vi han dell'obbligazione per averle inalzate a un grado di una filosofia ragionata nelle osservazioni alla seconda Filippica dalla p. 125, fino alla 135, esaminando la natura e la qualità della metafora. Un bel sentimento politico espresso con vivacità s'incontra nella p. 175, v. 10, e nella p. 220 e 221, e nelle p. 236, e 237. Savia e dotta è l'osservazione al v. 19, nella medesima pagina per la guerra sacra, e per tutto ciò che tocca la mitologia antica riguardata dalla parte de' filosofi, e teologi, e dalla parte del popolo. Ma soprattutto è grande, è nuova, e piena di una sagacità di chi studia il cuore dell'uomo la lunga osservazione ch'è nella medesima pag. 243 al v. 25, e che segue fino alla p. 248, sul linguaggio popolare o cortigiano, materia che si ripiglia alla p. 250 nella nota al verso 32 fino alla p. 253. Vi assicuro che questa osservazione mi scosse, e mi sorprese. Bella è ancora e morale la nota nella p. 280 al v. 23 sulla gratitudine. Voi usate un linguaggio niente comune, e la vostra maniera di spiegarvi rende

nuovi e particolari anche que' pensieri, che si saranno intesi mille altre volte. Non è men pregevole nella p. 287 la nota al verso 40 e le due altre note, che seguono fino alla p. 292: quella alla p. 295 al v. 48 è degna ancora di ammirazione come lo è il discorso che dalla pag. 300 continua fino alla 308. L'analisi dell' elogio funebre, che comincia dalla p. 315 e termina col tomo, corrisponde al giudizio espresso nella prefazione, e fa che il libro finisca con quella energia con cui ha cominciato. Ritornando alla prefazione sono rimasto sorpreso da ciò che promettete nel saggio della Letteratura Greca. Questo sarà un lavoro, che vi renderà immortale più di quel che siete, se mai nell' immortalità vi son gradi di comparazione: non voglio dimenticarmi una cosa; Voi siete a ragione appassionato dell'Orator romano più che del greco; e in verità il solo Cicerone unisce tutti i pregi non solo degli autori, ma di tutti i filosofi della Grecia, ed era uomo di altro intendimento e di viste superiori. In ordine però all'eloquenza, non ho ritrovato mai fatta da voi menzione delle concioni di Tito Livio vostro patriotta. Io non credo che la Grecia, o il Lazio

abbia avuto pezzi più sorprendenti d' eloquenza delle Concioni di Tito Livio. Questo scrittore mi pare che abbia un' eloquenza più maschia e più virile di quella di Cicerone, e quel che mi fa meraviglia si è che nella sua vibratezza, e fortezza ha tutto il patetico, ed insinuante non meno di Cicerone, cosa, che non ha Demostene, che spesso urta nel seccante. Quel che dico delle Concioni, lo dico ancor della storia, opera grande, savia, uguale, e corrispondente alla maestà latina. Le maggiori virtù son quelle che son nascoste, cioè la politica corrispondente alle sue mire, quale il volgo non comprende, perchè non trova le sentenze qualche volta declamatorie di Tacito. Perdonatemi questo sfogo, perchè avrei desiderato che in qualche parte dell' opera di Demostene siccome rendete giustizia a Cicerone, così non vi foste dimenticato d' un sì illustre vostro Concittadino.

Qui presso leggerete quelle piccole cose che che vi ho promesse su di Ossian: fatene quell' uso che stimerete. Persuadetevi intanto delle mia ammirazione per tutto ciò ch' esce della vostra penna, e rimettendomi

all' antecedenti mie lettere resto pieno di stima.

Dev. Serv. ed Amico
Saverio Mattei.

OSSERVAZIONI

SOPRA I PEZZI LIRICI E DRAMMATICI

DI OSSIAN

Tom. I. p. 128 v. 283. *Combatti combatti = distruggi abbatti*. L'unione di questi versi non può mai reggere perchè il secondo è d'una sillaba meno, e gli accenti dell'un verso e dell' altro sono così diversi, che l' orecchio non può mai accomodarcisi. Così il v. 395 è ingrato perchè dovea esser quadrisillabo tronco per succedere allo sdrucciolo di sei sillabe, o quello di cinque non sdrucciolo; ed all' incontro è di sei tronco ch' equivale ad un verso di sette non tronco, e l' economia richiede, che il tronco, sia d'una sillaba meno de' precedenti non d' una sillaba di più. Il v. 396 c. 97 o è di un metro differente da quello del 398 e seguenti, o non deve elidersi la finale *di scudo e di morte*, e

l'una e l' altra cosa non soddisfà l'orecchio.

La Comala sarebbe più bella se avesse uno stile più Metastasiano. I recitativi poco si distinguono dalle arie, e pare che vi sia una confusione. L' entrata, e tutto quel che forma il dialogo dovrebbe esser di versi interi di undici e sette, o pure cominciare con un' aria regolata. Ciò non ostante anche secondo i metri scelti, alla p. 193 il v. 6 e 7 non ben si uniscono col verso 8 e seguenti, che ha una sillaba di più sul principio, o il 6 e 7 ne hanno una meno: il v. 12 intiero e senza rima non fa una chiusa felice: nel v. 24 *uscieno* non è di questo stile: il v. 27 senza rima, e così il v. 45 e il v. 57, a pag. 198 v. 71 e 72 sono di una sillaba meno del v. 73; a p. 200 201 seguita la scarsezza di rime. Il v. 117 non si sa come possa unirsi cogli altri riguardo al num. delle sillabe, ed agli accenti, e lo stesso si vede nel v. 182 e in tutta l'aria ch'è nella p. 206, intrecciata di metri, che non possono unirsi, e sono una specie di quelli di Zeno. Nella pag. 208 il 3 v. della prima parte dell'aria di Comala è diversissimo dal 3 v. della seconda parte, nell'atto che non si muta tutto il metro della seconda parte, ciò ch'è irregola-

rissimo e distrugge tutta l'armonia musica. Alla p. 209 nell'aria di Fingal s' incontra il medesimo inconveniente. La sc. IV. p. 211 chiude senza rime. Alla p. 212 l'aria de' Cantori è di metri disuguali; il 2 v. non corrisponde al primo e 3; e il primo e 3 della seconda parte son diversissimi dal secondo p. 215. L'aria di Melilcoma ha un intreccio di metro irregolarissimo; ciò non ostante gli ultimi 4 versi sono irregolari con giudizio ed esprimono la passione con una novità: ma i primi 4 sono irregolari senza necessità alcuna. Alla p. 219 non saprei come unire que' tanti versetti specialmente co' due ultimi 370 e 71. Alla p. 264 in fine della guerra d' Inistona vi si trova l'istessa irregolarità.

Tom. II. p. 31 v. 70 e 71 non si unisce bene col 72 e 73; p. 35 v. 135 non unisce coi tre precedenti: p. 38 v. 186 e 87 e p. 39 v. 202 e *seg.* dell'istessa maniera: non così nella p. 40 dove i v. 220 e seg. sono irregolarissimi paragonati co' metri regolari dell'arie Metastasiane, ma son belli, e significanti: a p. 47, la Canzonetta sdrucciola è bella eccettone il 2 e 3 verso della prima strofe: non fa bene quel *mura* che va col verso antecedente; l'accen-

to è languido ancora, perchè dovrebbe esser lungo l'ultimo *e* di *siede* siccome dovrebbe esser breve la seconda sillaba di *Dunscaglia*, altrimenti questa razza di versi è durissima come per lo più suol essere il primo emistichio degli Alessandrini Francesi, ciò che infelicemente si è imitato da'Lombardi ne' lor Martelliani. P. 50, il metro è irregolare, ma bello: p. 51 il 3 verso della prima e seconda strofetta non si può unire co' precedenti: p. 52 v. 27 è mancante d'accenti: p. 53 v. 439 dovrebbe essere di 2 sillabe meno per unirsi bene co' precedenti: p. 88 v. 487 ha un *hiatus* che per altro si trascura dagli scrittori d'endecasillabi, ma la verità si è che questo verso benchè talora si scriva disunito, è un verso solo formato da due emistichii. e perciò non può evitarsi l'elisione: p. 93 vi è una canzonetta, che avrebbe ancor bisogno di riforma per l'irregolarità di metro: p. 185 v. 103 è solo di quel metro fra tanti, e tanti altri versi piccoli, onde non può credersi neppure un'irregolarità artificiosa: p. 186 vi è lo stesso difetto: v. 114 che è solo, giacchè i 3 v. antecedenti e tutti i seguenti sono d'un metro regolare, e non si sa capire il perchè: p. 202 si comincia la ter-

za Canzone con due versi divini; immediatamente si cambia metro, e poi si ritorna con una disarmonica ineguaglianza. Figuratevi che potesse reggere il sentimento, lasciando i primi due, e gli ultimi due della strofe,

Quale il suono del tuono sul monte
Quando al cielo s'offusca la fronte
L'alma scote-l'orecchio percote
Di profondo-giocondo terror;

Quanto sarebbe bello! La seconda strofe con otto consimili rime non è una bella cosa, ed ha del comico bernesco più che del serio. In essa il v. 365 non è tollerabile per l'epiteto *sbranator*. Di questi epiteti i Lombardi versi-scioltisti, e martellianisti ne hanno inventati migliaja, e molti son riusciti felici, ma ve ne sono de' durissimi, e specialmente in quei metri, che ammettono in fine il verso tronco, è una cosa assai cattiva di terminare il verso con un epiteto di questa sorta, anche di quegli epiteti, che in altri versi sariano felici. Pag. 238 vi è la bellissima Canzonetta regolare di Erina la quale io ve la farò mettere in musica dopo che ne avrete tolti alcuni nei, che almeno in questo stile offuscano molto la bellezza della poesia. Prima

strofe *Sei ita* non si soffre: v. 3 *sparita* non è di questo stile: dovendosi riformare sarebbe bene il togliere il nome proprio *Inisuna*, e dire *La mia ninfa*, *la mia bella*, o cosa simile. I nomi proprj, a riserva di quei pochi nomi Greci di Filli, Clori, Nice ec. fanno mal suono in questa sorta di componimenti. V. 390 *in la mia terra* non è di questo stile, v. 396 *non aggio* non è di questo stile: v. 397 toglierei quell' idiotismo celtico del *basso*: v. 399 *atterrator* non è tollerabile: v. 413 *si fea* non è di questo stile. La penultima strofe non è felice perchè le rime intere, e le tronche son le stesse, nè *spene* è di questo stile, nè *tien* in fine: p. 266 *cilestrin* non è di questo stile: ivi v. 394 ha due sillabe di più sul principio: p. 367 le due prime strofe sono bellissime; le due seguenti sono meravigliose, divine, ma l'animo non resta pago per la tanta irregolarità, la quale appena si soffre dentro un ditirambo, perchè chi parla si figura un grande ubriaco. Del resto, nè i Greci, nè i Latini, nè tutte le nazioni culte si son mai sognate di unire tutti i metri in un fascio, e mettere un esametro, un jambico, un endecasillabo, un

adonio ec. ec. Io non dico che non giovi alla poesia, ed alla musica la varietà de' metri, e suppongo che la troppo uniformità de' metri lirici in Metastasio qualche volta abbia impoverita la musica, e la poesia, e Metastasio in questo genere è stato un altro Petrarca, che si è ristretto a certi cancelli; ma bisogna usare anche una certa regola nella stessa irregolarità, ed altro è il cambiar metri di tanto intanto, o usar libertà nel numero de' versi, e nell' accozzamento delle rime, altro è l' unire nella stessa strofe tutte le sorti de' versi, anche quelli che hanno una diversità grandissima d' accenti, nè io so che necessità vi era di far corrispondere al v. 415 il *suo dorso a calpestar* il v. 419 *sul trabalzato mar*, che potea farsi di sillabe uguali, nè da questa ineguaglianza la poesia, o il sentimento ha ricevuto maggior vantaggio, parendo più tosto una negligenza: p. 298 le due strofe sono bellissime, ma nel v. 427 non è di questo stile l'espressione *ho confitto*.

Tomo III. pag. 50 v. 15 *già la di Crona zuffa passò*; questa trasposizione non è di questo stile: p. 55 v. 93 *diritti, e belli* non è

verso, che può aver luogo in un recitativo: deve esser settenario come *amabile ti vidi*: p. 58 v. 149 e 152, 53 sono ipercataletti rispetto agli altri: p. 62 v. 235 vi son due strofe regolari bellissime: niente si guadagna con averne appiccate due irregolari: p. 79, 80 la parlata di Crimora è un misto di versi di recitativi, ed arie: p. 85 v. 637 38 versi corrispondenti, v. 647 una bella strofe regolare susseguita da altra irregolare: p. 88 vi è un ottava bellissima: ecco, io non chiamo irregolare, che in un poemetto, in cui non vi è alcuna ottava, ma è scritto in altro metro, vi si framischi un'ottava, quando si creda significante, ma che poi vi sia una irregolarità d'irregolarità, cioè, che oltre la mutazione del metro, questo metro si suddivida in tanti versetti di diversa specie, è cosa ingrata, e nel cap. 113 ve n'è un altro esempio; l'istesso avviene nella p. 294. Pag. 369 le cinque descrizioni della tempesta notturna comprendono tutto il bello della poesia Italiana, Latina, e Greca, mi sorprendono, e mi scuotono. Mi dispiace spesso molta irregolarità, che apposta affettatamente si è andata cercando, ma la forza dell'espressioni, la scelta

de' vocaboli è tale, che non avrei spirito di pregarvi a cambiarne una di sito. Del resto, quanto sarebbero più belle, se si fosse usata con giudizio un poco più di prudenza regolare; variando i metri in ogni descrizione, o se anche si volessero variare nella descrizione stessa, conservarsi almeno la similitudine de' versi!

Tom. IV. p. 10 vi è una Canzonetta bellissima: all' incontro alla p. 14 ve n'è una di versi, che non combina come nella p. 38 e nella p. 40 dopo l' ottava. Io non parlo di tutto quel ch'è eroico, ed è versi sciolti, che non posso se non che rispettare, e venerare; giacchè voi siete il Sir dello stile Epico, per servirmi dell'espressione celtica; vi ho notate solamente quelle piccole cose che spiacciono nello stile lirico, e specialmente nell' anacreontico, e drammatico-lirico. Voi temete d' incontrarvi cogli altri, e per non urtare o nel plebeo o nel triviale, vi appigliate sovente allo strano; e pare che il vostro impegno sia solamente di piacere a' dotti, e disprezzate il popolo, *cujus sunt superbissimæ aures*. Ma il suffragio del popolo è necessario per la poesia, e se bene oggi il popolo non ha imperio come in Atene, ad ogni modo si ha conser-

vato quel dritto antico, e ci è la maniera prudente di contentar l'uno e l'altro partito. Vi assicuro, che se il grande del vostro Ossian interrotto con una novità ignota agli altri Poeti antichi dal lirico frammischiato, fosse temperato dalla fluidità de' metri lirici regolari Metastasiani, la vostr' opera sarebbe cento volte più in pregio, e sarebbe ancor popolare, ed avreste il piacere di sentire in musica cantare tante vostre bellissime poesie. Di tanti bei pezzi del Rolli il popolo nulla ne sa: l'unica sua Canzonetta *Solitario bosco ombroso*, ch' è riuscita felice, cantata, e ricantata per tutte le parti, ha reso celebre il Rolli, e il popolo si figura, ch'egli abbia scritto sempre così, ciocchè peraltro non è vero, essendo nelle sue cantate infelicissimo e duro.

IX.

DELL' AB. FORTIS

Napoli, 27 *Marzo* 1780.

AMICO CARISSIMO.

Io non v'ho potuto scrivere come avrei voluto nell'ordinario passato; la quantità, e lun-

ghezza delle lettere che indispensabilmente mi conveniva sbrigare, fecero restar addietro quelle alle quali il mio cuore avrebbe dato la preferenza. I complimenti poi, e le visite passive di questi miei Colleghi, che incominciarono a piovermi addosso prima che io mi fossi tratto, per così dire, gli stivali, consumarono una gran porzione di que' primi giorni ch'io pensava di poter donare al carteggio degli amici lontani. Ora io incomincio a respirare; ed eccomi a Voi prima d'ogni altro, poichè so d'avere massimi doveri incontrati nel tempo della mia assenza colla vostra attiva e generosa amicizia. L'incertezza, in cui mi trovo tuttora dell' esito de' fervidi ufizj vostri, non rende meno viva e cordiale la mia gratitudine; e se anche la mala sorte mia gli avesse fatti essere privi dell'effetto desiderato, io mi crederò sempre obbligatissimo a Voi, e desidererei d'incontrare tutte le occasioni di provarvi questo mio vero sentimento.

Per non darvi affatto inutilmente il disturbo di ricevere e di leggere questa lettera, io ho pensato di parteciparvi, come a Segretario dell' Accademia, un' Iscrizione votiva,

inedita, che potrebbe interessare i Socj vostri addetti alla illustrazione delle antichità patrie, e adesso specialmente, che lo zelo del Sig. Marchese Orologio dissotterra le magnifiche adiacenze delle Terme Aponensi: Eccola. Essa esiste in Aquino, anche acquistabile per pochi paoli, e con non molti più trasportabile al mare; se fosse creduta interessante io mi farei un piacere di donarla all'Accademia.

NUMINI ISIDIS
APONI GERMA
NICUS ET LEDA
VOT SOLV.

L'antiquaria non è il mio mestiere, come sapete; ad ogni modo mi pare che questa lapida provi l'esistenza d'un Santuario d'Iside, che godesse di qualche celebrità, in Abano.

Poichè sono entrato in questa provincia altrui, colla buona intenzione di somministrar materia al nostro conte Domenico Polcastro, o allo Zanetti di far dotte ricerche, unirò alla Iscrizione votiva anche due altre pure inedite, e nel genere loro curiose. La prima è stata trovata a S. Benedetto, sul Lago

di Celano, dove fu il *Castrum ad Fucinum*, o forse *Marruvium*.

RECEPTVS
DIVI ANCHIALI
SER. VIXIT. AN. XII.

Della lezione di quel *Divi Anchiali* non è da dubitare; io l'ho ricopiata dopo d'averla letta e riletta con somma diligenza. Non so se la spiegazione di questa Lapida possa cercarsi nel *Jura per Anchialum* di Marziale; se così fosse, il povero *Recetto* aveva un cattivo padrone!

Eccomi alla terza, ch'è una delle magnifiche Lapide ch'io abbia veduto, grande, bene incisa, conservatissima. Fu trovata nel terreno di Castelvecchio Subequo, in un luogo dove si vedono residui d'un Circo.

Q. VARIO . Q. F.
GEMINO.
LEG. DIVI . AVG. II.
PRO . COS. PR. TR. PL.
Q. QVAESIT. IVDIC.
PRAEF. FRVM. DAND.
X. VIR. STL. IVDIC.
CVRATORI . AEDIVM . SACR.
MONVMENTOR. QVE . PVBLIC.
TVENDORVM .
IS . PRIMVS . OMNIVM . PELIGNOR. SENATOR.
FACTVS . EST . ET . EOS . HONORES. GESSIT
SVPEREQVANI . PVBLICE
PATRONO.

Forse a questo stesso Vario Gemino fu eretta anche la seguente, trovata nello stesso luogo, e come l'altra, conservata nel Palazzo del Sig. Barone Tommassetti in Castelvecchio medesimo.

Q. VARIO . Q. F.
SER. GEMINO . Q.
PAGVS . VECELLANVS .

Pregovi a far sì che gli amici vostri Colleghi gradiscano questa piccola mia attenzione. Se mi darà pe' piedi qualche altra cosa, che mi sembri degna de' loro studj, io non mi dimenticherò di comunicarla.

Ringraziate ed abbracciate per me gli ottimi Toaldo, e Niccolai, e il cordialissimo Sig. Roccolini ; fate le più sincere proteste all' Ab. Co. Franzoja, al quale so di dover molto, e al Sibiliati nostro, e a tutti finalmente, come se fosseso nominati. Continuate ad amarmi, e credetemi con pienezza di sentimento.

A Fortis.

X.

DELLO STESSO

S. Clemente di Caserta 25 *Aprile* 1780

AMICO CARISSIMO.

Ritornato dalle forche Caudine, dove con grandissimo piacere mio ho verificato la descrizione del luogo lasciataci da Tito Livio, ed illustrata dal Sig. Daniele, coltissimo Letterato Casertano, io vi riscrivo, carissimo, per rinnovarvi i ringraziamenti sempre dovuti all' amicizia che avete mostrato per me, qualunque sia stato all' ora in cui scrivo l'esi-

to della elezione. La storia naturale di queste contrade, più monotona assai di quello m'avessi aspettato, è amenizzata dalla moltiplicità de'monumenti che ad onta della lor decadenza ricordano interessantissimi fatti o aneddoti antichi. Voi v' immaginerete agevolmente ch'io ho avuto una sorta di sensazione piacevole nello schierare le legioni Romane in quelle angustie, e nel far passare gli avoli de'superbi conquistatori del Mondo sotto il giogo Sannitico. Nel ritornarmene addietro, dopo salutato l'ora ignudo, e già *olivifero* Taburno, io volli far posata alle quasi irriconoscibili rovine anzi vestigj della Villa di Coccejo, dove Orazio e Mecenate alloggiarono, come sapete. Le Iscrizioni appartenenti alla famiglia di quell'antico Procurator di S. Marco, trovate sul luogo, e ripubblicate nella bella, e magnificamente corredata Dissertazione sopra le Forche Caudine del mio amico ed ospite D. Francesco Daniele, provano la località della Villa, di cui rimangono adesso solamente alcuni pezzi di sostruzioni; una casipola villereccia è succeduta al palazzo di Sua Eccellenza. Io scrivo col capo un po' rotto, e col sedere

poco sano perchè l' equitazione lunga, e su mala bestia me lo ha un po' guasto. A ogni modo però io non ho voluto lasciar passare questo santo giorno, senza darvi un documento moderno della tranquillità del mio spirito in ore critiche, e probabilmente corrispondenti a quelle della vostra Radunanza Accademica. Per non farvi gettar il denaro in posta senza un qualche frutto io prego il mio dotto, e compiacentissimo amico di ricopiare su questa carta medesima un pajo d'Iscrizioni antiche, le quali voi vorrete passare o al nostro Co. Polcastro, o al Zanetti, che le gusteranno certamente perchè inedite, e perchè curiose. Noi *venghiamo d'aver*, direbbe un Francese, quistione sopra d'una Lapidetta da esso trovata alle falde del monte Tifata presso Caserta vecchia. La quistione è Letterario-galante. Eccovi l'Iscrizioncella che l'ha mossa; è scolpita in un quadro di marmo greco senz'alcun indizio di frattura.

IN SOLIS TV MIHI
TVRBA LOCIS.

Egli dice che probabilmente stava su la porta d' una Biblioteca di qualche galantuomo Romano; io, che stava sotto 'l mezzo busto

di qualche bella Signora, collocato da un cavalier servente Petrarchesco nella sua casa di campagna, per consolarsi nell' assenza colla contemplazione ec. Lasciamo le baje. Il mio valoroso amico *ariola* felicemente. Egli proseguirà a metter a perfetto questa carta con ancora maggior laude, perchè si tratta di far constare un punto nuovo agli Antiquarj in proposito dell' *Ordine* di Bauli.

I

HERODES . APHRODISI . F
(*a*) ASCALON ✝. VIXIT . AN
NIS . XXXXII.
ZOCVM . EMET (*b*) . AB . ORDINE
BAVLANORVM
DEMETRIVS . VILICVS (*c*)

2

PRIVATVM
PRECARIO
ADEITVR

(*a*) Sic.
(*b*) Sic.
(*c*) Trovata nelle vicinanze di Caserta. Il Possessore Sig. Daniele lo crede un titolo di Villa che stasse forse sull'arco dell'ingresso.

3

D . M

P . AEMILIO . AVGVSTAL . CORP

HOMINI . VERICVNDO . CVIVS . MVNIM

SEPVLTVRAE . DONATIONS . CAVSA . Ͼ N (*a*)

CESSIT . BETVBIA . EVRESIS . PRAETER

CVBICVLVM . VNVM . HOC . MVNIM

SONO. SIBI . ET . LIBERT . LIBERTABVSQ. SVIS . POSTER

AEOR (*b*)

L'ultimo verso è più piccolo, ovvero i caratteri dell'ultimo verso son più piccoli della metà degli altri ec.

4

D . M

VLPIAE . VITALI

VLPIVS . HERMES

MARITAE (*c*) SVAE . FEC

VIX . ANNI . XIII

MENSIBVS. VII

FILIAE . SELEVCI

(*a*) Sic.

(*b*) Sic.

(c) Mi sembra o nuovo o non ovvio questo *Marita* per *uxor*.

abbiansi per ora gli Accademici amici queste poche Lapide. La casa del mio ospite n'è piena. Prima di partire ne sceglierò dell'altre.

Il Vostro Fortis.

XI.

DEL SIG. AB. PAOLO FRISI

Milano 26 *Aprile* 1780.

AMICO E PADRONE STIMATISSIMO.

Quantunque io non l'abbia incomodata colle mie lettere dopo la partenza dallo Stato Veneto, ho riguardato sempre la di lei amicizia come un prezioso deposito, di cui potessi far uso in qualunque occasione. Ora mi occorre di dimandarle una notizia letteraria, se loro Signori in Padova abbiano qualche sicura memoria, che il Pio Gustavo Adolfo sia venuto in Italia, e sia intervenuto alle lezioni del Galileo. Varj Scrittori Italiani lo dicono; ma jeri ho ricevuto una lettera del Sig. Wargentin, che dubita di tal viaggio, e

m'incarica di riunire quelle memorie che si possano ritrovare tra noi. Io m'indirizzo a lei, e la supplico di farmi sapere con ogni suo comodo, se i registri dell'Università ne diano qualche riscontro. Avrà forse veduto l'elogio di Attico. Ma adesso una grossa opera di Algebra m'impedisce di fare dei piccoli libri. Niente potrà mai diminuire i sentimenti di vera stima, riconoscenza, e rispetto, con cui mi offro a tutti i suoi ordini, e mi soscrivo.

XII.

AL CAV. G. B. GIOVIO

Padova 1780.

ORNATISS. SIG. CAV. PADRONE PREGIATISS.

Il Signor Giuseppe Fossati Veneto, che le si presenta con questo foglio, dovendo per qualche suo affare passar per Como, desiderò d'aver l'onore di conoscere di persona il Sig. Cav. Giovio, che aveva imparato a conoscere e ad ammirar dalla fama, e dal-

le produzioni del suo spirito. Supposi, che una mia lettera potesse agevolargli l'accesso appresso di Lei, ed io mi presto ben volentieri a questo ufizio, certo, che siccome egli troverà nel Sig. Co. Giovio gentilezza pari alla nobiltà ed al talento, così a Lei deve riuscire grata la conoscenza d'un giovane atto a render piena giustizia alle sue qualità. Il Sig. Fossati, che da tre anni attende in Padova agli studj, vi si distingue per modo, che meritò d'essere aggregato alla nostra recente Accademia di Scienze, Lettere, ed Arti nell'ordine degli Alunni. Coltiva egli con molto successo la poesia, ed è amantissimo della pittura. Con questi due titoli, veda, se potea dispensarsi dal rendere omaggio ad un Signore, che onora in un modo così distinto queste due bellissime arti, e le fa più belle. Io lo accompagno colla mia invidia, ed ho singolar compiacenza dell'occasione, che mi si offre di raffermar quella perfetta stima, con cui ho l'onore di protestarmi.

Di Lei Sig. Cav. Ornatissimo

Divotiss. Obbligatiss. Serv.

Melchior Cesarotti.

XIII.

DEL CARD. L. FLANGINI

Roma 29 *Aprile* 1780.

PREGIATISS. SIG. AB. PAD. COLENDISS.

Finalmente soddisfaccio al mio impegno, ed alle sue ricerche nel trasmetterle, comunque sia, la mia traduzion di Licurgo. Tardi ho ciò eseguito; prima, perchè tardi me la hanno potuta i miei di Venezia rinvenire nella confusa farragine d'inordinate cartaccie colà lasciate; poi perchè conosciuto a prima vista necessario di ripassarla dopo tanti anni sotto l'esame, tardi ho potuto mettermi a ciò fare, distratto come sono principalmente in questa stagione dalle forensi occupazioni noiose del presente mio impiego. Applicatomivi dunque una volta, giorni sono, poco è mancato che invece di trasmettergliela non la dessi alle fiamme, tanto mi pare essa adesso indegna di uscir dalla polvere fra cui è stata sinora sepolta. Mi ha trattenuto l'impegno preso; e per mandargliela in

ridurlo in miglior forma, anzi nemmen quasi di rileggerlo. Vi ha in esso un articolo concernente la difesa di Licurgo dalle accuse che gli dà Ermogene, che desidero ch' ella esamini particolarmente, perchè forse potrebbe servire, quando non fossero fallaci le mie congetture, a trarvi qualcosa onde penetrar nello spirito dell' orazione medesima: ma torno a dire, non è che un abbozzo informe, che esser doveva in altra guisa riordinato, e disposto; e che a Lei non ispedisco che come una selva da cui possa trarre con minor sua perdita di tempo qualcosa che premetter voglia all'istessa orazione. Tutto dunque è alla sua prudenza, e alla amicizia sua affidato: onde ne faccia quel discreto uso che alla qualità di cartaccie simili convenga. Quando abbia un poco d' ozio seguiterò la traduzione dell' apologia di Socrate di Platone intermessa per la sopravvenuta folla dei negozj forensi, nemici dei buoni studj. Spero per altro che non tarderò molto a compirla, e a trasmettergliela: e spero che riuscir forse potrà un poco migliore di questa, che le mando adesso. Ella mi dia nuove di sè, e del proseguimento delle sue utilissime fa-

qualche modo non ho fatto che riconfrontarla in fretta coll' originale, e corrreggervi qua e là tumultuariamente qualche passo, che più mi pareva ne abbisognasse. Glie la spedisco dunque com'è, per sola ubbidienza, affine che ne faccia quell' uso che più le piace: pregandola però di esaminarla prima ella medesima attentamente; e qualora di tutta, o parte ella voglia servirsene, di avvertir però il Pubblico preliminarmente, ch' essa non è che un lavoro giovanile, ed un semplice privato esercizio di uno ch'era allora appena iniziato ne' studj greci. Vi ho pure messo al margine alcune poche annotazioni brevissime su qualche pezzo non abbastanza, parevami, illustrato dagli altri; giacchè pel resto chi volesse corredar l' orazione medesima di un commentario quasi perpetuo, ed illustrarla da capo a fondo non avrebbe che a copiare, e a scegliere il molto che vi hanno scritto sopra il Taylor, e il Ruischio e gli altri. Per ultimo vi ho compiegato un abbozzo di Prefazione, o Vita di Licurgo compilata sulle traccie degli autori medesimi, quale ho trovato fra le istesse mie cartaccie: giacchè non ho avuto tempo di copiarlo, e

tiche nell' ideato bellissimo piano del *Corso Ragionato di Letteratura Greca* . Sovra tutto mi conservi la sua amicizia ; e mi creda inalterabilmente .

XIV.

DEL CAV. CLEMENTINO VANNETTI

Roveredo 20 *Maggio* 1780.

ILLUSTRISS. SIG. SIG. PAD. COLENDISS.

Le bellissime produzioni poetiche di V. S. Illustrissima m' hanno molte volte invogliato di procurarmi l' onore della sua conoscenza, se non altro per aver adito di manifestarle la propria stima . Dopo molta , e lunga esitanza, eccomi finalmente a compier il mio desiderio , sulla fiducia , che mi reca l'antica esperienza, che gli uomini quanto sono più dotti, sono anche tanto più umani e cortesi . Questo principio è quello , che mi fa ardito non solo a scrivere a V. S. Illustriss. , cui credo d'esser affatto ignoto , ma a inviarle eziandio per altrui mano una mia breve poesia ad un amico di Roma per nome Ab.

Vincenzo Monti. Questa è lavorata, secondo le deboli mie forze, ad imitazione delle Pistole d'Orazio; il solo genere di poesia, in cui io vadami qualche volta esercitando. Spero, ch'ella sia per riceverla in breve, e quando l'avrà letta pregola sopra tutto di non iscrivermi una lettera di complimento; ma, se pure ne ha voglia, di scrivermi in modo, ch'io possa imparare, e correggermi. Questo sarà il più bel contrassegno, ch'ella mi possa dare di sua gentilezza, e il più gran motivo, onde sperare di ottener la sua grazia. Non è sempre vero, che chi stampa, sia persuaso de' proprj parti, e non vada in cerca, se non di lode. Si stampa eziandio per sentire i varj giudizj imparziali, e le varie censure di coloro, che sanno; nè v'ha cosa, dice Algarotti, che rinfacci all'autore quasi per dispetto gli errori, quanto la stampa. Ad un tal fine, ch'è precisamente il mio, si degni ella dirigere tutto ciò, che si compiacerà di scrivermi; ed intanto mi conceda di potermi dire qual sono, ec.

XV.

DELLO STESSO

Roveredo 31 *Maggio* 1780.

PREGIATISS. SIG. ABATE PAD. GENTILISS.

Mi aspettava bene da Lei una cortese risposta, e me l'affrettava col desiderio: ma la sua lettera non è solo cortese; essa è piena di anima, e piena di quel moto, di quel vivo sentimento, che padre esser suole della più vera amicizia. Non sono le sue lodi, Sig. Abate ornatissimo, quelle che più mi seducono; il suo merito, ed il suo cuore, che sì bene palesasi da principio, mi forniscono i motivi più forti per bramare un luogo fra' suoi amici. Oh quanto mi rallegro di poterlo acquistare, anzi, se non m'inganno, d'averlo di già acquistato. Tale è certo il dolce linguaggio, ch' ella tien meco, che non posso in modo alcuno creder vana la mia lusinga. Se dunque come io sono di Lei, così è ella infatti mio amico, la prego ad usar meco tutti i diritti della più stretta congiun-

zione . Io nella carriera delle Lettere sono appena un tirone; ella è un Atleta già coronato, e famoso; qual opra più degna del suo bell' animo verso di me, che il venirmi formando, siccome coll' esempio, così eziandio co' precetti? Credami pure, che la sua sincerità rispetto alle cose mie non potrà starsene oziosa, anzi avrà spesse occasioni di brillare in tutto il suo lume. E già eccole il primo motivo di esercitarla nella breve operetta in versi, che qui le acchiudo. È questa la prima epistola, ch' io scrissi l'anno scorso all' Abate Monti Ferrarese. La legga con pazienza, finchè le giunga pur la seconda allo stesso, che a quest' ora dovrebbe essere in Padova. Sopra tutto mi avverta, s' io debba lasciarmi passare la voglia di scrivere mai più in versi. È verissimo ch' io non accozzo le sillabe *in numerum*, che due volte l'anno al più; ma pure s' io non son fatto, che per tormentare le orecchie de' galantuomini, posso astenermene in tutto. Finisco le ciarle con pregarla di onorarmi di sue dotte lettere, senza pregiudizio però delle sue occupazioni, e di considerarmi perpetuamente quale con vero affetto ed ossequio mi pregio d' essere.

XVI.

AL CAV. VANNETTI

A Roveredo.

Ebbi successivamente e lessi con sommo piacere le due sue poetiche epistole piene di sapore e di grazia. Il buon gusto critico, la disinvoltura dello stile, la finezza delle allusioni, il sale e l'urbanità degli scherzi che regnano ugualmente in ambedue le rendono così pregevoli che potrebbero far onore per non dir invidia ad Orazio. Se queste espressioni sembrano forse caricate alla sua modestia, ella non deve incolpar che se stesso, giacchè scrive in modo che non si può con lei esser ingenuo senza parer lusinghiero. Merita anche somma lode il suo assunto di purgar il Parnaso Italiano dalla corruzione che lo minaccia. Vorrei però ch' ella non si contentasse di compier l' uffizio sol per metà, e che censurando un difetto non usasse troppa clemenza col suo contrario. La gonfiezza, la preziosità dello stile, il francesismo, il barbarismo, e la pedanteria scientifica era-

no vizj ben degni della sua sferza: ma non la meritano meno la vacuità d'idee, la magrezza, la timida superstizione, la servile imitazione, l'abuso della Mitologia, il fraseggiamento ozioso, le cruscheggianti ricerche che formano tutto il merito d'un' altra classe de' nostri verseggiatori. M' inganno io forse credendo che la nausea promossa giustamente in lei dagli sgraziati e fanatici imitatori degli Scrittori Oltramontani l'abbia messo di mal umore anche coi loro originali innocenti? A ciò vorrei attribuire l'epiteto di fumoso e quasi idropico che dà a Thomas, qualità ch' io confesso di non riconoscere in lui, non parendomi che il suo stile sia sconveniente nè alla grandezza dei soggetti, nè alla sublimità dell' oggetto ch' ei si propone, nè alla specie di lettori a cui s'indirizza. Io la trovo anche un po' severo coi Poeti Tedeschi, tra quali vorrei domandar grazia per l'amabile e virtuoso Gesner. Essi hanno, non v' ha dubbio, i loro difetti; ma i nostri, i Latini, e i Greci ne mancano? e nella letteratura non meno che nella morale, non è questa una legge inevitabile dell' umanità che l' uomo il più grande par-

tecipi almeno del vizio ch' è finitimo alla sua virtù? Ella vede, Sig. Cavalier gentilissimo, ch'io non mi sono poi fatto una legge di lodar tutto senza qualche eccezione; e l'aver cuore di avanzarle questi dubbj malgrado la dolce seduzione d'un cenno inaspettato di lode uscito dalla sua penna sopra di me, parmi un tratto di rigidezza Stoica che può rassicurarla per sempre sulla mia eroica sincerità. Del resto, malgrado qualche apparente diversità nelle nostre opinioni, io amo di credere che siam d'accordo. Ho troppo interesse a pensar così: ella non ha che a far dei versi per aver sempre ragione. L'Italia, com' ella ben dice in una sua nota, aspetta il suo Boileau. Il Sig. Cav. Vannetti può esser il Boileau Italiano senza che disprezzi Quinault, o faccia una cattiva apologia della prima strofa di Pindaro. Mi continui la sua buona grazia, e mi creda colla più affettuosa stima.

XVII.

DEL CAV. VANNETTI

Roveredo 17 *Giugno* 1780.

Confessole ingenuamente, che il principio della sua lettera m'avea fatto entrare in qualche diffidenza della sua sincerità, presentandomi delle lodi, cui mi parea un delitto accettare senza riserva; ma il progresso m'ha poi consolato, togliendomi un dubbio, che mi rendeva men grate le lodi stesse, e poteva in qualche modo disonorare la nascente nostra amicizia. Ella dopo avermi fatto coraggio coll' ampie sue approvazioni, che sono la più grande mercede, che io ricever potessi di mie fatiche, mi somministra eziandio nuovi argomenti, onde esercitare lo stile, e con una gentilezza tutta sua propria mi ritrae dallo spregiare soverchiamente Thomas, e i Poeti Tedeschi. In questa guisa la sua lettera, dandomi de' lumi, e degli avvertimenti, mi riesce di vero profitto. E quanto alla nuova censura poetica, ch' ella degna propormi, altro non le dirò,

se non che ho tosto notata qualche fantasia venutami in mente nel legger le sue parole, riserbandomi a por mano all' opera nell' ozio autunnale, quando Apollo non sia meco avaro de' suoi favori. Bramerei però, ch' ella mi mandasse con tutto l'agio l'uno, o l'altro di questi poemetti infetti di que' vizj, che accenna, ma in grado eminente, onde far si potessero de' ritratti pieni di carattere, e di varietà: altrimenti langue ogni cosa, nè molto s' intende in che consista il difetto. Quanto poi a Thomas, e a' Tedeschi certamente ch'io sono irritato (com'ella dice) dal fanatismo per essi de' nostri Italiani; nè, come sogliono i medici ne' mali estremi usar gli estremi rimedj, ho dubitato di enunziare la mia opinione con qualche risentimento. Ella sa che questa è un'arte per richiamare i traviati, di trarli all' estremità opposta a quella, cui seguono, onde in mezzo a due forze contrarie, piglino una terza direzione, che li conduca alla verità. Non sono per altro io solo, che tenga Thomas in concetto di un Oratore troppo amante di circoscrizioni, e di strane fantasie, e di periodi gonfi, e altisonanti. Sono poi bensì pronto a dar-

gli tutta la lode di buon Filosofo, di intimo conoscitore de'suoi Eroi, e de'secoli loro, e di sicuro Maestro nell' arte di imprimere ne' lettori qualunque affetto egli voglia. Ma ella non inorridisce in udire, che un nostro Letterato per far buoni versi Italiani legge uno squarcio di questo Prosatore Francese? Vengo a' Tedeschi; e s'io fossi uomo da far grazie, e non da chiederne, nulla negherei per Gesnero ad un tanto intercessore. Sì, pregiatissimo Sig. Abate, io lodo quel poeta, io anzi lo amo, e lo amo al pari della nostra Signora Bettina, salvo se il sesso diversificasse in qualche maniera le nostre dilezioni. Egli è buono, è amabile, è soave; e nell'epistola, e nelle note io l'esalto, nè altro n'eccettuo, che un'ombra di mestizia, e un poco di monotonia. Sebbene, a dir vero, non parlo io generalmente de' vati Alemanni con dovuto rispetto, e non concedo loro l'onore di molti pregi? ne censuro solamente l'uniformità, la tetrezza, e certa stravaganza di cupi pensieri, e di metafisiche astrazioni; le quali cose negli stessi originali (dicon taluni) sono per avventura bellezze (il che io non posso sapere come ignaro di

quell' idioma) ma nella versione mostrano abbastanza di non volere ſar lega col genio della nostra poesia ; e quindi conviene avvertir la Nazione sempre vaga di novità, perchè non tenti uno sforzo ed inutile e pernicioso . Ho creduto bene di esporle con maggior diffusione il mio pensiero, non già per iscusarmi, se ho errato, ma per sapere appunto, se abbia errato ; o se anzi la mia credenza non sia in fine, che la sua medesima. Ella certo mi fa sperare quest' unità di dogma poetico, e molto mi dorrebbe di trovarmi fuori della sua comunione , ch' esser debbe ortodossa quant' altra mai. Permettami intanto d' inchiuderle qui un' altro mio librettino , e di pregarla a giudicarne colla stessa sincerità , ma, se può essere, anche più rigorosa. Uno, che ha chiamato *idropico* M.r Thomas, merita egli giammai compassione ? Quando però scende dal tribunale , dove non voglio che il Giudice , ella torni ad esser mio amico, almen di nascosto, e mi creda senza cirimonie, ma di cuore.

XVIII.

ALLO STESSO

Padova

Io ho bisogno di tutta quella virtù da cui deriva il suo nome per farmi perdonar l'eccesso della mia tardanza a rispondere al suo pregiatissimo foglio dei 17 dello scorso. Non è già ch'io non potessi scemar la mia colpa con varie scuse plausibili, ma credo meglio lasciar a lei tutto intero il merito del perdono, valendomi per mediatore del suo favorito Orazio. La sua lettera sopra la traduzione del Corsetti ch'io non ho letta, e dopo la sua censura non ho veruna voglia di leggere, è piena di sensatezza e di gusto. Ella è tra i pochissimi che a'nostri tempi meritino l'Apostrofe Oraziana *Docte Sermone Utriusque Linguæ*, e si mostra perfettamente iniziato in tutti i misteri dell'arte dello stile comunemente sconosciuta in Italia. Alcuni fra noi sono come i Moscoviti, cui al dire di Montesquieu, bisogna scorticare per dar loro del sentimento, e per cui i pungoli delicati della locuzione sono interamente perduti: altri af-

fettano un *Purismo* inanimato, e giudicano dell'espressioni sull' autorità dei Dizionarj: ma il senso esquisito della bellezza intrinseca dei termini, l'analisi filosofica del loro valore, la finezza di giudicar fra due espressioni apparentemente sinonime è un dono di pochi eletti fra cui ella tiene un posto assai ragguardevole. In somma in questa sua lettera io non trovo che da lodarla a suo dispetto. Solo volendo sofisticare, affin di piacerle, giacchè ella brama le censure come gli altri vanno a caccia degli elogi, potrei dir che nell' esame critico fatto all' interprete parmi di subodorare una prevenzione forse eccedente per l' Originale; ma siccome ella non tratta questo punto *ex professo* così non mi credo in diritto di fargliene ancora una colpa.

Approvo molto ch'ella si proponga di estendere la sua censura poetica all'altra classe di difetti che avvilisce il Parnaso Italiano. Non è però mestieri che io le additi o i componimenti o gli autori. Oltrechè io amerei piuttosto la critica ideale che la personale, i vizj accennati si trovano sto per dire in quasi tutte le opere dei Poeti Italiani che si piccano di conservar intatto il buon gusto nazio-

nale. La servile imitazione, la superstizion della lingua, la scarsezza dell' idee, la timidezza eccessiva nello stile, l' abborrimento a tutto ciò che sente di novità o d' arditezza anche la più felice, sono i caratteri dominanti dell' Italianismo, e se volessi citar dei nomi, Venezia, Padova, Verona, per non estendermi più oltre, potrebbe somministrarmi più d' un esempio. Un vano fraseggiamento detto poetico tratto dalla Mitologia forma una gran parte del merito di varj altri. La cieca adorazione dei Latini e dei Greci, l'erudizione Grammaticale, la Critica senza filosofia e senza gusto, la ridicola fedeltà delle traduzioni sono i difetti comunissimi della corrente dei maestri e dei dotti, e sono più perniciosi degli altri perchè impongono maggiormente coll' autorità. L' educazione della gioventù è in mano di pedanti e di scrittori mediocri che diffondono il pregiudizio, e lo avvalorano per loro proprio interesse. Gli Oltramontani che hanno il doppio peccato d'essere moderni e stranieri non hanno un credito così radicato che basti ad imporre all' universale: i loro vizj comunemente non seducono che le persone di mondo, o quelli

d'ingegno men disciplinato e men colto; e combattuti ragionevolmente dai pochi, pedantescamente dai molti, liberalmente dai tutti, non possono essere gran fatto pericolosi: laddove gli antichi e i principali Italiani hanno per loro il fanatismo dell'antichità, la fazione autorevole degli eruditi, la prevenzione del patriottismo, nè si può arrischiar di attaccarli senza pericolo d'aver la taccia di sacrilego. Io posso dirlo con fondamento, io che fui trattato poco meno che da eresiarca perchè qua e là nelle mie opere osai parlare su questi soggetti con una onesta e filosofica libertà. Ciò deve tanto più animare il suo zelo ad esercitar una Critica pienamente libera *Tros Rutulusve fuat nullo discrimine habeto*. Io non condanno adunque la censura degli autori grandi purchè sia proporzionata al difetto, e lontana da qualunque sospetto di prevenzione. Il gusto esclusivo, la scuola, l'autorità, la passione ci seducono talora malgrado nostro. Non sa piacermi il metodo di condurre i lettori nel sentier di mezzo col trarli da un estremo all'altro. All'incontro, le opinioni estreme sembrano autorizzar le contrarie, e l'eccesso o la parzialità scemano fede alla Critica me-

glio fondata. Confesso che trovai strano nella sua bocca il titolo di fumoso e d' idropico dato a Thomas. M'è noto che più d'uno pensa così, ma questo appunto parmi uno di que'tanti giudizj dettati dalla prevenzione di cui abbonda l'Italia, e che mi spiacque di veder autorizzato dalla penna d' uno Scrittor come lei. Il gonfio è lo sproporzionato nel grande: mi si mostri questa sproporzione, e la causa è vinta: finchè non si fa questo, il denominar un autore pieno di somme virtù da un difetto apparente, e ciò con un'espressione caricata ed acerba, è un tratto che non par facile a giustificarsi. Io non prenderò la briga di far l'apologia dei Poeti Tedeschi, vorrei solo che si rendesse adeguata giustizia anche ai loro meriti, e questa non è adeguata quando si scorre leggermente sopra di questi, e si calca soltanto sopra i difetti. Cosa ha l'Italia anzi tutta l'antichità che uguagli il Primo Navigatore di Gesner? che meraviglie, che fanatismo non si sarebbe destato giustamente fra i dotti se questo componimento si fosse ritrovato in un Codice Greco? Ella non fa parola di Haller e di Vieland; pure le Alpi, la Doride, la morte di Marian-

na nel primo, la Novella di Zemin e Gulindy nel secondo sono componimenti d' una bellezza straordinaria. Hanno questi e tutti gli altri i loro difetti: ma se ciò basta per farci disprezzare un autore, saremo costretti a non amarne o apprezzarne alcuno. Crede ella che Omero, Pindaro, il suo stesso Orazio non abbiano la loro gran dose d' umanità? e approverebbe ella un critico che da qualche loro imperfezione si credesse autorizzato a parlar di loro con disprezzo o con leggerezza? Le qualità essenziali d' un poeta son quelle che debbono formarne il carattere. Ella confessa che Thomas è un sicuro maestro nell' arte d'imprimere nei lettori qualunque affetto si voglia. Questo giudizio forma il sommo elogio d'un oratore: perchè dunque denominarlo da una equivoca imperfezione, piuttosto che da una vera, massima e riconosciuta virtù? Parmi ch'ella tema un po' troppo di veder la Poesia Italiana colorita di tinte straniere. Perchè creder un delitto l'appropriarsi le altrui bellezze quando ciò possa eseguirsi felicemente? parmi eziandio che comunemente si confonda il genio grammaticale d'una lingua col genio rettorico. Quel-

lo è sempre stabile; questo si modifica tante volte quanti sono gli scrittori originali che vi fioriscono. Quante espressioni non ha Dante che dovrebbero dirsi audaci e repugnanti al genio Italiano, se si volesse prender norma dai susseguenti poeti? Quanti grecismi non furono felicemente introdotti dal Chiabrera? quanti modi energici non si trovano nel Davanzati, ch'ei deve solo alla sua gara con Tacito? Il mal é che pochi fra noi conoscono le regole d'una sobrietà giudiziosa e d'una delicata desterità nel rammorbidire i colori stranieri: ove questa si possedesse un po' meglio, crederei che un certo misto di sapor peregrino e nostrale dovesse conciliar allo stile una novità piccante, e arricchir l'erario della nostra lingùa, che parmi, checchè se ne creda, un po' scarso. Ohimè, io non volea fare che alcuni cenni, e a poco a poco ho fatto una dissertazione. Vaglia almeno la lunghezza di questa lettera a compensare la mia tardanza, se pur il compenso non è peggior della colpa. S'io avessi la fortuna d'esserle vicino mi sarebbe un vero piacere il trattenermi con lei sopra questi soggetti; e credo che non ci

sarebbe difficile il persuadersi reciprocamente. La nostra comunione deve essere in fondo la stessa, e quando ci fosse qualche diversità, è certo che fra noi non avrebbero luogo gli anatemi. Tornato in città donde fui lontano parecchi giorni, trovai la sua operetta latina di cui la ringrazio vivamente. Farà questa il soggetto d' un' altra lettera, ma la prevengo che questa non potrà essere molto sollecita. Mi conservi la sua pregiatissima grazia, e mi creda con vera e singolare compiacenza, ec.

XIX.

DEL CAV. VANNETTI

Roveredo 30 *Agosto* 1780.

ORNATISS. SIG. ABATE PAD. GENTILISS.

O ella ha di già autorizzata la mia tardanza in rispondere, o io al presente autorizzo la sua. E bene, *veniam petimusque damusque vicissim* . L' ultima sua lettera è una vera dissertazione, piena di lumi, di dottrine e di bellissme cose enunziate collo stile il più

vivace e succoso. Io me l'ho sempre tenuta sul tavolino, e la debbo ringraziare del sommo vantaggio e piacer che ne ho tratto colla frequente lettura. Le lodi date al mio libbretto sopra il Corsetti, mi pajon veramente maggiori del merito, ma pure le soffro in grazia delle tante, e sì preziose riflessioni, che mi somministra sul proposito de' pregiudizj, che infestano una parte de' nostri Italiani, e sopra l'altre controversie poetiche. A dir vero, per isciogliere il nodo circa Thomas, ci vorrebbe un' analisi a parte, la quale togliesse l' incertezza di due asserzioni contrarie. Io ne ho parlato secondo il sentimento di molti dotti, e il mio proprio, senza pensare a provar attualmente quanto diceva, per esser quella una menzione soltanto accidentale. Forse un' altra volta si offrirà il luogo per un esame più solido, ed aggiustato. Così parimente s' io avessi inteso di dare un compiuto giudizio sui Poeti Tedeschi, avrei certo appiccati alla stadera tanto i lor vizj, quanto i lor pregi, e ne avrei poscia considerato il rispettivo sbilancio. Ma io parlava agl' Italiani già informati della storia loro, delle lor opere, e persuasissimi del

loro valore; ed altro non voleva accennare, se non che essi non sono poi esenti da ogni difetto: e ciò ad intendimento di far argine al dominante fanatismo. Io ho detto però, che son Poeti venerabili, che Gesnero è dolce, che Klopstock è grande e magnifico; ma sonmi poscia fermato sui loro creduti eccessi, o mancamenti, come fa per esempio Orazio nella Satira sopra Lucilio, di cui dimostra più accuratamente i vizj che le virtù, perchè essendo queste già cognite, suo scopo era appunto di disingannarne gli acciecati fautori. Quindi io non credo in veruna maniera, che e i Greci, e i Latini Autori non *patiscano* essi pure i lor *marsi*, o che un autore qualunque non si debba pesare da ciò che forma il principal suo carattere; ma io penso, che anche i Tedeschi abbiano de' difetti non piccoli di minutezza, di melanconia, di prolissità, di stravaganza, di romanzesco, di uniformità: e penso, che il lor carattere principale, benchè in quella lingua, in que' costumi, in quel clima forse assai bello, non sia molto accomodabile alla nostra poesia. Ma io le sembro troppo geloso contro ogni peregrinità, e m' avverte di non confondere il

genio grammaticale d'una lingua col genio rettorico. Ottimamente, quando pure il primo non influisca talvolta sul secondo. Ella pertanto dice, che non sarebbe un delitto il tentare d'appropriarsi le altrui bellezze *quando ciò possa eseguirsi felicemente*. Oh qui sta il punto, e questa è la somma. Se ciò possa eseguirsi *felicemente*, così cioè, che la nostra Poesia s'adorni, e non s'infraschi, si perfezioni, e non si corrompa, noi siamo d'accordo. Ma finora si vede, e si tocca con mano che lo studio de' colori oltramontani non ha prodotto, che mali esempj di depravazione. Ella mi nomina il Chiabrera imitatore di Pindaro, e il Davanzati traduttore di Tacito a' quali molto debbe il nostro idioma. Ma troppo è già chiaro, che le lingue Greca e Latina furon sempre le buone avole, e madri e nodrici dell' Italiana. Ora v' ha egli la stessa relazione e parentela colla lingua Tedesca, Inglese ec.? *atqui hic est, aut nusquam quod quærimus*. I tentativi fin qui non sono molto felici, nè favorevoli, com' ella stessa confessa, e la ragione può ripetersi appunto dalla diversità de' genj, e delle lingue medesime. Ella oppone più volentieri la mancanza

d'ingegni capaci d' effettuare un simile accordo. Ma qui pure la cosa riducesi a mera specolazione, ed è tutta ipotetica la possibilità di tali ingegni, e di tale accordo, sicchè non puossi decidere nulla. Non so, s'ella abbia in mano l' *Entusiasmo* di Bettinelli riprodotto or ora colle stampe del Zatta; se l'ha. vegga, di grazia, quanto vi si dice sul gusto Tedesco alla pag. 32 e alla pag. 346 e seguente; dove sta pure una mia brevissima letterina, che l' Autore ci volle gentilmente inserire. Del rimanente perchè, dico io ghiribizzando, non si potrebbe pescare più al fondo di questa materia, e sedar le sette sorgenti con un libretto di *Transazioni Poetiche?* In esse converria esaminare profondamente le bellezze e i difetti de'poeti Alemanni, Inglesi ec. e trarne un *quadro* del vero lor merito e del genio del lor Parnaso. Indi confrontare insieme le poesie Greca, Latina, e Italiana, e rilevar l'influenza e l'affinità delle medesime colla nostra. Poi fissar la distanza di questa dall Inglese e Tedesca già ben conosciute, e concludere con dimostrare quale e quanta esser possa la congruenza, e l'accordo delle predette colla nostra. Finalmente

esibir de' modelli perfetti di simile mescolanza, ed unione. Intendo bene che il presente piano non è digerito abbastanza, il qual forse potrebbe essere anche più semplice. Ad ogni modo, l'opera non sarebbe, che per chi avesse piena cognizione di tutte queste lingue, e fosse nell'Italiana grande poeta o almeno avesse a suoi cenni de' gran poeti. Vada intanto questo progetto a perdersi tra gli altri sogni e delirj del nostro secolo. A me per ora non preme, se non di sapere dal mio dottissimo, e perspicacissimo Abate Cesarotti, quanti, e quanto grandi difetti abbia egli notati nel mio breve Commentario Zorziano, e nelle Lettere annesse, e a qual partito s' attenga in proposito della quistione Alembertiana compresa nelle lettere III. e IV. Mi ammaestri ella, mi corregga, non mi risparmi censura alcuna, ma continui sempre ad amarmi e a credermi.

XX.

ALLO STESSO

Padova.

Ebbi fuor di città la sua lettera dei 30 scaduto, e non mi fu possibile di risponderle nell' altro ordinario. S' ella vuol ch' io le dica *quanti difetti ho notati nel suo Commentario Zorziano* non posso assolutamente servirla. Frema quanto vuole la sua modestia, io le dico in faccia schiettamente, ch' esso m' incantò da capo a fondo. Ci scorsi un candor di latinità, un' eleganza, una grazia naturale, che ricorda il secolo d' Augusto. Cicerone (conviene soffrirlo) avrebbe scritto così l'elogio di Attico. Lo stesso merito brilla nelle sue lettere non punto inferiori a quelle del suo degno amico. *Micat inter omnes* quella sopra l'uso della lingua Latina. Io sono stato sempre della sua opinione su questo punto, persuaso a un dipresso delle medesime ragioni: ma nè io nè alcun altro avrebbe potuto trattar questa causa con una facondia, un acume, una sensatezza uguale alla sua. La

questione è posta in tutto il suo lume, gli obbietti sciolti con ragioni trionfanti, e dopo la sua lettera non è più permesso di porre la cosa in problema. Mi permetta però di dirle che tutta la sua argomentazione era superflua. Basta ch'ella scriva qualunque cosa Latinamente, e il suo assunto è dimostrato senza replica. Del resto, la materia ch'ella tratta mi ricorda alcune riflessioni da me scritte pochi anni fa che hanno qualche relazione con essa; le quali mi sarebbe grato ch' Ella leggesse. Si trovano queste nel Tom. 6.° della mia traduzion di Demostene, Osservaz. 1, alla Filippica 2.

Tornando alle nostre differenze, convengo anch'io che per isciogliere il nodo ci vorrebbe una conclusione nelle forme, e un'analisi delle opere in controversia. Finchè si parla in generale, ambe le parti possono cantar vittoria. Convien fissar con precisione i termini della questione, definir esattamente, e poi applicar i principj, senza spaventarsi dei corollarj qualunque sieno. Ella dice che il genio grammaticale influisce talvolta nel rettorico, potrei forse ridurmi ad accordarle il suo *talvolta*, ma ella deve accordarmi altre-

sì che molti critici gli confondono più spesso di quel che bisogna, e ne traggono conseguenze, che possono francamente negarsi. La Poesia Italiana secondo lei non può appropriarsi felicemente le bellezze straniere. Oso temere che questa asserzione sia un po' gratuita. Ella non trova in questo genere se non dei mali esempj di depravazione. A me sembra che ve ne siano anche di felici, ma non mi provo a citarli perchè darebbe loro l'esclusione, e mi direbbe ch'io suppongo quel ch'è in quistione: *nil agit exemplum*. Quelli del Chiabrera e del Davanzati non hanno forza appresso di lei, perchè la lingua Greca e la Latina sono la madre e l'avola della nostra. Ma io sono ben certo che chi trasportasse alla nostra lingua le precise locuzioni di Pindaro, e talor anche quelle di Orazio farebbe un gergo assai strano. Non è dunque la simpatia delle lingue, è la destrezza degl'imitatori, che seppe conciliar grazia alle frasi straniere, e naturalizzarle. Rendasi da chi può e sa lo stesso ufizio agli originali Oltramontani, e la nostra Poesia potrà sobriamente e felicemente arricchirsi. Non mi creda però il difensore di chi fa uno studio de' colori Oltramontani. Lo

studio confina coll'affettazione e la ricercatezza, ed io lo condanno generalmente. Non si cerchino i colori d'una nazione, o dell'altra, ma i colori della natura, degli oggetti, e specialmente delle modificazioni del cuore, dello spirito, e della fantasia di chi parla, che sono infinite ed inesauribili. Che importa che la lingua Italiana non abbia certa affinità coll' Inglese, o colla Tedesca? L' Eloquenza d'Italia simpatizza con quella di tutte le altre nazioni perchè in Italia si trovano spiriti ingegnosi o brillanti, profondi o sensibili, cupi o energici come son quelli delle nazioni straniere. E che? dovrà taluno soffocar il suo carattere, e gittar i colori naturali della sua passione o de' suoi concetti per non sembrar dissomigliante al comune degli scrittori non originali d' Italia? Pensi ogni uomo e senta secondo se stesso. Sappia esattamente la sua lingua, sia ricco di buone letture e di buona critica, sia pieno del suo soggetto, e si metta a scrivere, i colori si presenteranno da sè e non saranno antichi o moderni, nazionali o stranieri, saranno suoi. *Ma più tempo bisogna a tanta lite*, ed io son trascorso più oltre di quel ch'io voleva. Ella intanto non man-

di nel paese de' sogni le *sue Transazioni* poetiche. Niuno è più atto di lei a farla da conciliatore, purchè stia in guardia contro lo spirito di plausibile patriottismo tanto più seducente, quanto più onesto. Scusi un'arditezza a cui ella m' incoraggisce. Non mi defraudi delle preziose produzioni del suo ingegno, e mi creda con vera stima, e cordialità.

XXI.

DEL CAV. VANNETTI

Roveredo 23 *Settembre* 1780.

SIG. AB. PADRONE, ED AMICO PREG.

S'io mi volessi lasciar trasportare dalla vanità, la sua gentilissima lettera me ne darebbe certo il più giusto motivo. Bisogna assolutamente ch' io mi scordi quanto ella vi dice sopra il mio Commentario, o che lo interpetri come un amichevole artifizio per farmi coraggio a meritare un giorno davvero così gran lodi. Per ciò che riguarda alla quistione latina, ho somma curiosità di vedere le osservazioni al suo Demostene, ch'el-

la mi cita, ed ho in conseguenza sommo dolore di non aver tra miei libri codest' opera sì celebrata, cui spesso indarno cercai. S'ella con suo comodo me ne potesse mandare una copia, indicandomene la spesa mi farebbe una grazia particolare. Dopo d'aver già composta quella piccola lettera a Zorzi, vidi soltanto il *Saggio* d'Algarotti sulla necessità di scriver nella propria lingua, e vi trovai delle obiezioni contro la Lingua Latina coincidenti con quelle, cui avea risposto. Per altro, Dio mi guardi dall'eresie di Lagomarsini, che volea tutto in Latino, ed aboliva l'uso della nostra sì dolce favella. Altro è che si debba scriver sempre in latino, altro è che volendo, o dovendo, non si possa. Due punti che furono sovente confusi.

A proposito di latino, e di traduzioni, io ho bisogno, non delle sue lodi, Sig. Abate pregiatissimo, ma della sua più imparziale, e più rigorosa censura. Sto lavorando una lettera non dissimile a quella diretta al Fabbroni, che le mandai, sopra una nuova versione d'Orazio, e su quella troppo dimenticata, che già ne fece il Pallavicini. In fine alla lettera vorrei porre, per saggio del mio gusto

in tradurre, uno o due pezzi dello stesso Orazio, qualora mi venisse fatto di voltarli con quella fedeltà, e con quel nerbo insieme, che negli altri io ricerco. Ho perciò tentata l'impresa ne'giorni scorsi, recando in versi sciolti la settima Epistola a Mecenate, dopo d'averla recata in prosa, e commentata con Dacier, e Bentlejo alla mano fino dal 1778. Inerendo ai concetti, e alle immagini con ogni studio, ho procurato di trasportare nel nostro verso la vibratezza e il genio satirico del Latino, non facendomi scrupolo d'usar certi modi un po'più bassi, e certi suoni un po' rotti, sull' esempio del gran Chiabrera, che ne' suoi sermoni ha conseguita forse meglio d'ogn'altro la forza Oraziana, ed ha fondato, per così dire, tra noi il vero stil della satira negli sciolti. Ciò premesso, io le trasmetto appunto il mio tentativo, con questo patto preciso, che se non giunga a quel tanto, che richiedesi in una composizione destinata a servire di saggio, ella lo rigetti senza pietà: e se ha dei difetti, ma dei difetti però rimediabili, non isdegni di additarmene gli opportuni rimedj. Tanto peso io pongo nel suo giudizio quanto se venisse dal beato Eliso Orazio

stesso già istrutto del nostro idioma, e ne desse sentenza. Ma si sovvenga del *vir bonus* con ciò che segue nell'arte.

Circa la quistion Tedesca, noi ci avviciniam molto bene. Quanto però il genio grammaticale d'una lingua influisca *talor* nel rettorico, potrebbe vedersi da una qualche version letterale qual è, per esempio, quella de' Salmi che tradotti in latino secondo la frase ebraica, non ci lasciano scorger gran fatto quel merito, e quella bellezza che nell'originale tanto ammirano gl'intendenti. Voltinsi al modo medesimo degli squarci tedeschi od inglesi, e la stravaganza della frase oscurerà non una volta tutto lo splendore del testo, nè si capirà, come quello sia eloquente, o poetico. Ma il Greco tradotto anche letteralmente nella nostra lingua non produce egli minori e men frequenti sconcerti? Ella il sa meglio d'ogni altro. Voltando poi alla lettera anche una delle più entusiastiche ode d'Orazio, io penso, che il nostro idioma esprimer possa la massima parte di quelle frasi e maniere, come se nate fosser nel proprio suo seno, senza punto guastarsi anzi con acquisto di convenienti bellezze. *Or*

si dee bere, or con piè libero si dee batter il suolo: ora è tempo o Compagni di ornare i letti de' Numi con saliari vivande. Non era lecito prima d'ora di trarre il Cecubo dalle avìte dispense, mentre la Reina preparava al Campidoglio furiose rovine e la tomba all'impero, in mezzo a genti ammorbate, audace a sperare ogni cosa, ed ebbra di sua dolce fortuna: ma compresse le furie appena salva dalle fiamme una nave e la mente dall'egizio vino travolta ridusse Cesare a paventar seriamente, incalzando co' remi lei, che dall'Italia volava (come incalza lo sparviere le timide colombe o ne' campi della nevosa Emonia il pronto cacciatore la lepre) per dare a' ceppi quel mostro fatale: La qual cercando di morire da forte, nè paventò femminilmente la spada, nè ritirossi su pronti legni in piagge remote. Essa potè rivedere intrepida la desolata Reggia con faccia serena e l' aspre serpi trattare, onde trar nelle membra l' atro veleno, resa più feroce della morte omai stabilita; sdegnando appunto non ignobile donna d'esser condotta dai fieri Liburni qual privata sul superbo trionfo. Questa è una mia improvvisata, ma che non dee, nè può far pruova

alcuna. Ora non nego io già, che in una version letterale del Latino qualche modo di dire non debba riuscir violento; dico solo, che un testo Latino farà coll'Italiano assai maggior lega che un Tedesco, o un Inglese; così che non sarà d'uopo mutar molte cose perchè tutto s'accordi col nostro genio, e ritenga insieme le bellezze poetiche o in una parola rettoriche del suo originale. Se dunque io m' unisco a lei nel dar molto alla destrezza degl' imitatori in conciliar grazia, e naturalizzare le frasi straniere, io do anche molto alla maggiore, o minor simpatia de'linguaggi tra loro, e penso che in ciò pure vaglia il detto di Orazio „ *alterius sic altera poscit opem res, et conjurat amice*„. Ma quanto ella soggiunge sopra il dover di cercar i colori della Natura, e l' espressione del proprio sentimento e non altro, e sopra la simpatia dell' eloquenza d' Italia con quella di tutte le nazioni, attesa la varietà analoga degl' ingegni Italiani; è così giusto e forte che nulla più. Siccome ogni nazione è composta d'uomini, ch'hanno gli stessi gradi di talento, le stesse passioni, gli stessi vizj, le stesse virtù; così v' ha un' eloquenza generale, ch'è

il linguaggio di questi abiti, ed affetti, che variano rispettivamente in ciascuna nazione secondo il vario clima e costume, di modo che il brio dell' Italiano non è precisamente quel del Francese; nè noi siam cupi e melanconici alla maniera che lo sono gl' Inglesi; anzi le nostre ire medesime, e le nostre allegrezze sono di diversa tempra da quelle dell' altre nazioni, ed hanno anche spesso diversa origine; onde esistono nello stesso genere differenti caratteri, e modificazioni; così pur varia in ciascuna nazione il linguaggio relativo agli stessi ingegni ed affetti, e perciò l' eloquenza. Altrimenti parlerebbe Enea, se Virgilio fosse stato Spagnuolo; altrimenti Achille in Sciro se Metastasio fosse nato sulla Senna. E per qual altra ragione gl' Inglesi ne' loro drammi fanno parlare gli Eroi Romani da veri Romani, se non perchè s' accostano essi medesimi naturalmente al pensare di quella libera, e bellicosa nazione? Tengasi dunque la natura, e l'Italiano segua appunto nello scrivere il suo spirito ed il suo cuore. S'egli è ingegnoso, lo sia alla propria maniera; e non faccia forza a se stesso volendo imitare l' ingegnoso Tedesco. In fine

o siam cupi o profondi, o energici o teneri o immaginosi, siamolo all'Italiana, non già per istudio alla Tedesca, all'Inglese, alla Moscovita. *Intererit multum Davus ne loquatur, an heros.... Thebis nutritus, an Argis*. Tutte le nazioni hanno un medesimo volto; ma pure ciascuna ha la sua speciale fisonomia. Ciò che accade nel corpo, molto più accade nell'animo, di cui è interprete l'eloquenza. E questo io dico rispetto al massiccio, e alla sostanza de' componimenti oratorj e poetici, in somma al genio rettorico. Quanto poi al genio grammaticale, se gli Oltramontani ci offrono qualche bella espressione, e qualche modo acconcio a render più snello e più vibrato il discorso profittiamone pure con quella sobria e felice arditezza, ch'ella stessa commenda, escludendo ogni affettazione. Anche nello stesso genio rettorico avverrà che noi c'incontriamo non di rado in qualche pensiero ed immagine d'autore Inglese o Tedesco, o che la imitiamo; e sarà questa ottima cosa, tosto che si avrà ad essa guidati l'infallibil Natura, la quale com'ella dice, ed io confermo di sopra, è poi in grande per tutto il mondo la stessa. Veggo, che la nostra quistione va

ognor più scemando, e riducesi a questo solo se molto o non molto possano a noi somministrare gli oltramontani poeti. Trattandosi del più o del meno non han più luogo le speculazioni; ci vogliono esempj. Io bramerei ch'ella mi palesasse codesti felici imitatori, se mai conoscendoli potessi ricredermi. Intanto le voglio comunicare quanto in proposito de' Tedeschi mi scrive di Roma il Sig. Abate Taruffi Bolognese, uomo dottissimo, perito di quell' idioma, e che fu in Germania, ed ivi lesse gli autori più famosi, pe' quali conserva una grande venerazione. Il Padre Don Gregorio Fontana mi scrive egli pure come intendente della stessa lingua che i Tedeschi in originale sono poeti eccellenti, ma che il P. Bertola gli ha sfigurati barbaramente, tanto che nella sua versione non si riconoscono più; che tuttavia crede meco, non potersi per noi prender con onore assai cose in prestanza da quelli. Ma ella ascolti Taruffi. Io le dimando scusa della mia importunità, e insieme la prego a ricrearmi e istruirmi con lunghissime lettere. Sono tutto il suo vero servo ed amico.

EX EPISTOLA IO. ANTONII TARUFFI
III. CAL. SEPT.

Quæris nunc pro re nata, neque sine ingenti sollicitudine percontari videris, Vannetti, quo loco habendos putem audaces quosdam frigidarum regionum Cantores, quos Italia nostra, tuo quidem judicio, vel insulse celebrat, vel nimis patienter miratur. Cave tamen credas velle me tibi ea de caussa bellum indicere. Sed neque tibi palpum obtrudam; ergo habeto, me, præsertim in Germania quum essem, Halleros, Hagedornios, Ramleros, Kleistios, Klopstochios aliosque præstantes illius gentis poetas cupide legisse, quorum nomina mitiores Musæ expavescunt. Neque vero non habent septentrionales illi modulatores quod et ingenue commendare, et parce quidem in usum nostrum excerpere possimus. Vim mehercle exserunt, ut est illius linguæ indoles, prope incredibilem: fuscis coloribus affabre utuntur; vocem vel ad sidera vehementissime attollunt; animi affectus per philosophicos quosdam tramites consectantur; amœniora quoque, si diis placet sibi subdere et vindicare student. Ut tamen nonnulla nos do-

cere fortasse queant, stili temperiem, imaginum castitatem, ordinis nitorem, charitum lepores docebunt profecto nunquam. Nativam illam caliginem atque asperitatem exuent profecto numquam. Teretes religiosasque aures mulcebunt profecto nunquam.

XXII.

DEL CAV. VANNETTI

SIG. AB. PAD., ED AMICO GENTILISS.

Eccole una nuova seccatura, voglio dire, le correzioni all'epistola. Non piccoli scrupoli, ma vere e solide difficoltà furon quelle ch'ella per atto di gentilezza comunicommi; e ben ne la ringrazio di tutto cuore, pregandola ad usar meco in ogni occasione la più rigida censura; giacchè considero esser questo il solo mezzo d'imparar qualche cosa. A tal fine trascrivole qui un'altra più breve traduzione Oraziana, dopo cui fo proponimento di non impacciarmi sì di leggeri in un mestiero tanto laborioso, per cui credo di non avere nè cognizione, nè ingegno sufficiente. Lo

spaccio del suo Demostene ne pruova la rara bellezza, e la somma utilità: *Hic meret æra liber Sosiis , hic et mare transit* ec. Ma io non acconsentirò mai alle sue troppo generose esibizioni, le quali per altro sempre più me le rendono schiavo, e me le fanno professare la più viva riconoscenza. A proposito di traduzioni, ella avrà forse vedute sul Giornal Vicentino le mie Pliniane: sarei bramoso di sapere ch'ella ne giudichi. Ma do luogo ai versi, e sono tutto il suo umilissimo servitore, ed amico.

XXIII.

DELLO STESSO

Roveredo 2 Giugno 1781.

PREGIATISS. SIG. AB. PAD. MIO GENTILISS.

E egli tempo, ch'io mi risvegli dal lungo sonno, mio incomparabile Sig. Abate? Eppure (credami) non ho sempre dormito, ma con personaggi della sua qualità penso che un giovane inesperto, e principiante

debba essere parco di lettere, se non quando ha bisogno di consiglio, e d'ajuto. Pur voglio una volta *excitare consuetudinem nostram*, e se non altro scriverle a sfogo della mia stima e del mio affetto sempre più ardente per lei, ed a fin di carpirle di mano alcuna di quelle lettere così saporite, dotte, cordiali, che tutto m'empiono di dolcezza. Con tal occasione le inchiudo qui una mia Pistola al Bettinelli, con cui volli accompagnargli certo Paesetto da me lavorato a pastello, che rappresentava un incirca della Villa d'Orazio per quanto da' suoi medesimi versi aveane potuto raccapezzar qualche idea. Io desidero al solito, ch' ella sia un censore di questa lettera inflessibile ad ogni moto d' indulgente amicizia. Ed a proposito di censure, le dico che m'è stata gratissima quella intorno all' Ode a Torquato. Cosa emmi paruta così bella e giusta che ho già lacerata la mia versione. Io do tanto al suo giudicio in materia di gusto, che s'ella mi dirà, che io non son nato a poetare in alcun genere; *subito et versus, et cetera ludicra ponam*. Tocca dunque a lei ad annunziarmi sempre e in pieno lume la verità. Tra poco, per mezzo della con-

tessa Franco, ella riceverà certe mie *Notizie intorno al pittor Gaspar Antonio Baroni di Sacco*, uomo quanto sconosciuto a tutta Italia fuorchè nel Trentino, per incuria de' Terrieri, altrettanto fondato, e valoroso nell'arte sua, e che perciò meritava una penna ben miglior della mia. Anche su queste *Notizie* attendo con agio, e senza sua molestia un giudicio accurato, ed istruttivo per me, che nato forse a tutt'altro, ho la dolce insania d'imbrattar carte. Dal sig. Giuseppe Fossati avrà avuto il mio libercolo sopra Marziale, che ben ora conosco quanto sia insufficiente e puerile o poco meno. Pur bramo ch'ella s'abbia tutte le cose mie, come vorrei esser io stesso al suo lato, per profittare davvero. Le circostanze della mia presente situazione non lo permettono, e convienmi solo da lungi cercare il soave ristoro delle sue lettere. Io poi la debbo ringraziare per avermi con lodi troppo benigne procurato l'amicizia pregevolissima del sig. Fossati, i cui versi mi mostrarono un giovane chiamato a que' lirici voli che a me furon vietati dalla legge e di natura e di grazia. Invidio dunque a codesto valente Veneziano due cose, l'ingegno felice, e un

Cesarotti maestro. Or via, muovasí ella a pietà, faccià, ch'io vegga i suoi caratteri, e che conosca sempre più, ch'ella mi tien veramente per amico, e per buon servidore ad ogni cenno, come senz'altre cirimonie son tutto ec.

XXIV.

ALLO STESSO

La prima condizione della nostra corrispondenza fu una piena sincerità. Ella si sottoponga ad un'altra, e tutto andrà bene. Quest'è che s'io tardo a rispondere, non se ne quereli, e mi dispensi dall'obbligo di giustificarmi: senza questo patto non mi è possibile di sostenere un carteggio regolare.

Io sono così indiscreto che non solo m'arrogo d'esser incivile, ma pretendo anche d'esserlo senza rimorso. Persuaso ch'ella acconsenta alla mia domanda, anche per liberarsi da un periodo di più su questo articolo, passo a ringraziarla della sua gentilezza nel volermi render partecipe di tutte le produzioni del suo spirito. Io scorgo in tutte l'uomo erudito, lo scrittore elegante, il grazioso

verseggiatore. Non mi servo d'altro termine perchè sinora ella ha scritto *sermoni propiora*. Per altro non so dubitare ch' ella non potesse anche farci sentire l'*os magna sonaturum*, se un'ingiusta diffidenza, e fors' anche (m' inganno?) qualche pregiudizio della setta favorita non la tenesse lontano da certi generi pericolosi e sospetti. Parlando in generale delle sue cose, io approvo quasi sempre ciò ch'ella scrive, non sempre ciò ch'ella pensa: ma nel primo punto il merito è tutto suo, nel secondo il difetto, se pur ve n'ha (ch'io non m'arrogo di definirlo) è più della scuola che dell'uomo. Il pastello e la Lettera sopra la Villa d'Orazio la mostrano ugualmente amico delle due sorelle, di cui ella sa conciliar felicemente la rivalità. Pure colla schiettezza ch' ella esige da me, e senza mai pretendere di dar sentenza, le dirò che fra le sue Epistole Oraziane questa non sa appagarmi al paro dell' altre. Parmi che a questo quadro poetico ci manchi l'anima ch' è l' interesse. Ella ha creduto di doversi attenere alle circostanze indicate dal poeta ove parla della sua villa, ma queste circostanze non hanno altro che arresti la curiosità fuorchè il nome d'Ora-

zio. Qui non c'è nulla nè di grande, nè di filosofico, nè di delicato, nè di galante. La casa che si voleva or quadra or tonda, il pino sacrato a Diana, l'altro albero che fu per accoppar il nostro poeta, il miracolo del lupo che lo rispettò mentre cantava della sua Lalage, la visione di Bacco, e il capretto sgozzato sul fonte di Blandusia, non mi sembrano oggetti che possano interessar gran fatto. Sopra tutto quella Tindaride che dovea temer d'essere afferrata per le chiome e svisata dal brutal Ciro ha tutta l'aria d'una Ninfa di bordello, nè so indurmi a credere che le galanterie d'Orazio con questa femmina valessero la pena d'essere qui ripetute. Avrei piuttosto scelto l' invito ch'ei fa a Virgilio di andar a cena con essolui in un giorno di primavera, e in luogo di diffondermi sulle imprese mitologiche di Bacco, avrei, sviluppato un po' più le massime del suo sistema sulla brevità della vita, e sulla tranquillità dello spirito, cose ch'ella accennò soltanto di volo. E siccome niente ripugna, anzi è naturale il credere che Orazio ritirato in campagna vi scrivesse le sue Epistole morali, e fors'anche l'arte poetica o qualcheduna del-

le sue ode più sublimi, parmi ch'ella avrebbe potuto di qua prender occasione di rappresentarlo nel triplice aspetto di filosofo, di critico, e di poeta, dandoci un saggio e delle sue dottrine, e dei diversi suoi stili, il che avrebbe conciliato alla sua Epistola più d'interesse e di varietà. Tutto ciò prova ch'ella avrebbe potuto render questo componimento ancora migliore, ma non già che manchi d' eleganza e di grazia. Di Marziale le parlerò un'altra volta, giacchè per questa il cicalamento è lungo abbastanza. Per mezzo della contessa Franco ella avrà motivo di conoscere i doni poetici d'un altro giovine ch'è più particolarmente mio alunno perchè da più anni educato con predilezione da me. Un poemetto in tre canti sopra la nascita di Cristo da lui pubblicato un mese fa, e di cui la detta Signora spedisce a lei alcuni esemplari, parmi che possa far onore ai più gran maestri. In breve prenderò la libertà d'inviarle il manifesto d'una mia Opera ch'io raccomando al di lei favore in coteste parti. Mi continui la sua grazia, e mi creda col più sincero sentimento.

XXV.

DEL CAV. VANNETTI

ORNATISS. SIG. AB. PAD. GENTILISS.

Nel primo paragrafo della sua lettera or or ricevuta io trovo l'uomo gentile, ma desidero l'amico. E perchè mai sì squisito giro di parole a scusar la tardanza o passata, o futura di sue risposte? non avevam già fissato il nostro piano fino dall'anno scorso? non tacqui io per ben cinque mesi a fine di non isturbarla? piena libertà debb'esser fra noi: io le scrivo subito perchè posso, e perchè seco lei converso volentierissimo; ella mi risponda quando può, e quando ne ha voglia. In tutto il resto della lettera io trovo l'amico perfetto, il qual soffre di mala voglia i miei vizj, e m'insegna, se posso, ad essere migliore. Mille grazie dunque delle sue osservazioni intorno all'epistola, bellissime tutte e degne di lei. S'io avessi presa la cosa nell'aspetto, ch'ella mi presenta, conosco, quanto più animati, profondi, e importanti sarebbero stati i miei versi. Essi avrebbero svilup-

pata tutta la filosofia del cantor Venosino; ciò che a dir vero erami passato per mente di fare. Felice me, se non avessi dato congedo a tal pensiero, credendol già appieno eseguito dall' Algarotti nel *Saggio sopra Orazio*; e se avessi abbandonato piuttosto quell' altro, che pareami nuovo, di accompagnar il pastello con una semplice, ed amena descrizione di quanto esso conteneva, raccolta dai passi medesimi del Poeta intorno alla sua Villa, la sola trasandata dall' Algarotti. Non dubitava poi, che il pino, il fonte il prodigio del lupo, la visione di Bacco, e quegli altri accidenti non fossero in tal soggetto notabili, da che ciascuno di essi avea meritato da Orazio medesimo un Carme. Quanto a Tindaride, la delicatezza, con cui il poeta le parla nell' Ode, e le riflessioni pur anche del P. Sanadone non mi permetteano di ravvisarla per una femmina prostituta. Io la credeva una savia giovane, bensì circondata al solito da cicisbei cui bramava fuggire. Tutto ciò io dico per comunicarle quanto fra me pensai; ma confesso che la mia pistola è piccola, e secca, (le due maggiori disgrazie per un pezzo di gusto) e che

lavorata secondo il tema da lei suggeritomi diverrebbe massiccia, e grande. Chi sa, che con ozio non la rifonda? e intanto mediterò la sua lettera, onde poter accoppiare col ritratto della Villa quello del possessore, che in allora non fu mio scopo di fare.

Un sermone dettato dalla collera poco meno che all' improvviso or le mando da giudicare colla stessa severità, anzi con tanto maggiore, quanto che, ove a lei piaccia, intendo di pubblicarlo per far cosa grata a un amico, cui lo diressi. Mi parli dunque chiarissimo. Ella vorrebbe per altro condurmi a metter l'ale e a volare, lasciando quest'umile suolo, per dove mi striscio. Ed ancor non s'avvede ch' io manco d' ingegno e di fantasia a tale impresa? Va ella scherzando sulla *setta* pedestre, quasi mi fossero in odio tutte le arditezze poetiche; ma le giuro per le ceneri di Marone, *et conscia sidera testor*, che amo, ed ammiro infinitamente la poesia calda, immaginosa, appassionata, colorita, veemente, sublime, e che provo una confusione *umiliante* a non potervi arrivare. Ma sento intimamente, che le Muse non me ne fecero grazia. Ben la fecero al sig. Fossati, ed a codesto

suo allievo, di cui aspetto con incredibile avidità il poema, ch'ella m'annunzia. Sarà divino, se piace a lei. La contessa Franco me lo spedisce, ma chi mel manda? La Franco, il Cesarotti, o l'autore? forse la Dama mi spiegherà ogni cosa.

Ella mandimi pure il suo Manifesto, e qualunque cosa mi possa dar occasione di servirla, come desidero. Sol voglio un patto, ed è, che mi manifesti insieme il suo giudicio intorno alla mia vita del Baroni, di cui non trovando parola nella sua d'oggi, temo assai, non le sia dispiaciuta da capo a fondo. Me ne dica dunque ogni vizio nella prima lettera. Per ciò, che spetta all'Antimarziale, so a un dipresso quel ch'ella decide. Lo scrissi in età, che si pensa poco da se stesso, vale a dire fra 19 e i 20 anni circa. A lei Catullo parrà forse scipito, e Marziale generalmente più spiritoso, e più ricco di filosofia, di quella cioè, che s'apprende dal conversar cogli uomini, e dallo studiarli. Quanto alle false acutezze, si biasimin pure; ma quante non sono le vere e le vive? abbiasi dunque Catullo un'eloquenza tutta fredda, e chi brama di pensare, e di esser toccato, legga Marziale.

Ella mi risponda al più tardi che vuole; ma mi lasci sperare, che mi risponderà quanto prima: Io mi confido sul Manifesto che dee venire, dic' ella, in breve. Sono tutto con vera stima ed affetto vivissimo.

XXVI.

ALLO STESSO

Il suo sermone è pieno del buon sapore Oraziano, nè trovai cosa che non mi piaccia, trattone le seguenti. 1. *Cavalier ferrigno* è oscuro ed ambiguo. Non si sa se voglia dirsi crudele e robusto, o duro di cuore, e il vero senso è forse l'ultimo che venga in mente. Direi di *ferrigne orecchie*, ma *ferrigno* assolutamente non vorrei dirlo. 2. *Cui punì Vener giusta Il sozzo orecchio*. Non parrebbe che Venere gli avesse infranciosate le orecchie? Ma in pena di che? L'orecchio membro passivo sembra il men peccaminoso degli altri. E perchè dee punirlo Venere? Non avrebbero piuttosto dovuto farlo le Grazie, o Apollo Dio della Musica? Dovea spiegarsi più chiaramente che l'orecchie di costui

aperte soltanto alle sozzure s'erano rese stupide all'armonia. 3. *Del Sermone che suona in Campidoglio*. *Sermone* val propriamente discorso, e in cambio di *lingua* non parmi nè proprio nè chiaro abbastanza.

Lungi dal disapprovar la sua Vita del Baroni, ella mi piace da capo a fondo, perchè scritta con una elegante ed equabile nitidezza, lumeggiata tratto tratto più vivamente da varie descrizioni pittoresche che gareggiano coi soggetti di cui si scrive. Solo restai ferito di alcuni vocaboli che mi parvero non dirò nuovi (che questo sarebbe forse per me un capo di merito) ma strani, quali sono *riflessato, sbattimentato, prospettico*, e qualche altro. Io però mi sono immaginato che questi sieno vocaboli dell'arte usati da Scrittori autorevoli, benchè non ammessi dalla Crusca, e rappresentanti idee non esprimibili adeguatamente con voci comuni. Se ciò non fosse, non saprei con qual dritto dar la cittadinanza a sì fatti termini senza il beneplacito degli orecchi, il di cui giudizio è spesso per me più autorevole che quello d'uno Scrittor del 300.

Ella è già prevenuto ch'io non sono ugual-

mente contento del suo Commentario sopra Marziale, tuttochè mostri in chi lo scrisse erudizione ed ingegno. Io ho sempre trovato strane ed ingiuste certe parzialità esclusive, certe antipatie mal fondate, figlie d'un gusto limitato, o dei pregiudizj scolastici. Il bello poetico è tanto vario quanto il fisico, e tutta la bellezza dello stile dipende dalla perfetta analogia fra questo e la cosa. Vi sono alcuni argomenti che ricercano uno stile unico, e allora chi non lo coglie, non possiede l'arte dello scrivere; ma varj altri potendo guardarsi sotto diversi punti di vista ammettono diversità di stile; e in tal caso è naturale che ognuno segua quello che più gli aggrada, nè v' è ragion sufficiente di condannarlo, purchè sappia sfuggire i difetti contigui al suo genere. Quel di Catullo consiste in una gentile e delicata semplicità. Io sono sensibilissimo alle bellezze di questa specie, e dalle poche Poesie Latine ch'io scrissi ognuno può scorgere che Catullo è, generalmente parlando, il mio favorito. Ma convien osservare che questo elegante Scrittore si è costantemente esercitato in soggetti a cui niun altro stile poteva meglio adattarsi

del suo : e contuttociò non può negarsi che molti de'suoi componimenti non siano vuoti, o stentati, o sconci, o insipidi. Pure siccome non oserei chiamar Catullo insipido per alcuni epigrammi sciapiti, così non so patire, che si parli di Marziale come d'un poeta vizioso e spregevole, quando egli ha molti e molti pregi assai rispettabili, e che in altri si cercherebbero indarno. Egli spazia in una sfera di soggetti infinitamente più ampia di quella di Catullo, e adatta lo stile agli argomenti. Benchè quando è libero nella scelta preferisca il modo ingegnoso, egli ha contuttociò una serie di epigrammi grandi, sensati, toccanti, e semplici, in cui non v'è neppur l'ombra dei difetti, che gli vengono rimproverati. In una immensa moltitudine d'epigrammi, che basterebbero a venti Catulli, appena ve ne sarà un mezzo centinajo che possa condannarsi con fondamento; e quei medesimi ch'ella censura nel suo scritto, non mancano forse di buone difese, atte per lo meno a metter in dubbio un giudice non prevenuto. Che indiscrezione dunque è mai questa di sfregiar un Poeta illustre, caratterizzandolo da pochi e controversi di-

fetti, piuttosto che dalle molte, certe, ed eminenti sue qualità? Qual è l'autore che possa salvarsi con questo sistema di critica? Ma no: ad alcuni dee donarsi tutto, ad altri nulla. Sembra che certi Retori abbiano stabilita una specie di predestinazione letteraria, di cui tutta la ragione sta nella lor volontà. Ma mi dirà che nel suo Commentario loda il buono di Marziale, e lo stesso fa il Tiraboschi, ma le loro lodi non somigliano un poco a quelle di certe persone zelanti che cominciano dal far un elogio al suo prossimo affine di poterlo rodere impunemente? S'io abbondassi un po' più d'ozio, anzi se non ne fossi del tutto privo, il piacere di conversar con lei m'indurrebbe a far un trattato su gli Autori Classici, intorno ai quali parmi che dovrebbe rettificarsi più d'un giudizio.

XXVII.

DEL CAV. VANNETTI

Dalle Grazie 25 *Agosto* 1780.

ORNATISS. SIG. ABATE PAD. GENTILISS.

Brevemente rispondo alla dottissima sua dello scorso Luglio, perchè imbarazzato da diverse piccole faccende. Giacchè il *Cervino* le piace, io lo stampo. Vi ho fatte le mutazioni a' passi notatimi con giustissima censura. *Sermone* per *idioma* si legge in Petrarca: ciò non ostante vi ho sostituito *linguaggio*. Diverse giunte vi ho pur fatte di mio capriccio qua e là, e varie annotazioni, ch' ella vedrà nella stampa.

Mille grazie dell' approvazione al mio *Baroni*, di cui dubitava: Ella m' ha incoraggiato, anche contro le critiche de' miei concittadini. Quanto ai termini un po' strani inseritivi, io non me ne sono fatto scrupolo per la ragione da Lei pur toccata della loro energica proprietà. Ogn' arte ha il suo linguaggio separato, e la Pittura massimamen-

ta. Que' vocaboli da me adottati son parte dell'uso, parte e di questo, e di buoni Scrittori. *Riflessato* per esempio è dell'Algarotti nelle *Lettere Pittoriche*, e *Riflessare* è registrato come vocabolo del disegno dal P. Bergantini nella sua giunta alla Crusca. *Sbattimentato* è del Magalotti, e del Salvini, e il Bergantini lo ammette. *Sbattimentare* è dell'Algarotti, di cui è anche *prospettico* nelle Lettere citate. Così dicasi di *piazzato*, *soleggiato*, di *scorto*, *livido*, *massa* ec.

Tutta la quistione intorno a Marziale riducesi a chiedere, se mancando a tal Poeta l'eleganza, la scelta, e la dilicatezza di Catullo, possa egli co' motti arguti compensare un pregio, che sembra l'unico a render immortale un Autore. Se si vuol fare un gran caso della moltitudine de' concetti, e dell'acume a crear nuove relazioni, e sentenze maravigliose, pericolerà il merito di Virgilio in faccia a quel di Lucano. Ma che? L'aureo dire, e la candida semplicità del primo il farà sempre trionfare nel cuor dell'uomo, che se per qualche tempo si lascia illudere da fallaci apparenze, torna poi sempre alla verità, ed in cerca della natura.

Ho ricevuto , son pochi giorni , il piego di Madama Franco , e le Lettere vivacissime . Il Poemetto del Sig. Gaudenzi a certi luoghi m'ha scosso , elevato , rapito ; Araberto m'ha fatto pianger di cuore ; i Sepolcri della Franco m'han fatto meditare; L'eternità m'ha confuso ; ma bisogna, ch'io rilegga tutto da capo a fondo per ben rilevarne il merito . Mi favorisca intanto di riverire a primo incontro quella gentilissima Dama , dicendole , che le scriverò con agio , e ad animo tranquillo (*eram enim nunc quidem conturbatior*) sopra ogni articolo alla distesa . Le copie son già esitate per essser piccola cosa .

Ella, Sig. Abate pregiatissimo , mi tenga vivo nella sua memoria , e mi creda eternamente qual sono pieno di venerazione , e d'affetto .

XXVIII.

DEL SIG. N. N.

SIG. AB. PREGIATISSIMO .

Mando queste poche e brevi versioni al celebre tradutlore di Ossian , come un me-

diocre autore di elementi matematici manderebbe la sua opera al grande Eulero. Non le incresca di perdere qualche momento in questa lettura; e si ricordi che ad ogni celebrità van dietro i suoi incomodi, che quello di leggere spesso le cose altrui è uno degl' incomodi annessi alla celebrità dell' uom letterato, e finalmente che la mia stima per lei vuole ch' io vegga, se mi è favorevole o contrario il suo voto. Lo dia pur con franchezza ed ingenuità, qualunque egli sia per essere, e creda pure che un avvertimento mi sarà caro più ancor d' una lode: quello mi potrebbe esser utile col fare, ch' io mi corregga, e questa mi potrebbe essere dannosa col fare, ch' io troppo m' insuperbisca. Ella mi comandi, e mi creda qual mi fo gloria di dirmi con tutto l' animo.

XXIX.

AL SIG. CO. GIAMBATISTA GIOVIO

A Como.

Ritornato da un piccolo viaggio fuor di città, trovo il suo gentilissimo foglio accom-

pagnato dal doppio prezioso dono di due suoi nobili componimenti, ambedue, benchè in diverso genere, ugualmente pregevoli. La canzone è piena di fuoco e di anima, e l'elogio funebre è ammirabile per la robustezza, per la gravità, e per un felicissimo innesto di sacro e di filosofico. Far la corte nei modi più acconci a una figlia di Tersicore, e ad una sposa del Cielo; usar con ugual maestria il linguaggio de' Profeti, e quel delle Grazie; solleticar vezzosamente l'immaginazione, e santamente spaventarla, son doni assai rari in ogni paese, ma specialmente in Italia. Felici quei talenti versatili e fecondi, che si prestano ad ogni soggetto, ed a cui per eseguire basta il volere! Quest' aurea facilità è il vero indizio della vocazion letteraria. A me non resta che d'applaudire ai pochi eletti, giacchè non posso imitarli. Rare volte le Muse mi onorano d'un favore spontaneo, e qualche loro condiscendenza non fu da me ottenuta che a forza di molesta importunità. Stanco di mendicar con poco frutto le loro grazie, dedicato inoltre per comando ad un genere di lavoro che assorbe il mio tempo, e stancando con una minuta e tediosa diligen-

za rintuzza l'immaginazione, determinai di abbandonar affatto il servigio d'Apollo, per cui non aveva nè vera disposizione nè ozio. Con questo pensiero resistei tante volte e con tanta costanza e dirò anzi durezza a tutti quelli che mi sollecitarono a riprender le divise di Parnaso, invitandomi a scrivere per qualche occasione solenne, che la mia determinazione divenne in progresso un preciso dovere; sendochè non potrei più aderire alle graziose sollecitazioni d'alcuno senza far una scortesia inescusabile ed un grave torto a molti Signori autorevoli, che su questo proposito mi trovarono ostinatamente ritroso, e che non mi lasciarono in pace se non col supposto che il mio sistema fosse fermo ed universale. Vagliano queste premesse, sig. Cav. pregiatissimo, a scusarmi se non posso aderire all'onorifico invito di scrivere per le sue nozze. Tocca ai veri favoriti d' Apollo a cantar nel linguaggio degli Dei l' imeneo d'un principale della famiglia. A me resta d'applaudir tra la folla colle schiette voci degli uomini. Ella si compiaccia di accettar le mie congratulazioni, la mia ammirazione al suo merito, e le sincere proteste di essere, ec.

XXX.

AL SIG. AB. AMADUZZI

A Roma.

La ſama m'avea già fatto sapere da qualche tempo ch' io avea a Roma un Collega assai rispettabile; ora il suo foglio mi fa conoscere che ella aggiunge alla dottrina quella gentilezza ch' è il più bel fior delle lettere. L'egregio discorso dell'ornatissimo sig. Principe Gonzaga mostra ad evidenza che *L'antico valore Negl'italici cor non è ancor morto*, come alcuno talora potrebbe esser tentato di credere. Ella con pochi tratti maestri ne rileva perfettamente tutte le singolari qualità, che debbono farlo ammirare da tutti i conoscitori come parto d'una felicissima natura fecondata e nudrita dagli ottimi studj. La dottrina e lo spirito del suo rispettabile autore gli acquistò nel regno della Letteratura molti principati più illustri di quello a cui lo chiamava il suo sangue. I letterati e i filosofi che si piccano di giustizia un poco più dei Monarchi non vorranno mai contrastargli

i suoi legittimi titoli, e molti di loro si faranno gloria di prestargli fede ed omaggio. Qualunque io mi sia, mi compiaccio d'esser in questa classe, e la prego di portar al sig. Principe coi miei complimenti gratulatorj, anche i più rispettosi ringraziamenti per la distinzione di cui m'onorò facendomi gustare questo bel frutto del suo pellegrino ingegno. Accolga ella pure i sentimenti della mia vera stima, e della giusta compiacenza ch'io provo di potermi protestare.

XXXI.

ALLO STESSO

Il tempo prefisso alla solenne funzione indicatomi nel suo pregiatissimo foglio de' 24 corrente mi solleva dalla pesante mortificazione di mostrarmi ritroso a sollecitazioni così lusinghiere e onorifiche. Ella ben sa che non v' è cosa più capricciosa dell' estro, nè che rispetti meno le leggi del Galateo. Questo farfarello mi onora assai di rado delle sue visite, ma se talor mi si approssima, è certo ch' ei fugge più che di fretta lungi da me alla prima idea

d'impegno, dovere, solennità, aspettazione, e di tutto ciò che negli altri suole allettarlo. Quindi è che a riserva di alcune bagattelle scritte solo per esser lette da due occhi, io non ho mai preso impegno di scriver una riga di mio in verso, fuorchè nei casi in cui anche la Santa Chiesa permette di rubare e ammazzare. Chiunque mi conosce da vicino sa d'avermi inteso dire del miglior senno ch' io m'abbia, ch'io torrei più volentieri una febbre che l' obbligo d' un componimento qualunque siasi. Per carità si scordi ella primo, e faccia che tutti gli altri si scordino ch'io sia letterato, e mi prenda per un galantuomo, amator sincero del bello, sensibile all'amicizia, ammiratore e difensor zelante del merito, che gode dell'altrui fama forse più che della sua, e che se ha scritto qualche volta lo fè così o a caso, o per pura necessità. Se la mia ritrosìa a servire il valoroso sig. principe Gonzaga è una colpa, sia certo ch' io ne sono punito abbastanza dal mio rimorso, e non voglia ella aggiungerci la pena troppo sensibile di farmi conoscere ch'io abbia perduto veruna parte della sua grazia. La vezzosa ed ammirabile Corilla en-

tri pure in Campidoglio tra gli evviva di tutto Parnaso in mezzo d'Erato e Clio , scortata dal suo Emireno, e traendosi del capo il ben meritato alloro, goda di cingerne la fronte del suo Mecenate Pastore, a cui frattanto un Nume men serio d'Apollo presenterà di furto colla punta del suo arco una ghirlanda di mirto. Questi sono gli augurj sinceri ch'io mi compiaccio di fare alla degna Coppia, aggiungendo a Lei, Sig. Ab. pregiatissimo, le più cordiali proteste di essere col più vivo sentimento di stima e riconoscenza, ec

XXXII.

A S. E. GIROLAMO ZULIAN

AMBASCIATORE A ROMA

Il grazioso foglio di cui Ella si compiacque d'onorarmi mi riempie di compiacenza e di gratitudine. V. E. può chiamarsi l'Ambasciator della gentilzza non meno che del buon gusto. Con tanti diritti all'omaggio di chi la conosce, ella ne aspira all'affetto : questo non si dona al grado, ma al merito e al-

l'umanità, e questi due titoli glie ne assicurano il pieno dominio. Roma ha tutti i moventi per attrarre a sè la mia persona come i miei voti, possedendo tante antichità ammirabili, e una novità così interessante: ma non so sperare che il mio desiderio possa conciliarsi con le mie circostanze. L'Accademia è ancora nei preliminari, nè so ben far pronostici dell'avvenire. La storia ragionata delle discipline, e delle arti, coll' esame dei bisogni di ciascuna; e il piano di migliorarle resterà naturalmente nell'idea di chi la concepì. S'è qui fondata una Repubblica Letteraria, ella deve aver i difetti dei governi di questo genere. Il zelo è assai spesso importuno, e rare volte prevale il meglio dove i voti si contano in cambio di pesarsi. A me sarà sempre glorioso d'essermi incontrato coll'idee di V. E. di cui pregio altamente il giudizio. Mi continui l'onore del suo prezioso patrocinio ec.

XXXIII.

ALL'AB. GIACINTO GANDINI

Padova 28 *Giugno* 1781.

La mutazione di casa ch'io ebbi a fare due mesi fa unita alla dimora d'alcuni giorni in campagna, mi fè giungere soltanto lunedì scorso vale a dire più d'un mese dopo il suo gentilissimo foglio dei 9 Maggio. Il rammarico d'esserle sembrato scortese senza mia colpa mi amareggiò il piacer che provai alla vista de'suoi caratteri. Dolsemi sopra tutto di non esser in tempo di servirla rapporto alla sua Canzone che ha molto merito, ma potrebbe rettificarsi in più d'un luogo. Quanto alla domanda dell'egregio Sig. Marchese Belcredi io già non sarei stato nel caso di corrispondere al suo onorifico invito, poichè le mie occupazioni di molti generi appena mi lasciano tempo di respirare, non che di distraermi in altri lavori.

Affine di darle una fondata risposta intorno alla sua edizione di Teofilo, mi portai alla pubblica Libreria per veder se vi si tro-

vasse col Reitzio, ma l'ho cercato indarno, non essendoci che colla version del Fabrotto. Se la scolaresca di Pavia non è amante della Lingua Greca un po' più di quella di Padova, credo inutilmente dispendioso l'aggravar la sua edizione del Testo Greco, benchè l' autore per giudizio del Poliziano e dell'Huezio abbia fama di scrittore elegante. Io non lessi che il proemio, e ne trovai lo stile ornato e splendido, se non che vi sono inseriti alcuni termini Latini già introdotti da qualche tempo nella Lingua Greca. Supponendo però che la versione del Reitzio, Grecista accreditato, sia esatta, parmi che debba bastare il darla come sta, facendo una scelta di note.

Per ciò ch'ella domanda del modo di farsi alcune memorie di cose notabili, io non ne conosco altri che quello di farsi un Abecedario, e notar sotto i varj vocaboli ciò che si è letto di più opportuno coi nomi degli autori, e colla division dei capi, o numerazion delle pagine.

Poichè ha la bontà di chiedermi conto delle mie opere, le dirò che oltre la prima edizione di Ossian in 2 Tomi di bellissima

stampa, se n' è fatta un' altra in 4 volumi contenente tutte le Poesie di quel celebre Bardo, e ricorretta in varj luoghi. Ho anche pubblicati molti anni fa alcuni Ragionamenti in seguito alla Traduzione di due Tragedie del Voltaire, la mia Prolusione Latina nell'ingresso alla Cattedra, e varj opuscoli di prosa e di verso stampati occasionalmente in qualche particolar circostanza, e che adesso si cercherebbero indarno. Il Manifesto che io le inchiudo, le risponderà per me intorno il Corso ragionato di letteratura greca. Aggiungo solo che s'ella si compiacerà di procacciarmi degli associati a quest' opera tanto in Pavia quanto nelle città vicine, mi obbligherà sommamente. La traduzione meditata di Omero non è in ottava rima, ma in verso sciolto. Io ne ho scritto soltanto 500 versi, e ciò solo per far un saggio delle mie forze: quest' opera deve entrar nel piano del corso ragionato.

Scusi la negligenza di questa lettera scritta con somma fretta, e mi creda pieno di stima e di gratitudine.

Suo Obb. Affez. Servidore
MELCHIOR CESAROTTI

XXXIV.

ALLA CO. LAVINIA DRAGONI

Padova 21 *Settembre* 1781.

È molto tempo ch'io le devo un atto d'ossequio e di gratitudine, non meno per le rare qualità del suo spirito, che per la gentil propensione ch' ella nutre per le mie cose e per me. Molte volte il cuore mi spinse a questo grato uffizio, ma confesso che sino a questo giorno ne ho sempre soffocate barbaramente le voci. S' ella mi domanda perchè mai questa crudeltà con me stesso, le dirò che ciò nacque da quella stessa ragione per la quale i divoti si astengono dai piaceri anche innocenti, per timor che questi non gli avvicinino di troppo all' occasion di peccare. Or io prevedeva, signora Contessa gentilissima, che s' io mi fossi arrischiato ad aprir un carteggio con lei, ella poteva assai bene mettermi nell' occasion prossima di commettere un peccato assai grave. E qual mai? mi dirà ella: quello, rispondo, di mormorare contro la providenza perchè m'abbia collocato

così lontano da lei. Alfine malgrado a' miei scrupoli il sentimento la vince, ed eccomi a scriverle a rischio della mia dannazione, o per lo meno d'una purga assai lunga. La mia lettera viene accompagnata da due componimenti d'un genere bizzarro, tendenti a rilevare il carattere e le qualità del sig. Cav. Nani e della sua degna metà. L'oggetto della mia invidia (voglio dire il nostro sig. Carletto) che conosce gli originali, le potrà far fede che il ritratto è somigliantissimo. Se questi componimenti trovano grazia dinanzi a Lei sarà questa la loro miglior raccomandazione appresso di me. Io però la prego a gradirli, non tanto come produzioni letterarie, quanto come il primo omaggio che le rende un uomo che sin da ora si pregia d'appartenerle. Ma la mia lettera è un po' lunga, specialmente per esser la prima, e non vorrei che questo preludio delle mie visite epistolari incominciasse dall'annoiarla. Chiuderò dunque pregandola de' miei complimenti al pregiatissimo sig. Conte suo consorte, che partecipa de' suoi cortesi sentimenti verso di me, ed assicurandola ch' io provo una dolce compiacenza nel pensare ch'ella mi permetta di protestarmi ec.

XXXV.

ALLA STESSA

Padova 30 *Novembre* 1781.

Le distrazioni autunnali, e la folla delle occupazioni che sogliono attendermi al mio ritorno non mi permisero di attestarle prima d'ora quel sentimento, di cui però oso pretendere ch'ella dovesse esser certa, anche senza la nuova conferma della mia penna. Parlo della mia compiacenza di veder verificato in lei tutto ciò che sulle altrui relazioni io m'era già figurato del suo carattere. Per l'onor dello studio di Padova mi consolo di vedere che il nostro buon Carletto ha imparato a distinguer bene il vero lume dalle lucciole e dai fochi fatui. Ella si difende così graziosamente dal pericolo di esser presa per donna di spirito, che mi convince perfettamente d'averne moltissimo, e quel ch'è più d'averlo di quel genere che solo m'interessa e mi piace, vale a dire fondato sulla sensatezza, e condito da una graziosa modestia. Con permissione di questa sua alquanto ritrosa virtù

convien ch' ella soffra ch' io le dica che con questi caratteri ella ha tutti i dritti sopra il mio animo, e che niuna cosa bramerei più al vivo quanto di potermi trovare nel circolo dei pochi suoi provati amici, coi quali vorrei gareggiare a tutta possa per meritarmi appresso di lei un titolo così interessante. Ma questo bel titolo non potrà esso accordarsi se non ai vicini? E a che servirebbe la spiritualità, anzi pure la volatilità dell'anima, se questa non giovasse a formar qualche unione lontana? Noi abbiamo già fatto i preliminari di questa unione, che sono la parte più difficile, e la più soggetta agli equivoci, ed ai pentimenti. Sembra che ambedue siamo ugualmente contenti di questo primo passo. Andiamo innanzi come si può: e per batter la buona strada, tronchiamo affatto, non dirò le cerimonie, ma tutto ciò che vi rassomiglia. Io non le farò quegli elogi ch'ella ben merita: ella dal suo canto non metta più in campo la sua modestia. Io non esigerò ch' ella abbia punto più spirito di quel che ha; ma ella vicendevolmente non mi consideri come un letterato di professione, nome che lungi dall' ambirlo ho sempre ab-

borrito, benchè a mio dispetto io debba servir alla scena. Tutta la mia picciola superbia è fondata sul cuore; e poich'ella pure mostra di far capitale di questo genere di qualità a preferenza dell'altre, mi lusingherò che non le dispiaccia ch'io mi protesti col più sincero sentimento.

XXXVI.

DEL P. IRENEO AFFÒ

Parma 1781.

ILLUSTRISS. SIG. SIG. PAD. COLENDISS.

Se io non la conoscessi molto gentile e per le opere date in luce, e per quel molto che spesso ne ho udito dal nostro sig. Angelo Mazza, non sarei tanto ardito di ricorrere a Lei per un mio grande bisogno. Trovo un enimma che nol può sciogliere fuorchè un grecissimo come lei, ed uno che sia pratico di Padova. Bernardino Baldi mentre studiò in Padova amò una certa Laura: e volendone accennar il cognome scrisse questo Madrigale

Se nel Lauro verdeggia
Della mia Donna il nome,

Parmi dover ch'io deggia
Dirti anco il suo cognome.
Mira come il dipinge
La convolta mia Sfinge.
Grave agli orecchi suona
Di chi Cefiso beve, ed Elicona;
E numerano in lui gl' ingegni Greci
Trecento e cento, e dieci e dieci e dieci.

Il Crescimbeni nella vita inedita del Baldi giuntami oggi da Roma va pensando che fosse una di Casa Ricci, o Ritii e spiega quel *grave agli orecchi suona*, come se dovesse aspramente suonare ad un poetico orecchio; cosa che a me non quadra. Ella di grazia, giacchè non potrà non amare il Baldi, vegga un poco di sciogliermi questo indovinello. Vorrei ancora (io sono importuno per natura) che facesse esaminare il Poemetto citato dal Papadopoli T. 2, pag. 277, ove dice costare *ex albis questoriis* del 1557, che il Baldi era a codeste scuole. Certo un tal anno non corre bene. Il Mazzucchelli pensa doversi leggere 1575. Io al contrario tengo che legger debbasi 1567. Ma sarebbe tolta ogni questione, se il dottissimo sig. Cesarotti volesse per poco far esaminare o esami-

nare (che sarà molto meglio) un tal punto. Ella dirà forse: che hai tu a fare col Baldi? Ma signor mio, ella sa bene, che *Degli uomini son varj gli appetiti*.

Io tengo molte notizie adunate di quel grand'uomo, e non mi posso cacciar dalla testa la tentazione di produrne la vita. Farei torto all'opinione che ho di lei se la pregassi di più. Starò attendendo sue grazie, e suoi comandi. Sappia che tra i moltissimi ammiratori del sapere di lei si annovera ancora il suo ec.

XXXVII.

AL CAV. G. B. GIOVIO

Padova 1781.

Un soggetto qual' è l' elogio del Petrarca doveva ben interessare un' anima sensibile, qual' è la sua. L' entusiasmo del bello morale , di cui questo grand' uomo era acceso, consisteva in uno zelo attivo per tutte le azioni virtuose, grandi, benefiche, e la passione di cooperarvi colla sua ardente eloquenza, e talora anche colla persona. Tali erano

il ritorno della Santa Sede a Roma, lo stabilimento degli Imperadori in Italia, il progetto fanatico a dir vero, ma grande di rimetter l'antica Repubblica Romana, la pace universale tra i Principi Italiani per cui fu tante volte impiegato. A queste si riferiscono i consigli liberi, l'esortazioni ardite e patetiche, ch' egli usò coll'Imperador Carlo IV, e con varj Pontefici, il suo attaccamento per gli eroi di casa Colonna, indi per Cola di Renzo finchè la Fortuna non gli rovesciò del tutto lo spirito, l'abborrimento dei vizj del secolo (specialmente della corte d' Avignone) e di tutte le passioni, che degradano l'uomo, e l'amor di quella filosofia, che nobilita e sublima lo spirito. Quanti punti per accender l' entusiasmo d'un cavalier Giovio!

L'Abate Gaudenzi si trova molto onorato del suo giudizio. Egli vive da sei anni in Padova ove si applicò agli studj poetici sotto la mia disciplina.

Il sig. Fossati deve inviarle alcuni manifesti di una mia opera. Oso raccomandarli al suo favore, e mi pregio di protestarmi

Di lei Sig. Cav. Ornatissimo

Divotiss. Obbligatiss. Servidore

Melchior Cesarotti.

XXXVIII.

ALLO STESSO

Padova 1781.

ORNATISS. SIG. CAV. PAD. PREGIATISS.

Tardi ho ricevuto il gentilissimo suo ſoglio con cui m' accompagna la recente sua opera. I suoi *Pensieri* ſanno pensare, e possono chiamarsi una quint' essenza di spirito: l' ingegnosità dei modi va congiunta colla solidità della riflessioni. Non le si ſarà certamente il rimprovero troppo meritato dagli Italiani d' esser pieni di parole e vuoti d' idee. Qui ce n' è una provvisione che avrebbe bastato ad alimentare tutto il digiunissimo cinquecento.

Ella fa troppo onore ad alcune bagattelle che la circostanza mi cavano talor dalla penna senza disegno. Forse tra non molto il nostro sig. Fossati le invierà qualche altra cosetta (*) di questo genere. Continui ella il suo grazioso favore ad un che ammira le sue

(*) Apologhi stampati, e MSS.

cognizioni e i suoi talenti, e si pregia di protestarsi ec.

XXXIX.

AL SIG. ANGELO MAZZA

Padova 21 *Luglio* 1781.

Non so dire chi di noi sia più reo del nostro lungo silenzio; so bene ch'è tempo d'emendarsene. Io ve ne porgo l'esempio, benchè l'azione non sia gran fatto meritoria essendo in parte dettata dall'interesse. Eccomi ad abusar nuovamente della vostra amicizia. Il manifesto che vi acchiudo, vi dirà di che si tratta. Conosco il vostro cuore e prevengo qualche vostra idea. Avrei troppo rimorso, se volessi addossarvi il peso molesto, a cui la vostra cordialità si è compiaciuta l'altre volte di assoggettarsi. Mi basterà che mi procacciate alcuni nomi sicuri, di quelli cioè che si associano o per vera stima, o per vera amicizia, e che sono incapaci d'una bassezza. Affine poi di liberarvi dalla briga delle distribuzioni e riscossioni vi pregherò ad

indicarmi il librajo più onesto, a cui possa rivolgermi, impegnandolo a condizion di profitto ad assumere questo imbarazzo. In tal guisa la vostra amicizia avrà il suo esercizio, ed io sentirò la dolcezza della gratitudine senza il rossore dell' indiscrezione. Datemi nuova dei vostri studj e sopra tutto di Pindaro. Il sig. Fossati giovane Veneziano mio amico, alunno della nostra Accademia, fra varie versioni ch'ei fece de'più celebri componimenti poetici Oltramontani, tradusse anche l'inno di Thompson, e l'Ode al Tempo, e pubblicò questi due poemetti uniti a due altri e diretti a me. Nella dedica parla di voi con quel sentimento di profonda stima che vi si deve. Desidera di spedirvene una copia in atto d'omaggio e ne cercherà l'occasione. Egli è degno di seguir le vostre traccie, e merita il favor de'provetti non meno per la sua abilità che per la sua modestia. L'Ab. Gaudenzi, di cui parmi d'avervi parlato altre volte, pubblicò un poemetto in tre canti sopra la nascita di Cristo, che parmi d'un merito assai distinto: mi spiegherei con più forza, se tra l'autore e me non passasse una relazione troppo stretta e che potrebbe

dirsi una specie di paternità letteraria. La vostra approvazione potrebbe essere il suggello del mio giudizio. Bramo l'occasione di farvene avere un esemplare. Amatemi e scrivetemi. Addio.

XL.

DEL SIG. ANGELO MAZZA

Parma 1781.

AMICO CARISSIMO.

I procrastinatori si rassomigliano in ogni genere di peccati. Sono due mesi che vado tra me dicendo „ Martedì prossimo scriverò a Cesarotti : questo silenzio comincia ad essere vizioso ; gli è omai tempo di romperlo „ Sia ringraziato il manifesto che viene a scuotere la mia irresolutezza, e a preservarmi così dall'impenitenza finale. Se non che la nostra amicizia ha radici così salde e profonde, che anche senza l'alimento epistolico non teme d'intristire.

Io non voglio divider con altri il piacer di servirvi:oltrechè non saprei indicarvi un libra-

o fra' nostri, di cui non doveste temere, per dir poco, l'infingardaggine, io voglio e pretendo, come veterano in tale esercizio, il carico dell'associazione, distribuzione, riscossione ec.; e quando ancor ciò dovesse costarmi qualche briga, la incontrerei volentieri a sconto della mia semestre omissione. Raccorrò un buon numero d'associati onesti e di gusto, de' quali io sin da quest'ora mi faccio mallevadore. L'Occhi è il mezzo per cui mi potrebbono giugnere i graziosi doni de' vostri amici. Dell' Ab. Gaudenzi ho veduto qualche componimento, in cui ho subito ravvisato lo scolare del traduttore d'Ossian. Il mio giudizio, per quanto osai di serbarlo illeso da preoccupazioni, difficilmente potrà scostarsi dal vostro. Tanta è la stima ch'io sento di voi, che son giunto ad apprezzar i versi del sig. Mattei, di cui ho sempre ammirato la fina critica, e l'erudizione immensa, non mai la poesia.

Attorniato da cento nojosissime occupazioni scolastiche, non posso distendermi, e mi riserbo a rendervi conto de' miei studj, quando vi spedirò la lista degli Associati. Forse potrei venire a rendervene conto in

persona, ogni volta che mi riesca di poter allontanarmi da Parma senza temere l'insidie de' miei nemici. Addio, amico incomparabile. L'Italia tutta v'applaude e si fa bella delle insigni vostre fatiche. Addio.

XLI.

AL SIG. ANGELO MAZZA

Non so se dall'Occhi abbiate ancora ricevuto il pacchetto delle Copie del mio Corso Ragionato. Sono impaziente di sentire il vostro giudizio, ch'io credo veramente innegabile in queste materie, giacchè niuno accoppia meglio di voi l'erudizione al buon gusto, e la dottrina dell'arte colla maestria dell'esempio. È uscito il secondo Tomo degli Opuscoli Stelliniani. Non mi ricordo se l'altra volta m'abbiate ordinato di spedirvene una o due copie. Avvisatemi che sarete tosto servito. In questo Tomo v'è la traduzione dell'Olimpiche di Pindaro, il che mi fa desiderare con sempre maggior impazienza la vostra. Io sono più che certo che tutta Italia riconoscerà il Pindaro della Par-

ma per il solo legittimo e degno di questo nome, e che quello di Dirce non sembrerà che un bastardo. Bramo sapere se abbiate ricevuto una lettera del sig. Fossati di Venezia con cui vi accompagnava alcune sue Traduzioni in verso sciolto. Amatemi al solito. Addio.

XLII.

ALL'AV. FOSSATI

MIO AMABILISSIMO FOSSATI

Padova 29 *Agosto* 1781.

Compatite, vi prego, se rispondo tardi alla cara vostra. Qualche occupazione straordinaria che mi assediò nei giorni scorsi impedì la buona volontà. Vi ringrazio di cuore degli associati spediti, nè dispero che mediante la vostra cordialità il numero possa aumentarsi. La lettera al Mazza (che non è abate, ma sposo e padre, bench' io per inavvertenza non ve n'abbia avvisato al tempo della stampa) non è sconveniente per il soggetto a cui è diretta. Fuor di questo caso

ella sarebbe forse un po' troppo elevata, e d'un colorito un po' carico. Ma, lo ripeto, in questa occasione ella è conveniente, e posto questo, nobile e lusinghiera; son certo ch' egli ne avrà somma compiacenza, ed io me ne compiaccio per ambedue. Ve la rimando senz'altro cangiamento che d'una frase. *Infrenar la lena*. *Lena* per *coraggio* non è voce propria, e *infrenare* è poetico. A proposito di termini, se aveste pronto quello scritto in cui mi diceste d'aver segnato i vocaboli nuovi mi fareste grazia a spedirmelo. Ho molto cercato le Stagioni del Thompson ch'eran già tra' miei libri, nè mi venne fatto di rinvenirle, nè so ricordarmi a chi le abbia prestate. L' Abate Gaudenzi ha rinunziato alla scuola della Comunità. Vi si prestava per i miei assedj e solo per timore di comparir poco grato alle mie premure. La malattia ch' egli ebbe, e la sua sensibilità al caldo lo fè temere di non poter supplire nei mesi estivi alle fatiche dell'uffizio suo, e questa riflessione avvalorando le sue idee filosofiche, lo determinò a pregarmi di liberarlo da un peso per lui gravissimo, e non compensato da un profitto di cui egli

protestava di non sentire il bisogno. Egli seppe così ben provarmi la sua indifferenza per gli agj, e la tranquillità nello stato presente, ch'io non seppi che ammirarlo, e lasciarlo in libertà. Se avete qualche nuova delle copie del suo Poema gli sarà grato saperlo. Fate i miei complimenti alla vostra famiglia, e amatemi di cuore com' io vi amo. Attenderò l'autunno con più ansietà, giacchè mi lusingate del piacer di vedervi. Addio.

XLIII.

ALLO STESSO

Padova 27 *Decembre* 1781

AMATISSIMO.

La vista del vostro carattere mi riempì di consolazione e di giubbilo. Aveva già inteso il vostro incomodo che mi fu rappresentato grave e pericoloso dal Co. Pagani, il quale se ne mostrava afflittissimo. Immaginatevi quanto fosse vivo il mio sentimento ad una nuova così acerba. Fortunatamente pochi giorni do-

po intesi pur dallo stesso ch' eravate fuor di pericolo, ed io attendeva di sentirvi pienamente ristabilito per attestarvi la mia cordiale esultanza. Ora che voi stesso mi confermate questa cara notizia, vi ringrazio con tutto l' animo: ma non vogliate mettemi più al caso di sentir così al vivo quanto vi ami con prove così spiacevoli.

Godo che siano piaciuti al Cav. Giovio i miei Opuscoli Orientali. Se voi foste qui potrei forse in confidenza leggervene alcuni altri di nostrali e recenti. Per altro il Veggente o piuttosto il Semicieco Melchiorre non è certamente più in caso di scrivere nè come profeta, nè come uomo, dovendo solo lavorar tutto giorno come bestia da soma. Il vostro Inno compenserà largamente la paternità dell' amico; e voi impiegate la vostra destrezza amichevole per me a sottrarmi da questo impegno, e da ogn' altro di questa specie.

Il Zannetti dispiacque a tutti come dotto uomo e come onesto. Può francamente presagirsi che l' Accademia gli darà per successore l' Ab Gennari a cui darò anch' io ben volentieri il mio voto, non essendo ancora

maturo il tempo per il nostro Gaudenzi.

La Sessione pubblica non si terrà che ai 10 del venturo, e il nostro Gardin farà l'ingresso ai tre, e lo farà, ne son certo, con tanto d'applauso generale, quanto di furore e di astio incontrò dalla parte dei malevoli.

Veggo che il titolo di Corrispondente eccita fra gli alunni che partirono o sono per partire, una bella gara per meritarselo. Il Sig. Zulati che in breve sta per andare a Pavia, lesse giorni sono una Memoria sopra l'Ippocastano che fu trovata assai buona: e dicesi che l'Aglietti, e il Gualandris che si trovano in Venezia debbano mandar anch'essi qualche cosa coll' idea d' ottener questo titolo. Benchè io creda che questo non possa negarvisi anche non facendo di più, pure crederei bene, e mi sarebbe gratissimo, che impiegaste qualche ora di ozio a metter in carta alcune riflessioni sopra un qualche soggetto accademico che potessero farvi un merito più diretto coll'Accademia.

L'Ab. Sibiliato, e l'Ab. Gardin vi salutanocaramente, ed io v' abbraccio di cuore, e mi protesto, ec.

XLIV.

ALLA CO. LAVINIA DRAGONI

Padova 8 *Gennajo* 1782.

Unde hoc mihi, dirò con Elisabetta, ch'ella venga a visitarmi colle sue grazie? Io sono sempre stato cortese accoglitore del Padre Libero, divinità socievolissima, che fa lega ugualmente con Minerva e con Venere, colla Filosofia e colle Muse, con Epicuro e con Platone. Ma ora la qualità della donatrice impreziosisce singolarmente i suoi doni. Il Refosco sarà per me il re dei vini, anzi il crederò il licore istesso che Ebe suol versare alle Grazie. In breve ne faremo il saggio in una brigata d'amici che la conoscono e la onorano; e il nome della gentilissima Co: Lavinia volando intorno i bicchieri animerà la gioja comune. La mia però sarà un po' più raccolta, e ben lontana da quella del vecchio libertino, avrà qualche cosa di divoto e di mistico. Vorrei che come nel vino, Ella fosse altrettanto generosa nel sentimento, rispetto al quale parmi di scorgere in Lei una certa

tenacità, per non dire avarizia, che teme di farne il più picciolo dispendio, e con molta destrezza cerca di ritogliere con una mano ciò che mostrava di porger coll' altra. La sua finezza giunge persino ad affettare una specie di materialismo per sottrarsi all' impegno di coltivare una relazione lontana. Conosco anch' io gl' incomodi di una tal situazione; ma siccome io mi sono sempre piccato un poco di Platonismo, anche negli affetti di un'altra specie, così sostengo che la lontananza nell' amicizia ha i suoi compensi, e in più d'un punto i suoi vantaggi sulla prossimità. Inoltre se manchiamo d'occhi, (senso di cui tocca a me solo il sentir la perdita) gli orecchi, veicolo il più diretto dell' amicizia, ci restano in ottimo stato, giacchè la penna supplisce perfettamente alla lingua, e talora si spiega meglio e di più. Se poi gli oggetti che ne circondano sono diversi, abbiamo però in gran parte comuni le idee. Ella coltiva il suo spirito, ama la letteratura, e 'l ragionamento, è superiore ai pregiudizj del sesso, apprezza sopra ogn' altra le qualità del cuore, si pregia di schiettezza e sincerità. Quanti rapporti! In verità se questi non

le par che bastino ad animare un carteggio franco e amichevole, ella mi farà credere che nemmeno la mia presenza non sarebbe molto più fortunata, e che se nell'atto di scrivermi sta per diventare il primo Re delle Rane, nel punto di vedermi e parlarmi diverrebbe una moglie di Lot, in forza della mia legnificante, e salificante virtù. Questa idea non può lusingar gran fatto il mio amor proprio. Affine di consolarlo un poco, io amo di credere che alla formula *In quantum possum* ella possa a poco a poco aggiungervi l'altra *Et tu indiges*. Per ora mi basta ch'ella non disperi, e incominci. Per animarla le dirò ch'io sarò contentissimo ch'ella scriva quando, quanto, come, e di che le viene in capo, lasciando andar la penna da sè. Solo la prego di non immaginarsi che questa dal mio canto voglia essere una *unione ingegnosa*, com'ella la chiama; ma piuttosto si assicuri che quando io mi determino a desiderarne alcuna (cosa che da molto tempo mi accade assai di raro) sono sempre mosso da una dose di vero sentimento di qualche specie. Qualunque sia quello che ella possa o voglia accordarmi, si compiaccia

di permettermi ch' io mi protesti senza restrizione, ma insieme senza pretesa, e senza conseguenze incomode, ec.

XLV.

ALLA STESSA

Padova 15 *Marzo* 1782.

Mi consolo con tutto il cuore di sentirla libera da quegli aggravj con cui la bizzarra natura par che voglia punir quel sesso, che seguendo gl' impulsi della medesima si presta all' *Opus magnum* che la conserva. Convien dire che la innocenza avesse una virtù assai dilatativa, di cui non so poi quanto il primo buon padre potesse trovarsi contento. Il pomo fatale portò una rivoluzione che per quel che dicesi non manca de' suoi compensi. Dio mi guardi però dall' esclamare con qualche epicureo: *O felix culpa!* Ella infatti sta bene, pensa agli amici, e mi conta tra questo numero, beandomi colla graziosa sua lettera. Lodato sia il cielo che le toccò il cuore, e la ridusse perfettamente sulla strada della salu-

te. Benedetta quella penna che cammina così bene da sè con così amabile disinvoltura. Io la preferisco di molto a quelle di varj letterati, che non si muovono che *in pondere et mensura*. Mi lasci dir quel che io voglio, cioè quel ch'io sento: e se a caso teme di peccar un poco di vanità, pensi ch'ella me ne procaccia un' altra assai cara, voglio dir quella di farla peccar in qualche modo per mio conto. Il nostro de Rubeis è incomodato per più giorni dall'itterizia. Ora però sta bene, e comincia ad uscir di casa. Egli mi commette di farle i suoi affettuosi complimenti. So che le ha invitato nello scorso ordinario un certo Apologo, di cui l'autore per ora non deve esser noto che a Lei. Il perder il tempo a trafigger le mosche era un trattenimento degno solo di Domiziano: ma quando un insetto schifoso e venefico si ostina a morderci è ben ragionevole che si procuri di schiacciarlo. La sua grazia può compensarmi di molte nausee letterarie. Si compiaccia di conservarmela, ch'io mi pregierò sempre di essere con vivo e caro sentimento ec.

XLVI.

AL SIG. AB. GIACINTO GANDINI

GENTIL. SIG. PAD. PREGIATISS.

Padova 20 *Aprile* 1782.

Mi compiaccio d'averle procurato un compenso alla perdita d'un amico nella persona del sig. Zulati, degnissimo in ogni senso della sua stima. Duolmi però di sentirla afflitto a cagion del pericolo del fratello, e desidero con tutto il cuore che il pericolo ch'ella mostra di temere non abbia a verificarsi. Custodisca intanto la sua salute che è il più prezioso dei beni e quella che fa sentire il pregio dell'esistenza. Non si lasci poi disanimare dalla fortuna qualunque siasi degli emuli nella sua carriera letteraria. Chiunque cerca di rendersi utile, e coltiva i suoi talenti modestamente esige una giusta estimazione dagli uomini onesti. Continui dunque animosamente nelle sue fatiche, e non disperi del buon successo. Quanto all'indice alfabetico ch' ella domanda, la cosa è semplicissima. Si notino

i vocaboli relativi allo studio a cui si vuole particolarmente applicarsi, e si citino i luoghi degli scrittori che trattano di quel punto in un modo osservabile, secondo le viste di chi forma il vocabolario. Chi per esempio vuol farsi un indice legale, noti tutto ciò che trova negli scrittori più celebri di appartenente alle leggi, e così degli altri. Chi volesse far un solo Indice generale di quanto legge d'importante, la fatica diverrebbe immensa, e l'opera troppo confusa. Gl' indici particolari sono più opportuni perchè contenendo un minor numero d'articoli, questi possono dividersi e suddividersi a grado del bisogno di chi li fa. S'io voglio per esempio far un indice generale prendendo la parola *parricidio* scriverò: *parricidio. Più enorme di tutti i delitti*. Cic. per Rosc. Amer. C. Ma se il mio Indice non è che legale potrò scrivere: *parricidio. Più enorme di tutti i delitti*. Cic. Ros. Am. C. Indi venendo a capo sotto lo stesso vocabolo, aggiungerò. *Perchè* presso i Greci non vi fosse legge *contro di esso* Cic. R. Am. C. *Ragione della pena data dai Romani ai parricidi* C. ecc. In tal guisa l'indice può farsi più pieno o più scarso secondo le viste e'l bisogno dell'Autore.

Godo che la lettura della mia opera non le sia riuscita discara, e la raccomando al suo favore. Le spedizioni di libri per associati lontani corrono varj pericoli quando qualche persona cordiale non presieda alle riscossioni. Spero ch' ella vorrà prendersi il disturbo di usarci qualche attenzione, senza suo incomodo, e che me ne darà opportuno riscontro col mezzo del sig. Zulati.

Mi creda obbligatissimo alle sue cordiali espressioni, e sempre disposto a mostrarmele ec.

XLVII.

AL CAV. GIOVIO

Padova 27 *Luglio* 1782.

ORNATISS. SIG. CAV. PAD. PREGIATISS.

Il favorevol giudizio che ella si compiace di dare sulla mia (*) opera mi lusinga oltre modo. Io fui sempre d' opinione che sia più facile, almeno in Italia, trovar un mezzo cen-

(*) Il primo Tomo del Corso Ragionato di Letteratura Greca.

tinaio di buoni autori che una dozzina di buoni giudici. Per meritare il primo titolo basta esser distinto in un genere, ma per esser degno del secondo convien possedere tutte le modificazioni del gusto, e conoscerne squisitamente tutti i rapporti cogli oggetti, di cui si scrive. Così oltre i pregiudizj di varie specie che pervertiscono il criterio, talora quella stessa eminente qualità, che forma il grande scrittore impedisce ch'esso non sia il critico il più aggiustato. Inoltre le qualità morali influiscono il più delle volte per invisibili strade nei nostri giudizj: il partito, l'adulazione, l'invidia dettano la sentenza, e quando l'Oracolo è uscito, l'amor proprio e 'l puntiglio sono sempre pronti a difenderlo. Le modeste sentenze di un giudice illuminato ed onesto devono gradirsi anche quando siano contrarie. Quanto più devono esser care e sto per dire seducenti, allorchè sono favorevoli come le sue, ed entrando nell' analisi dell' opera mostrano di non essere uscite a caso, nè dettate dall'uffiziosità, ma da un sincero e ponderato sentimento? Io non la ringrazio dunque, sig. Cav. ornatissimo, che sarebbe contradittorio con quanto ho detto, ma le rinno-

vo le proteste della mia singolar compiacenza del suo cortese giudizio, e mi pregio di confermarmele ec.

XLVIII.

DEL SIG. ANG. MAZZA

S. Lazzaro 20 Agosto 1782.

AMICO CARISSIMO

Io sono rimasto veramente tocco e sorpreso dalla lettura del primo Tomo del vostro corso ragionato, opera in cui fuor d'ogni dubbio voi superate voi stesso. Non mi è stato possibile gustarlo prima d'ora, quantunque abbiane ricevute le copie da qualche tempo, per le molte e svariate brighe, alle quali ho dovuto vivere in mezzo, parte per necessità d'impiego, parte per amichevole condiscendenza. Oggi che sciolto d'ogni pensiero cittadinesco mi sono ritirato in campagna, posso liberamente conversar con l'anime dei letterati, e goderne le produzioni. S'io dovessi a parte a parte notarvi i pregj che

ravviso nella vostra opera non basterebbe una lettera. Chi nelle efemeridi di Bologna ragguagliando questa vostra nuova fatica ha scritto che niuno dopo Gravina e Conti ha filosofato meglio di voi in fatto di belle lettere, ha scritto ciò ch'io penso da molti anni, e che sempre ho replicato con quanti m'è accaduto di ragionare di voi. Molta, varia, e non ovvia erudizione ritrovo nel dottissimo amico vostro sig. Mattei: stimo la universalità e la sottigliezza dell'ingegnosa sua critica. Ma l'ardimento di congetture, e la novità e bizzarria d'opinioni, che domina in que'riprodotti volumi, a me non vagliono il vostro discorso preliminare, l'introduzione, e l'osservazioni all'apologia di Socrate, e il ragionamento critico sopra Eschine. Il ritratto da voi esibitoci del *Santo della Ragione* è un capo d'opera; e non conosco pennello Italiano, dal quale si potesse aspettarne l'uguale. Denina e Buonafede, benchè penne ingegnose e magistrali, non giungono a tanto. Le tinte, con cui ce lo rappresentano sono smorte ed ammaccate, e non lascian vedere che la scorza stoica: nelle vostre carte spira l'anima di Socrate, come nella difesa del discepolo.

Lodo la vostra costanza nel combatter la prevenzion letteraria e il pedantismo. Imagino i clamori, che alzerà contro di voi la plebe illiterata dei dotti e de' grammatici. Io gli compatisco; niuno di loro può meritare d'essere lo scopo d'una sì gloriosa persecuzione.

XLIX.

ALL' AV. FOSSATI

Padova 13 *Settembre* 1782.

AMICO GENTILISSIMO

Non ho voluto rispondervi se prima non mi riusciva di potervi spedir il Conte Ugolino, (*) cosa che non potea farsi così tosto, dovendo io prima cercarlo in un monte di carte affastellate e confuse, e poi trovar chi sappia, o voglia trascriverlo. Solamente questa mattina mi giunse il primo Tomo degli elogi dell' Ab. Rubbi. Ma io non ebbi tempo se non di scorrerne qualche periodo, e non posso per anco altro dirvi, se non che essendo-

(*) La Versione Latina dell' Ab. Cesarotti.

mi arrestato alquanto nell' Elogio di Metastasio, ci trovai dei lumi d'ingegno che mi fanno sperar assai bene. Lo leggerò da capo a fondo insieme cogli altri, e allora ve ne dirò qualche cosa con più fondamento. Restai però assai sorpreso quando nel tagliar le carte già presso al fine del mio lavoro vidi riferito il mio apologo sopra il Giornalista Veneto, accompagnato da alcune espressioni assai generose verso di me. Io sono gratissimo alla gentilezza dell' Autore, e ammiro il suo coraggio eroico di esporsi ai morsi di questi cani arrabbiati per ciò che si crede la causa della verità. Tali caratteri hanno un diritto grandissimo alla mia stima anzi al mio rispetto. Tornando a voi, mi spiace di sentire che abbandoniate l' idea dell' elogio di Dante. Il miglior mezzo per non lasciarsi sopraffare dall' importanza del soggetto si è quello di cominciar a scrivere senza prefiggersi il disegno di stampare. Immergetevi nel vostro argomento, gettate sulla carta senz' ordine ciò che vi detta la fantasia e l' ingegno, e vedrete che da questo abbozzo potrà formarsi una figura degna di osservazione.

L.

ALLO STESSO

Padova 24 Ottobre 1782.

AMICO GENTILISSIMO

La tardanza dell' Ab. Sibiliato mi fa comparir tardo senza mia colpa. Trovandomi incomodato degli occhi diedi a lui il vostro scritto innanzi di leggerlo, nè lo riebbi che iersera. Egli mi disse che vi avrebbe scritto, e intanto mi assicurò che n'era rimasto molto contento. Io dopo averlo letto vi dico pienamente lo stesso. Il piano è assai ben concepito, nè vi sfugge alcuno dei veri punti di vista. I cenni fatti qua e là mostrano, che siccome foste capace di architettar quest' elogio, così sareste attissimo ad eseguirlo. Non mi resta perciò che di stimolarvi a questa bell' opera che vi farebbe molto onore, e che non avrebbe nè le divisioni sforzate, nè le anguste sentenze e i recisi periodi di qualche vostro amico. La mia sincerità a voi abbastanza nota, non dee farvi sospettare che io voglia per la

prima volta lusingarvi a spese della verità. Mettetevi al punto, e siate certo dell' esito. Amatemi, e credetemi sempre ugualmente vostro. Addio.

LI.

ALLA CO. L. DRAGONI

Padova 23 *Decembre* 1782.

Un nuovo testimonio della sua cordialità mi obbliga ad attestarle i sentimenti della mia gratitudine. L'amico Marsili esagerò alquanto il mio incomodo. Roma ove mi trattenni per venti giorni mi abbagliò veramente gli occhi co' suoi capi d' opera dell' arte, ma non giunse ad accecarmi, anzi servì di ristoro alla mia vista, tenendomi lontano dai libri. Ora ch' io sono tornato nuovamente al solito esercizio, torna in campo la mia molestia; pure mi si rende un po' meno sensibile, perchè la lettura non è più continuata senza interruzione, ma divisa collo scrivere che mi riesce meno gravoso. È gia sotto il torchio il secondo volume della mia opera che io mi lusingo che debba riu-

scir interessante per le cose nuove (dico alla lingua Italiana) che vi si contengono, alcune delle quali hanno anche una relazione fortuita colle avventure morali, e fisiche dei nostri tempi. Terminata l'edizione di questo volume, è probabile ch' io mi applichi seriamente alla Traduzione d' Omero. I letterati di Roma, a cui ne lessi un saggio, mi confortarono altamente a questo lavoro: ma ciò che sopra tutto avrà forza di determinarmi, sarà appunto la cura de'miei occhi che non saranno più obbligati alla lettura non interrotta d'un libro in foglio per sceglierne qualche pagina: oltrechè i versi, restandomi più facilmente impressi nella memoria, non mi costringono a star le ore intere cogli occhi fitti sul libro, ma si lasciano tradur da me passeggiando o a letto o per viaggio, come più mi piace. Il caro interesse ch' ella si compiace di prendere per la mia salute, m'indusse a questi dettagli, di cui non voglio farle scusa. Ella si risarcisca rendendomi conto del suo stato, e delle sue occupazioni, e si accerti che l'idea della sua cordialità verso di me forma un contatto delizioso sopra il mio spirito.

LII.

ALLA STESSA

Padova 28 *Gennajo* 1783.

Noi abbiamo peccato entrambi, e quel ch'è peggio senza veruna compiacenza reciproca. Compensiamocene coll'emenda. Io le ne porgo l'esempio com'è di dovere, e per la preminenza del sesso, e perchè conosco di avere la maggior parte di colpa. Eccole dunque un penitente a' suoi piedi, che si lagna di non esserci che per metafora, e che attende pena e perdono. Una sua lettera che mi rimproveri e mi assolva (secondo lo stile de'tribunali espiatorj) sarà il più dolce e'l più salutare de' miei castighi. Sarebbe troppa severità il non perdonare a chi si pente col fatto, ma sarebbe poi una crudeltà raffinata l'accorgersi appena del mio fallo, e il donarmelo come una venialità inconseguente. L'eccesso però maggior del castigo sarebbe quello di credere che il mio lungo silenzio potesse mai provenire da un rallentamento di quella affettuosa stima ch'io le protesto e le ser-

bo inalterabile colla più vera compiacenza. A buon conto si ricordi che il principio delle nostre scandalose negligenze nacque dalla lunga molestia di salute ch'ella ebbe a soffrire. Si emendi dunque una volta radicalmente su questo articolo, e si conservi sana e vegeta di corpo, com'è ben disposta e vigorosa di spirito. Per dirle qualche cosa anche di me, io starei bene, se una *débauche* di continuate e necessarie letture non m'avesse cagionato un indebolimento d'occhi assai riflessibile, benchè non sia permanente. È perciò qualche tempo ch'io mi vado governando con un po' di dieta letteraria, perchè a dirle il vero non ho veruna voglia di diventar cieco per i begli occhi dei Greci. Dopo ch'io conosco la gentilissima Co: Lavinia ho una ragione di più di amare e di custodir la mia vista. Questa può rendermi una volta o l'altra un gratissimo ufizio; ed io non rinunzio a così cara speranza per tutta la fama d'Omero, e di Ossian.

Supponendo di non farle cosa discara, le invio una bagattella, ch'io bramo che non esca dalle sue mani, benchè non mi dispiaccia punto che sia letta da chi le pare. Que-

sta e varie altre di simil genere mi stanno nella mente senza ch'io le abbia mai scritte. Il suo aggradimento potrebbe ridurmi a metterne in carta or l'una or l'altra. Suppongo la pace fatta; e ne attendo un suo grazioso riscontro. Con questa fiducia m raffermo col più cordiale sentimento.

LIII.

ALLA STESSA

Padova 14 *Febbrajo* 1783.

Io mi compiaccio al sommo di quell'impulso simpatico che ci pose la penna alla mano nello stesso giorno. La pace è dunque fatta, ed ella m'interessa ben più che quella delle potenze marittime. Mi consolano al vivo le notizie della sua preziosa salute. Bisognerebbe, per onor della Providenza, che le persone oneste ed amabili avessero il dono dell'impassibilità, e che il vaso di Pandora fosse tutto riversato sopra i malvagi. Ma nell'economia di questa vita è vano sperar tanto bene. Ella mi fa una pittura della

sua conversazione che mi desta invidia. E come no? s'ella è l'anima di questo circolo. Il partito degli antichi e dei moderni debbono far a gara per disputarsi la sua alleanza. Il suo spirito è ben più atto a far dei proseliti, che tutta la saccenteria di Madama Dacier. Io non soglio amar gran fatto le questioni indeterminate e generali, ove spesso c'è del male inteso, e dell'estremo, e in cui per conseguenza il più delle volte ambedue i partiti hanno torto. Se si prendesse la cura di specificar i punti controversi, e di distinguer l'ingegno degli antichi dal merito delle loro opere; io credo che la questione si ridurrebbe a poca cosa, e tra le persone spregiudicate si verrebbe ben tosto a un accomodamento. Ella può ben credere che s'io fossi presso di lei non vorrei certo averla contraria; e che cercherei di far in modo che le nostre opinioni, quand'anche avessero qualche apparente contrarietà, si ravvicinassero a poco a poco, e si combaciassero da se stesse, almeno per la bellezza del vocabolo. Del resto sembra un po' strano che una giovine e graziosa Signora si mostri alquanto parziale per l'antichità, non solo per-

chè le cose vecchie non sembrano le più care alle donne, ma specialmente perchè gli antichi trattavano il bel sesso assai *cavalièrement*. Essi ignoravano affatto quel linguaggio di sentimento, quella delicatezza spirituale, che prepara la vittoria risparmiando il rossore della disfatta, e che per allontanar le difese prende la mira ad un segno affine di colpir meglio nell' altro. Le loro Belle non erano che Aspasie, per non dir Taidi, e vi si cercherebbe indarno una Laura. Le Signore hanno al nostro tempo un'altra specie d'interesse per sostenere il partito dei moderni. Non è che in questi ultimi secoli ch'esse dividono col nostro sesso l'impero letterario, e perciò sono in dritto di pretender all'onor della rivalità cogli antichi. La Grecia non ebbe che una Saffo, e questa anche non valeva nè la Colonna, nè la Maratti: ma le Deshoulieres, le Faiette, le Graffigni, le Lambert, le Boccage, le Genlis, e tante altre non apppartengono che a noi. In Padova madama Boschi potea far vergogna a molti letterati: e nell' atto ch' io scrivo, ho presente allo spirito un' altra signera ch' ella forse avrà la scortesia di non conoscere, ma

ch' io conosco abbastanza per esser certo che ha una coltura di spirito, e una grazia e sensatezza poco comune. Guardi adunque che parzialeggiando per gli antichi non sembri ribelle agl'interessi d'un corpo di cui ella ha tanta ragione di sostener la gloria.

Ella vuol di nuovo invitarmi a mescolar col dolce liquor di Bacco un nome ancora più dolce. Le sue grazie non mi possono riuscir che carissime; ma la più cara d'ogn'altra sarà sempre la sua gentile cordialità. Gli altri sono doni gratuiti, questo comincio ad esigerlo come un debito e per la sua promessa, e per i dritti che mi dona quel vivo e sincero sentimento con cui mi pregio di rassegnarmi.

P. S. Al nostro Carletto saluti e atti d'invidia.

LIV.

ALLA STESSA

Padova 1 *Luglio* 1783

Quanti regali in un punto, e quanto graditi! Il sig. Cav. Bartolini si fa tosto ravvisare per degno fratello del Co: Gregorio, e degno ami-

co della Co: Lavinia. La sua conoscenza mi fu triplicatamente preziosa, ed io cercherò di convincerlo della triplicata compiacenza ch' io provo e pel senso vivo delle distinte qualità che lo adornano, e per quello delle care immagini ch' egli mi desta.

La *Servitù* del sig. Co: Florio sembra dello stesso Metastasio già pentito della libertà. Vi si scorge la stessa felicità di sentimenti, e lo stesso candor di stile che caratterizzano quel raro Genio, a cui per mio parere, nella Poesia Lirica, niun altro in Italia si assomiglia più del suo nobile amico. Ho goduto molto il viaggio Comineo. Lo stile dell' autore è un' arme da due tagli, nè so dire se ne sia ferita meglio la vanità del *Paysan parvenu*, o l' orgoglio dei pronipoti del Co: Unroco. Per altro la finezza dello scherzo è d' un genere nuovo in Italia. Il Parini fu il primo a farci sentire un' urbanità piccante ben diversa dalle puerilità e dai plebeismi del nostro stile Bernesco. Ma l' ironia di questo autore è forse un po' troppo acre, laddove quella del Polcenigo è delicatissima. Si sente nell' uno il sarcasmo amaro dello Swift, nell' altro la grazia scherzevole del Riccio ra-

pito. Non so però dissimularle che la verseggiatura non mi par sempre la più felice: e parmi inoltre che il soggetto sarebbe stato suscettibile d' un comico più copioso e più vivo. Avrei voluto per esempio che si rappresentasse la conversazione Bojana, che nascesse qualche accidente nella mensa, che si trovasse un qualche strattagemma per far che lo sposo Comineo non dormisse colla Dea di Straso: tutto ciò avrebbe dato luogo a varj tratti caratteristici, e resa l'azione più interessante. Comunque sia il componimento è assai saporito, e m'è gratissimo di possederlo. Duolmi solo di non aver cose che corrispondano al valor de' suoi doni: ma la sua bontà verso di me le farà gradire anche il poco. Nella settimana ventura le invierò l'apologo, o la novella per la partenza del Mocenigo. Intanto mi fo coraggio a trasmetterle l'introduzione da me fatta alla mia Relazione Accademica nell'ultima sessione pubblica. Un certo tuono superiore adattato alle circostanze, e qualche allusione venuta naturalmente le conciliò qualche favore, ma l'approvazione sua mi sarà più lusinghiera d' ogn' altra. Mi consolo di sentirla sana, e vegeta, e prego il

cielo che tutta la facoltà medica s'accordi a raccomandarle il viaggio annuale di Padova, come un segreto infallibile per la salute perpetua. Si compiaccia di salutar per me il nostro disputatore Volfiano, com'io porterò le sue grazie all'astratto e taciturno Gaudenzi, nè si scordi ch'io sono e sarò con tutto lo spirito.

LV.

AL SIG. D. SAVERIO MATTEI.

AMICO AMATISSIMO

Ho ricevuto il Grisolia, a cui ho risposto, e spero che ne debba esser contento: ho anche ricevuto il vostro paradosso che mi diede occasione di ripetere *mantissa obsortia vincit*. Io l'ho letto e gustato con estremo piacere. Esso fa onore ugualmente al vostro ingegno e al vostro carattere. Voi non siete uno di quei tanti letterati oziosi, di quei professori d'una sterile erudizione che meritano il rimprovero di Fedro. *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria*. Dominato da un zelo attivo voi cercate colle vostre fatiche

l'utile e 'l vero, e volete segnalarvi nelle vostre mansioni col toglier quei pregiudizj che si oppongono ai vantaggi della società. Questo vostro recente lavoro è uno di quelli che più mi piacciono tra le vostre opere, che pur mi piacciano tutte, come ben sapete, moltissimo. Esso è fondato su principj solidi e luminosi, sparso di viste filosofico-pratiche, d'idee nuove e sagaci, messe alla portata comune, e rese sensibili con quella franca precisione e disinvoltura di stile che caratterizza le cose vostre. Io sono interessato a lodar questa opera vostra anche perchè indirettamente vengo a dare un po' d'incenso anche a me. Noi siamo così all'unisono nei nostri sentimenti che ci rubiamo l'idee senza saperlo. Io son certo d'avervene rubata più d'una in letteratura, e voi ora ne rubate qualche altra a me in fatto di legislazione sociale. La vostra Teoria sull'onore e sull'uso che potrebbe farsene nella società è precisamente la mia; alcune delle vostre idee fanno da qualche tempo nel mio spirito parte d'un'opera che io medito *sopra il Bello considerato come fondamento della educazione morale*. Quest'opera resterà probabilmente nel mio cervello, ma

quand' ella fosse digerita come va e comparisse alla luce, che pro? Ella resterebbe inoperosa ed inutile appresso di noi. Voi al contrario potete vagheggiar la consolazione deliziosa di veder le vostre idee poste in pratica a vantaggio de' vostri militari e quindi forse estese sulle altre classi. Questo è il frutto della fortuna di servire sotto un Ministro di genio, amator del vero, e del bene, conoscitore e protettor dichiarato dei talenti solidi ed utili. È peccato che fra tante sue qualità egli senta un poco d'invidia contro se stesso, e non voglia udir le sue lodi. Il pubblico avrebbe ammirato un grande originale ritratto da mano maestra. Egli vi ha vietato di dipingerlo, ma la sua modestia ha un progetto vano se crede di poter soffocare i giusti elogi che gli si devono; la bocca d'un popolo non s' arresta come la penna d' uno scrittore. Io mi pregio d'esser Napoletano su quest' articolo: ebbi l' onor d' avvicinarlo per qualche ora, e fui penetrato di quella riverenza che esige il benefattore d' una nazione, e non so parlarne senza trasporto. Sotto un tal giudice e protettore i vostri talenti non possono avere che non esercizio sempre più nobile. V'abbraccio di cuore. Addio.

LVI.

ALLO STESSO

AMICO CARISSIMO

Ho letti i vostri paralipomeni: cosa mai vi viene in capo di propormi un problema così assurdo, se siano migliori questi due Tomi di supplementi scritti nella vecchiaja, o i primi scritti nella gioventù? Mattei invecchiato! Che bestemmia! Voi avete l'*agerasia* nell' anima e nella penna. Il vostro apologetico è un capo d'opera. Vi spicca una moderazione cristiana, e una superiorità filosofica, che fanno l'innesto il più originale ed il più atto a smascherar l'ipocrisia, e ad avvilir la petulanza maligna di codesti teologastri, che hanno una guerra eterna cogli uomini d'una sfera superiore, i quali guardano dall' alto la lor picciolezza. e miseria. Le altre vostre lettere al Fusconi, al Bertola, ed agli altri son tutte degne di voi. Esse fanno ammirare la vostra dottrina e adorare il vostro carattere. Non s'è mai veduta tanta erudizione senza la menoma ombra di pedante-

ria, tanta placidezza contro l'insolenza, e la calunnia, tanto spirito di buona società in mezzo alla tediosità nauseante delle questioni scolastiche. Sopra tutto io sono incantato della disinvoltura e franchezza misurata e giudiziosa, colla quale marciate come spensieratamente non già sulle *ceneri dolose*, ma sulle brage ardenti delle dispute teologiche, facendovi intendere dagli uomini di spirito, e rispettar da' divoti.

Assolutamente voi siete un uomo unico in questo genere di studj, ed io non so consolarmi, che le vostre occupazioni non vi lascino tempo di prestar a Giobbe, a Salomone, a' Profeti lo stesso uffizio che avete prestato a Davide. Amatemi, come io fo, vale a dire con tutto il cuore, e addio cento volte.

LVII.

VIRO

SUM. REVERENDO, AMPLISSIMO CELEBERRIMOQUE

MELCHIORI CESAROTTI

ACADEMIÆ PATAVINÆ A SECRETIS

JOANNES FRIDERICUS LOESCH

SECRET. INTIM. ET COLLEGII ONOLDINI SCHOLARCHA

S. P. D.

Dupliciter me quidem litteris, quas abs te humanissime scriptas accipere mihi nuper contigit, esse delectatum, non possum non confiteri, tum quod propensæ tuæ erga me voluntatis, in qua una ego mirifice acquiesco, dederant mihi significationem haud obscuram; tum quod ex illis maxima cum voluptate intellexi, fore, ut optatis meis non modo cumulatissime, quæ tua humanitas est respondere, sed, cum illud statim fieri haud possit, interea tamen Gymnasii nostri bibliothecam, cuius incrementum nos semper habet occupatos, exornare opere quo-

dam longe præstantissimo, velis. Quod quidem officium tuum, cum apud me, tum apud eos omnes, quos mecum communis muneris necessitudo coniunxit viros, tantum omnino est, ut, licet nos simili quodam assequi illud posse desperemus, tamen id certe persuasum tibi velimus habeas, fore, ut si qua in re gratificari tibi posthac poterimus, nullam omnino præclare de te merendi occasionem simus prætermissuri. Ac mihi sane ingenii tui monumenta, quibus te Gymnasium nostrum, quod Onoldi floret donaturum esse benignissime promisisti, tanto accident iucundiora, quanto maiore illorum desiderio jam pridem tenebar. Quorum etiam editione eo certe maiorem apud omnes ingenuarum artium amatores inibis gratiam, quo magis non singularibus tantum ingenii tui dotibus sed pulcherrimis etiam, quibus gaudes virtutibus in amorem tui et admirationem omnium animos jam jam pertraxisti. Quod vero certior fieri a me vis qua potissimum via et occasione libros tuos perferri ad nos posse putem, ego quidem te, ut, quum primum fieri poterit, proximo, quem scis cursui publico eos tradendos cures, oro ro-

goque; quo facto et integros et minimo impendio nostro, per Veronam forsan et Tridentum, allatum ad nos iri speramus. Denique gratias pro officio hocce tuo, nobis omnibus longe suavissimo, iterum atque iterum Tibi quas maximas possum ago; idque vehementer abs te peto ut, meæ in rogando libertati ignoscere, quæ tua in me est voluntas humanissime velis. Sic vale, vir celeberrime! meque indignum benevolentia tua atque amore posthac habere noli.

Datum Onoldi Idibus Julii CIƆIƆCCLXXXII.

LVIII.

DE L' ABBÉ TARUFFI

Rome le 29 *Mars* 1783.

MON RESPECTABLE AMI.

En lisant votre premier volume que vous avez daigné m'envoyer sur la litterature grecque, je me suis souvent écrié avec transport: graces au ciel, il existe un italien qui ose penser et écrire comme il faut!! Les traits de lu-

mière qui brillent dans votre plan, le ton mâle et philosophique qui anime vos discussions, le goût perpetuel qui caractérise vos connaissances: tout cela fait un ensemble merveilleux et presqu' inconnu au-deçà des alpes. Sans prodiguer votre encens à cette ancienne nation d' ailleurs aussi spirituelle qu' interessante, vous rendez constamment la justice la mieux raisonnée à ses belles productions: le flambeau de la critique à la main vous ne craignez pas la tyrannie du préjugé: vous réduisez à sa veritable valeur le mérite de ces eprits fameux qu'une idolâtrie stupide et tremblante n'osa jamais soupçonner de *faillibilité*. Voilà qui est digne d' un génie tel que le vôtre! pour ce qui est de vos traductions, je défie qu'on puisse tirer meilleur parti de la structure de notre belle langue pour la rapprocher de la langue la plus riche, la plus harmonieuse, la plus pittoresque qui fit jamais triompher l' eloquence. Il faut cependant vous avertir que votre noble émancipation de l' esclavage grammatical, et des entraves de la Crusca fait quelquefois frissonner d' horreur nos tendres puristes. Mais sur tout lorsque vous

prenez la liberté de faire valoir à leur barbe quelque phrase énergique de Montesquieu, de Bolingbroke, de Voltaire ou de tel autre *barbare* de cette trempe : la pédanterie crie hautement qu' Annibal est aux portes, et tout de suite elle tombe en syncope. Autre plainte aussi pathétique de la part de ces admirables savans. Ils jurent avec une naïveté charmante qu'ils ne comprennent absolument rien ni à votre esprit d'analyse, ni à vos idées complexes, ni même à ces points de suspension, et à cette ironie fine et piquante que vous faites jouer avec tant d'adresse. Après tout, mon respectable ami, gardez-vous de prendre l'allarme, car enfin votre pardon est signé. La partie narrative de vos harangues traduites du grec, cette partie si simple, si coulante, si bien calquée sur le style du Décaméron, vous raccomode aisément avec nos Puristes. Cesarotti, disent-ils en soupirant, Cesarotti n' aurait qu'à vouloir : eh ! que ne veut-il toujours ? Leur simplicité me fait sourire : mais enfin j'admire comme eux la souplesse de votre esprit qui sait adopter toutes les formes avec un succès marqué. Mais' dites-moi un

peu; quand est-ce que nous verrons paroître la suite d'un ouvrage si utile et qui fait tant d'honneur à l'étendue de vos talens? Est-il aussi permis d'espérer que vous nous donnerez tôt ou tard une traduction italienne de l'Iliade? Vous, dis-je, qui avez moissonné avec tant de gloire tous les lauriers de l'Homère celtique; vous, qui répandez des torrens d'une versification aussi aisée que majestueuse et enchanteresse; vous qui êtes infiniment plus fort dans le grec que le célèbre Pope si prôné per sa traduction anglaise? De grace pardonnez-moi cette espèce d'indiscretion. Nous autres fainéants, ou pour mieux dire, incapables de faire rien qui vaille, nous sommes par malheur très-fertiles en interrogatoires. Ce qui met le comble à notre impertinence, c'est que nous nous imaginons d'avoir un droit acquis à tout prétendre de la part des génies de la première classe. Quoiqu'il en soit, malgré mon silence de plusieurs années, les sentimens de mon estime à votre égard ne se sont jamais démentis, et ne se démentiront jamais. C'est avec extase que j'ai parlé de vous à M. L'Abbé Meneghelli qui vous connoit sans

doute de plus près, mais pas plus intimément que moi. M. le Prelat Flangini très-digne de figurer dans votre ouvrage sur la littérature grecque: M. L'Ambassadeur de Venise, personage aussi aimable qu' éclairé: M. le Sénateur Quirini, cet amateur passionné des Arts et des Belles lettres m'ont souvent entendu faire écho à vos louanges. Je n' en dis pas davantage, crainte de tomber en fadeur ou d' adopter le langage de la flatterie qui nous blesseroit tous les deux. Je finis par vous remercier du souvenir dont vous m'honorez, et qui m'est infiniment précieux.

LIX.

DU MÊME

Rome le 19 *Avril* 1783.

MON TRÈS-CHER AMI.

Ciel! faut-il donc se résoudre à croire qu'une police toujours active et clairvoyante voudra longtems fermer les yeux sur le brigandage abominable qu' on exerce contre les

gens de lettres? Sera-t-il toujours permis à une troupe de scélérats de déchirer à belles dents par des libelles affreux non seulement les écrits, mais aussi la réputation, les mœurs, la conduite du citoyen laborieux qui travaille sans cesse à éclairer sa patrie? La supériorité des talens et des lumières serait-elle par malheur un crime plûtôt qu'un mérite? En vérité, mon cher ami, plus j'y réfléchis, plus je m'y perds, et plus ceci me paroît révoltant. Qu'on m'apprenne à combiner, s'il se peut, cet esprit d'insconséquence qui se plait à protéger le génie, et qui le voit, sans bouger, en butte aux pirates, et aux calomniateurs. Mais non. Je penserai plûtôt qu'il faut attribuer ce desordre à une espèce d'indolence passagère et casuelle. Vous allez voir, mon ami, que le prestige tombera sans délai pour faire place à la décence, à la raison, à la vengeance publique, aux arrangemens d'une providence mieux calculée. Quoique votre terrible tableau m'ait fait trembler de toutes mes forces, je ne désespère point que des circonstances plus favorables pourront vous faire changer de pinceaux. Il serait effectivement bien disgracieux pour l'Italie de se voir

frustrée tout-à-coup de ce qu'elle se promet de votre part. En dépit de la cabale, et de tous les obstacles, l'illustre Cesarotti fera époque dans nos annales littéraires: et la république de Venise qui à la longue sait très-bien apprécier le mérite, le comptera pour un de ses plus beaux ornemens. Le fameux Chancelier d'Angleterre, le patriarche de la bonne philosophie, légua jadis son nom, et sa mémoire aux nations étrangeres; car ses compatriotes, disait-il, ne le connoîtraient que dans quelque tems. Ce génie créateur ne se trompa point dans cet article de son testament. Les nations étrangères lui accordèrent tout de suite l'estime, et la vénération qu' il méritait; au lieu que les anglais ne lui rendirent leur hommage qu'après que l'envie et la jalousie qui le poursuivaient avec acharnement, furent ensevelies avec lui dans le tombeau. Votre sort, mon digne ami, sera peut-être plus gracieux que celui de Bacon; mais aussi en attendant, il faudra payer l'ancienne taxe à la bêtise, à la mauvaise humeur, à la méchanceté de vos contemporains, et lutter hardiment contre leurs persécutions:

Tu ne cede malis, sed contra audentior ito.

Pour ce qui est de moi, je suis sans doute enchanté de l'opinion avantageuse dont vous m'honorez constamment. Qui est-ce qui ne le serait point à ma place? cependant après avoir un peu caressé mon petit amour-propre, la bonne foi exige que je sacrifie aussi à la force de la vérité en vous avouant sans détour, que tous mes efforts n'ont jamais franchi les bornes de la médiocrité. Je ne suis qu'un individu comme il y en a par milliers: un esprit à physionomie commune qu'il est très-difficile de démêler dans la foule. Et puisque cela est parvenu à votre connoissance, je suis également forcé d'avouer que j'ai fait je ne sai quel éloge au célèbre Metastase que j'avais beaucoup connu, et fréquenté à la cour de Vienne. Je vous dirai pourtant sans la moindre coquetterie littéraire que mon verbiage n'en vaut pas mieux, et que je donnerois tout au monde pour qu'il n'osât jamais se présenter à votre porte. Quand même j'aurois été capable de traiter mon sujet avec esprit, ce n'etait pas dans la sainte *Cité* qu'on pouvait analyser impunément les pièces galantes de notre char-

mant poëte dramatique, et le montrer au beau sexe dans toute sa glorie et par le côté le plus brillant. Faute de cela, j'ai battu maussadement la campagne, j'ai dit des choses bien insipides, sans dessein, sans chaleur, sans intérêt; et voilà tout.

Ayez soin, je vous en conjure de vos yeux, c'est à dire des meilleurs télescopes que la belle littérature peut vanter; et souvenez-vous de la haute considération que je vous ai vouée depuis longtems.

Tout à Vous
L'Abbé Taruffi

LX.

DEL CARD. FLANGINI

Roma a 23 *Aprile* 1783.

ILLUS. SIG. SIG. PAD. COLENDISSIMO

Sarà latore della presente il sig. Co: Alfieri. Sebbene avrebbe bastato il suo solo nome a farsi conoscere, e stimare da ogni persona amatrice delle buone lettere, pure egli ha de-

siderato, che io a lei lo accompagni con questa mia lettera, sapendo l'antica amicizia di cui ella mi onora. Mi fo dunque un pregio di farlo: certo nello stesso tempo di far a lei cosa gratissima nel procurarle la personal conoscenza di così dotto cavaliere. Ella troverà in esso un sincero ammiratore delle di lei Opere, delle quali egli non cessa di predicarne le lodi: e come tale è pure desideroso d'intendere il di lei giudizio su le proprie. Come so da più settimane giuntole un esemplare delle sue tragedie, ch'era appunto il mio di cui me ne sono volentieri privato per sollecitare a lei l'opportunità di leggerle; così son certo che sarà già a quest'ora ella in istato di comunicare imparzialmente il proprio sentimento sulle medesime, che è la cosa che più vivamente lo interessa. Gli sarà pure grato di conoscere costà qualcun altro de' più valenti fra i professori di cotesta nostra università; ed ella ha più di tutti l'opportunità di agevolargliene la strada. Quanto insomma per compiacere questo cavaliere, cui io professo una particolare stima, potrà ella fare, io lo ascriverò al numero delle obbligazioni mie, considerandolo come fatto a

me stesso. Sono intanto pieno di sua stima e di perfetta amicizia

Di V. S. Illus.

Devot. e Obb. Servitore
LODOVICO FLANGINI

LXI.

A L'ABBÉ TARUFFI

A Rome.

Vous voulez bien me permettre que je reponde en Français à votre belle lettre angloise pleine d'élégance et d'esprit comme tout ce qui coule de votre plume. Je serai charmé de connoitre M.r Alfieri quoique assurement je ne vaille pas à beaucoup près la peine de son voyage. Mon savoir est peu de chose, et je crains bien qu'il ne le trouve plus apocryphe que les cendres de Tite Live. Quoiqu'il en soit je me ferai une fête de l'accueillir, et de lui donner tous les temoignages de l'estime qu'on doit à ses talents. J'ai lu ses pièces de Théâtre; elles m'ont frappé. La noble simplicité du plan, la chaleur de l'action, la verité et la force de caractère, la grandeur

des sentiments, le langage marqué au coin de la nature et jamais à celui de l'ecole, tout cela le fait connoître comme un véritable génie dramatique. Son Antigone sur tout m'a touché jusqu'aux larmes, et n'en déplaise aux Grecomanes, Sophocle auprès de lui ne m'a semblé en plus d'un lieu qu'un apprentif mal-adroit. Quel dommage que tant de beautés soient presque flêtries par le style! Il faut absolument qu'il s'attache à le soigner. S'il apprend à sacrifier aux Graces, comme il sait sacrifier au Génie, notre Melpomene levera sa tête, et dira fierement aux nations: respectez-moi; j'ai aussi mon Alfieri.

Souvenez-vous que j'ai des droits incontestables sur votre éloge de Metastase. Vous avez beau vous retrancher dans votre modestie très-déplacée; je le réclame comme mon bien. J'ai même promis de le faire tenir à des gens qui vont en faire l'usage le plus convenable en l'imprimant à la tête d'une edition de ce grand Prêtre bien digne d'un tel Orateur: encore une fois, point de quartier sur cet article.

Aimez-moi toujours, comme je vous aime.

LXII.

AL SIG. GIACINTO GANDINI

MIO SIG. E PAD. GENTILISS.

Non risposi prima d' ora al suo graditissimo foglio perchè mi trattenni alcuni giorni fuor di città. La compatisco assai s' ella sente al vivo la perdita del sig. Zulati, giovine pieno di talento e d'aureo carattere. Egli mi parlò di lei con sentimenti d'affetto e di stima, ai quali feci eco ben volentieri. Ella si ha fatto merito col pubblicare un'opera utilissima nel suo genere, e mi piace di sentire che il sig. Professore Vario abbia trionfato sopra quelli che si opponevano come si fa comunemente a una novità ragionevole per puro spirito di pregiudizio. La mia opera della letteratura greca procede lentamente non solo a cagione dell'altre mie occupazioni, ma specialmente per un sensibile indebolimento d' occhi che m' impedisce una continuata lettura. Pure io sto tuttavia lavorando, e forse dentro quest' anno uscirà il 2.° Tomo. La nostra Accademia ha un numero chiuso di socj esteri

che sono 24. Per ottener questo posto è necessario aver pubblicato qualche opera luminosa di letteratura. Con questa condizione e nella moltiplicità di soggetti sparsi per l'Europa che hanno titoli legittimi, e partito nell'Accademia, l'ingresso non è a dir vero molto facile. Lodo però il desiderio ch' ella mostra, e vi applaudisco anche perchè spero che questo le sarà uno sprone ancor più grande ad ulteriori progressi negli ottimi studj. La brama dell' onore ci rende degni di meritarlo. Ella mi creda pieno di cordialità, e disposto sempre a mostrarmi con tutto l'animo.

LXIII.

DEL SIG. ANGELO MAZZA

S. Lazzaro 19 *Agosto* 1783.

AMICO CARISSIMO

Dal conte Vincenzo del Bono, che viene costà a gozzovigliar nelle nozze del panciuto botanico cognato, riceverete un libro mandatovi in dono dall'infaticabile nostro Affò. Due

righe di ringraziamento inzuccherate di lode sono il compenso, che desidera quest' uomo dabbene; e la gentilezza vostra non vorrà certamente resistere all' umano suo desiderio. Ho riletto il saggio Omerico. In qualunque maniera voi traduciate, i vostri versi si faranno leggere con piacere e ammirazione. Essi hanno un certo che di spontaneo, di robusto e d' elegante che seduce, un' impronta di originalità che incanta malgrado l'evidente indipendenza da certe leggi che ne' traduttori si esigono dall' universale. Ho per fermo, e vel ripeto, che niuno al par di voi possa cimentarsi col Cantore d'Achille, perchè niuno possiede al par di voi le qualità necessarie per reggere in tal cimento. Pure la lunghezza dell' opera mi fa paura. Temo non vi colga il fastidio e il sonno da cui fu preso, secondo Orazio, il buon vecchio Smirneo, e che però non possiate condurla al fine con pari alacrità di spirito. Tanto più ne temo, quanto che mi è sembrato fra' bellissimi versi del saggio incontrar qualche peccato di superfluità e di omissione. Ciò potrà forse scusarsi: ma chi merita scusa, voi dite benissimo, è vicino alla colpa, e un Cesarotti deve

sempre pareggiar se medesimo, e sforzar sempre gli applausi, non già meritare perdono. Amico, l'amor vero che vi porto, e l'interesse che prendo nella vostra gloria, non soffrono ch'io dissimuli ciò che sento. Volendo, voi farete un'opera senza pari. Ma o convien volerlo efficacemente, o desistere dall'impresa. Addio.

LXIV.

DEL C. VITTORIO ALFIERI

Siena 18 *Settembre* 1783.

STIMATISSIMO SIGNORE.

Si ricorda ella di me? Io mai non mi scorderò di quel beato giorno ch'io passai con lei in Padova, in cui fra giudici competenti ho letto delle mie chiacchiere, e troppe forse; ma nella certezza almeno che le lodi n'erano sentite e sincere, ed il biasimo ragionato, dotto, e senza ombra di fiele. Una tal compagnia non l'ho trovata più e non la trovo, per quanto io la cerchi, nel-

l'Italia tutta. Ciò solo, oltre tant'altre ragioni, mi ricondurrà un giorno o l'altro in Padova. Intanto non ci potendo ora andar io, mando a lei, ed ai più di quei Signori il secondo Volume delle mie Tragedie. Questo tra pochi giorni le verrà rimesso dal Sig. Cromer, a cui l'ho spedito. Mi terrò ben felice se a lei principalmente avrà piaciuto; ma anche quando non fosse, e che ancora per la parte dello stile non avessi saputo interamente valermi degli amorevoli suoi avvisi, nessuna cosa mi potrà dispiacere ed affliggere quanto il non dirmi ella sinceramente il suo parere francamente; talchè mi consolerà più una critica sua diretta a me, che una lode scritta ad un terzo. Io stimo lei come maestro nell'arte di far versi sciolti robusti e variati di suono, quali appunto esser devono nella tragedia. Se avrò il suo suffragio poco m'importerà dell'altrui; se mi manca quello, crederò di non averne nè pur uno. A suo bell'agio dunque ella mi dirà poi il parere suo; intanto creda che io sono uno de' primi suoi ammiratori, e non per far eco alla voce del pubblico, ma per intimo senso del valor suo.

Vittorio Alfieri.

LXV.

A S. E. ANDREA MEMMO

AMBASCIATORE A ROMA

Il sig. Co. Giovanni de Lazara, Cav. di Malta, che viene in Roma, e brama di render omaggio all' eccelentiss. Memmo Ambasciador di Venezia e del buon gusto, non ha che ad annunziarsi per ottener dalla gentilezza di V. E. tutti quegli atti di bontà che il suo generoso animo ama d'impartire a tutti quelli che si distinguono per qualità e per carattere. Io non ho dunque la temerità di raccomandarlo: ho bensì la compiacenza di attestarle, ciò che per avventura potrebbe non esserle intieramente noto, vale a dire ch'io nutro da molto tempo la più affettuosa stima per codesto Signore di coltissimo ingegno, di solide qualità morali, degnissimo del titolo di Cavaliere ch'ora l'adorna, e uno dei pochi di cui Antenore può compiacersi, ch'egli è tenuto in sommo pregio da molti miei rispettabili amici, e ch' io poi ho la buona sorte d'aver una relazione ancor più

diretta coll'amabile Co. Girolamo suo fratello, che gareggia con lui nelle qualità, e col quale più d'una volta nella compagnia dell'impareggiabile Contessa Leopoldina abbiam fatto applausi all'adorabile Memmo. Dopo tutto ciò, so benissimo che V. E. non userà ad esso veruna distinzione di più di quel che naturalmente le avrebbe suggerito il suo animo, che trova in se solo tutti gli stimoli per essere cortese, ma sono altresì certo che nel favorirlo sentirà una compiacenza ancora più viva, pensando con ciò di obbligarmi nel modo il più caro e sensibile. Io sono così convinto de' suoi sentimenti, che mi credo in dovere di ringraziarla anticipatamente di quanto ella farà tanto per la parte che risguarda il signor Co. Lazara, quanto per quella che spetta a me. La sua delicatezza saprà far dell'una e dell'altra un misto indiscernibile, e nelle relazioni che avremo da codesto Cavaliere delle finezze a lui praticate, il mio cuore godrà di delibar tacitamente quell'aura d'intenzione che può appartenermi.

Dopo la mia partenza non ebbi ancora l'onore de' suoi caratteri: se mai l'Ambascia-

dore si trova disoccupato, sappia il Memmo che una sua riga può consolare chi si duole d' essergli lontano, e si gloria di essere ec.

LXVI.

ALLO STESSO

Il funesto caso che le rapì così acerbamente una così cara parte di Lei colpì come d'un fulmine tutti quei che si pregiano d'amarla, e me sopra tutti che su questo punto non cederò mai ad alcuno. Nel dolore di questa disgrazia luttuosissima per se stessa e per le circostanze mi corse subito al pensiero il senso con cui ella dovea riceverla, e il mio cuore sentì i contraccolpi del suo. V. E. non è di quei che si piccano d'una falsa filosofia che soffoca i più dolci sentimenti dell' umanità, e non è in fondo che una speziosa maschera per nascondere un freddo e odioso egoismo: questo non è uno di quei colpi della sorte, il diprezzo dei quali è permesso anzi glorioso a un vero filosofo. Le lagrime in tal caso sono lo sviluppo d' un cuor ben fatto, ed esso dee compiacersi della sua tristezza, che ren-

de testimonio alla sua virtuosa sensibilità. Io non prenderò dunque a consolarla. Il Memmo solo deve esser il consolator di se stesso. L'aggiustatezza del suo spirito gli farà conoscere anzi sentire da sè i gradi, le misure, lo spazio che si convengono al cordoglio nato da una tal causa, e saprà conciliare i diritti dell'umanità con quella trista ma necessaria rassegnazione alle arcane leggi d'un sistema preordinato ed inevitabile, che forma la costanza del saggio ben diversa dall' apatía dello Stoico.

LXVII.

ALLA SIG. ENRICHETTA TREVES

Ella mi legge nel cuore, tanto i di lei sentimenti s'accordano perfettamente co' miei. Sì, è una viltà il cercar di sottrarsi alla tristezza nata da una causa così interessante. Ciò che sempre mi ributtò si è il vedere come in così fatte occasioni i più familiari e domestici si fanno una legge di non far più nemmeno un cenno che risvegli l'idea d'un caro defunto, e di usar ogn'industria perchè l'ami-

co o il congiunto appassionato ne scordi, se fosse possibile, persino il nome. Io attribuisco questa usanza all'influenza di quella trista e odiosa filosofia che tanto predomina ai tempi nostri. Di fatto se tutto termina colla vita presente, se chi muore è sparito per sempre dai regni dell'esistenza, un'afflizione ostinata, un'angoscia permanente è in tal caso ugualmente cruda ed irragionevole. Non si può sentire a lungo se non per chi sente: una cosa inanimata può esserci cara, ma non si ama se non chi può amare ed intendere. Un' amarezza tutta pura, un dolor disperato soverchia di troppo le forze della natura perch'ella non rifugga da ciò che lo eccita ed alimenta: perciò l'umanità e la ragione si accordano in questa funesta ipotesi ad allontanare dal nostro spirito un'idea desolante che non ammette conforto, e manca di soggetto reale. Ma se il nostro caro esiste ancora in qualche mondo, il caso è affatto diverso. S'ei vive, egli è sensibile al nostro affetto, gradisce le nostre lagrime, si compiace dei nostri elogj, testimonj del suo virtuoso carattere, interviene col suo spirito ai nostri colloquj, applaude a quelle azioni di bon-

tà, a quei sentimenti onesti ed amabili che tanto lo interessavano. Queste idee consolanti temperano il nostro cordoglio, e lo sciolgono in quella dolce melanconia ch'è l'alimento dell' anime delicate e sensibili. Ma noi nol vediamo più: no, ma egli ci vede: questo pensiero mette in picca il nostro cuore e la nostra immaginazione, e fa che accrescano le loro forze per compensarci del nostro danno, e far, s'è possibile, illusione ai sensi medesimi. Questa sola, pregiatissima sig. Enrichetta, può essere la fonte delle nostre consolazioni: con questa nulla di più dolce che parlar di lui, deliziarsi nel rammemorar le sue qualità, nello sviluppar i suoi meriti, nel riandar collo spirito tutte quelle particolarità che ce lo resero caro. Che bel concerto armonico di lugubre dolcezza non faressimo insieme, sig. Enrichetta amatissima, sopra questo interessante soggetto! e quanto mi riuscirebbe caro di poter profittare del suo grazioso invito! Ma oltrechè varie convenienze mi obbligano a passar l'autunno in queste parti, sono ora trattenuto da una ragione troppo rispettabile, voglio dire dallo stesso amato defunto. La sua immagine che ho vo-

luto rapire alla morte deve adornare un deposito, a' piedi del quale una mia iscrizione farà sentire a chi legge la perdita che fecero in lui le scienze e l'umanità. Io attendo qui il di lui degno fratello per concertar con esso i modi dell' esecuzione. Ella si conforti coll' idee sopraccennate, e le porti seco nella scorsa che medita di far sino a Pisa, ch'è il sollievo il più adattato alla circostanza. Una conferenza col dotto ammiratore del nostro amico relativa a un ramo delle facoltà coltivate da lui medesimo è il più grato omaggio che possa rendere alla di lui ombra. Essa interverrà per terzo alle sue sessioni, e l'animerà a mostrarsi al mondo sua degna amica, perfezionandosi in quegli studj che non sono ormai più separabili dalla sua memoria. Prego il cielo che il suo fisico non si opponga al progetto, e desidero che i suoi nervi non siano mai mobili fuorchè a quelle placide scosse che svegliano nelle anime privilegiate le idee del bello e del buono. Mi conservi la sua cordialità, e mi creda con affettuoso sentimento ec.

LXVIII.

DELL' AB. GIOVACCHINO PIZZI

Roma 17 Luglio 1784.

SIG. AB. ORNATISS. PAD. ED AMICO VENER.

Tornato di Frascati dopo una villeggiatura di alquanti giorni non manco, a norma della promessa già fatta, di ringraziare V.S. Illus. quanto so e posso dell'onore compartito alla nostra radunanza coll'averle inviato e 'l suo ritratto e 'l suo dottissimo ragionamento. Com'Ella avrà potuto rilevare da altre lettere, già saprà con qual plauso sia stata ascoltata codesta prosa, nella quale brilla unitamente il buon gusto, l'eleganza, la filosofia; e quel che m'incanta da un letterato suo pari vengono magistralmente intessute le lodi di un ceto, al quale ora preseggo, e ch'è certamente benemerito delle Muse. Me ne rallegro di cuore seco lei, e l'assicuro che la numerosa udienza ragguardevole intervenuta ammirò in quel giorno con giubilo la sua immagine accanto a quella de' Lazzarini,

de' Manfredi, degli Algarotti ec. e gustò con entusiasmo una produzione d' ingegno sì piena di cose, di verità, e di dottrina. Tutto quello ch'esce dalla sua penna mi sorprende, e dopo averla io conosciuto grandissimo artefice di poesia nella versione dell' Ossian, ch'ora rileggo con nuovo piacere, posso dirle che la maschia sua opera sulla greca letteratura è un monumento di gloria, ch'ella erge alla propria riputazione, presentando all' Italia i veri capi d'opera di una nazione sì celebre, e analizzando i rapporti veri che passano fra le bellezze e i difetti de' suoi autori. Tale è il giudizio di tutti i conoscitori, e tale è il mio nella deliziosa lettura che sto facendo del suo incomparabile lavoro.

Ella già saprà dal comune Amico P. Alcaini, che si pensa d' imprimere la bella sua prosa in compagnia de' versi recitati in quelta circostanza. Ella avrà così un argomento parlante della stima in che la tien Roma, la ragunanza degli Arcadi e il Custode ammiratore e tromba di tanti suoi pregi letterarj. La prego di gradire questi sentimenti dettati dall' amicizia che le professo; a' quali unisce i suoi la mia nipote che non può saziarsi di

nominarla sempre co' massimi elogi tutte le volte che o parla di lei, o prende in mano alcuno de' suoi libri. Essa le presenta i suoi complimenti; ed io, rinnovandole la mia riconoscenza vivissima, passo a dichiararmi colla più sincera cordialità, e col più intimo ossequio,

Di V. S. Illustriss.

Dev. Obb. Servitore e vero Amico
GIOVACCHINO PIZZI

LXIX.

DELL' AB. TARUFFI

Roma 21 *Agosto* 1784.

AMICO ORNATISSIMO

Il secondo tomo del vostro *Corso ragionato di letteratura Greca*, rimessomi per parte vostra da questo P. Alcaini Somasco, mi ha procacciato parecchie ore delle più graziose di mia vita. Ho letto e riletto con indicibil soddisfazione e le vostre traduzioni, che riguardo come esemplari della più sana eloquenza,

e le vostre osservazioni piene di scelta dottrina, d'ottima critica letteraria, e di senso retto originale. Amo il vostro stile ugualmente lontano dalla bassa pedanteria, che dall'indiscreto libertinaggio; e tale in somma qual si conviene ad uomo illuminato che pensa del suo, e che intimamente conosce le forze della propria lingua. Per altra parte voi mi avete riconciliato coll'odioso titolo di Sofista, che sin dall'infanzia m'inspirava non so quale avversione; e mi avete fatto toccar con mano che i Sofisti del merito singolarmente d'un Aristide, d'un Dione, d'un Temistio, potrebbono sfidare a tenzone i più rinomati Oratori della moderna Italia. Per lo che, sebbene senza veruna commissione del Reverendiss. P. Maestro del Sacro Palazzo, giudico e tengo per fermo che la vostra letteraria intrapresa sia realmente una delle più atte a giovare alla nostra nazione di cui siete benemerito per tanti titoli. Vi rendo infinite grazie del prezioso dono, e non posso dispensarmi dallo sperarne la continuazione; essendo assai più facile a me lo sperare, che a voi l'affaticare, per quanto siate fornito e d'ingegno, e di solerzia. L'Abate Monti Ferrare-

se, innamorato di voi per fama, già m'incaricò di farvi pervenire la più recente edizione de'suoi versi; ed io, desideroso di appagarlo feci capo al P. Alcaini apportatore del vostro egregio volume. Dal vostro autografo allo stesso Monti, che è venuto a comunicarmelo in aria trionfale, ho rilevato il vostro favorevol giudizio accompagnato dal maggior gradimento. Non può negarsi che Monti non sia poeta pieno di robustezza, e dotato d'insigni talenti. Il giorno della vostra apoteosi in Arcadia rimase sfortunatamente compreso nella nostra villeggiatura Tusculana di primavera. Ma al mio ritorno non ho cessato di lanciar le più calde giaculatorie al vostro caro ritratto, solennemente consacrato nel serbatojo, ossia nella Pinacoteca Pizziana. Grazioso e vivo ritratto del mio Cesarotti, ma inferiore di gran lunga a quello che col favor delle Muse ne ha colorito il nostro elegantissimo Abate Godart, ritratto impeccabile in ogni sua pennellata! La real Contessa d'Albanie prima d'incaminarsi alla volta del paese elvetico, dov'ella si trattiene tuttavia per giovarsi di certe acque minerali, m'ingiunse di dirvi mille belle cose in suo

nome, e di raccomandarvi pateticamente il proseguimento dell'Iliade italiana. Sia vostra cura il rispondermi su questo proposito alcuna cosa di dolce e di gradevole, ond'io possa farmene onore colla vostra divina estimatrice al suo ritorno in queste contrade. Ma che direte voi dello scartafaccio, che vi trasmetto qui compiegato? d'uno scartafaccio scarabocchiato in lingua morta, e generalmente proscritta al dì d'oggi? Ditene tutto ciò che potrà suggerirvi la mia insulsaggine, ma guardatevi dallo scemarmi per questo una sola dramma di quell'amicizia, che mi sta cotanto sul cuore, e che mi rende più beato del Sofì di Persia, se pure esiste un Sofì; e dove non esista, sostituitevi l'Imperatore della Cina.

Il Vostro Taruffi

LXX.

MELCHIORI CAESAROTTO V. CL.

S. P D.

JO. JACOBUS HOTTINGERUS

Vehementer doleo, mi Cæsarotte, silentio meo aliquam tibi rejectam esse sollicitudinem. Cujus silentii illa ipsa caussa fuit, quam es suspicatus: Scilicet cum epistolam tuam respondendi necessitatem per se nullam afferre viderem, aliis te denuo literis adire verebar, parum cogitans illud, quod verissime me admonuisti, vel hoc ipsum tua referre, ut receptæ epistolæ per me fieres certior. Quod igitur factum prius a me oportebat id nunc facio, plurimum te rogans, ut ignoscas huic meo vel errori vel negligentiæ. Quod autem nonnulla vos in opusculo meo mutaturos vel emendaturos significasti, illud scias animo me laturum æquissimo. Vereor tamen, mi Cæsarotte, ne quem ego Lingueto librum tribui, vos alii vindicantes vero auctori suum eripere videamini. Quem enim mihi nominasti scriptoris Itali librum, illum

suspicor esse diversum ab illo, quo ego sum usus, quemque constans apud nos fama tribuit Lingueto. Cum quidem nunc jam, per feriarum isthoc tempus in villa suburbana rusticans, ad manum non habeo: sed nisi omnia me fallunt, neque in operis titulo, neque in præfactione quidquam vel extat, vel dicitur, unde posses suspicari, ejus auctorem et Italum esse, et ex vestra lingua in Francogallicam eum fuisse conversum. Sed ineptus sum, tibi, mi Cæsarotte, errorem metuens, qui locum vix potest habere in re facile certe expedienda, præsertim cum tibi copia sit, titulum a me, si bene memini, exscriptum conferendi cum illo, quem præfert illa libri a te commemorati Francogallica versio. Quod scribis, mihi duodena libri, cujus pars est mea dissertatio ad vos missa, exempla destinari, illud mihi sane pergratum accidit. Ea sive vestræ debeo liberalitati, gratias tibi et per te Academiæ, quas referre non possum, habeo certe agoque maximas, sive sunt illa ipsa, quæ novissime per amicum mihi curavi destinanda: eorum pretium typographo item curabo persolvendum. Vale, mi Cæsarotte, atque porro ita tibi persuade.

me magis et vehementius nihil cupere quam tibi tali viro esse quam maxime commendatum. Iterum vale. Dedi Turici die XIV. August. MDCCLXXXIV.

LXXI.

DEL SIG. ANGELO MAZZA

Parma 21 *Ottobre* 1784.

AMICO CARISSIMO

Io sono veramente reo di grave omissione. *Habes confitentem reum*, direbbe l'Algarotti camminando giusta il suo costume su i trampoli delle citazioni. Un rilevantissimo oggetto domestico, per cui ho provveduto assai bene a' miei affari, e un pasticcio filosofico poetico, che mi farà forse vivere qualche giorno di là dalla tomba, hannomi tenuto inviluppato anzi sepolto in un perfetto egoismo. Questa ingenua confessione vagliami di scusa innanzi al tribunale della vostra amicizia. Non è però, ch'io non abbia letto, tosto che mi giunse, e assaporato il se-

condo volume, e in esso la solita moltiplice erudizione, la critica ardita, ſina e piccante, che ſar dovrebbe eternamente tacere il Teatino Pantilio, la ricchezza e varietà mirabile de' modi Italiani, per cui ogni ſorma di stile divien proprio vostra; e che non siami compiaciuto dei due tratti caratteristici maggiori d'ogni mio merito, e solo uguali all'amorosa vostra parzialità. Malgrado a tutto ciò, non ho saputo per l'intervallo di sei mesi scuotermi *dall'alto soavissimo letargo,* in cui m'aveano immerso l'economia e le Muse. Or vi prometto una sollecita ammenda. Entro pochi giorni esigerò per intero il costo, e pel solito mezzo dell'Occhi, o d'altro Veneto corrispondente ne riceverete lo sborso.

Il P. Ab. Capretta che venne costà ai primi di Settembre, non volle incaricarsi del Condillac. Veramente il volume è alquanto indiscreto e mette paura. Se non mi ricordassi del Frugoni, lo consegnerei ai Francescani. In somma starò avvertito per cogliere la prima occasione che mi si presenti sicura.

L'Omero da voi tradotto sarà il solo, che

si farà leggere con ammirazione e diletto dall' Alfa all'Omega. Usando arbitrj, o non usandone, voi farete cosa incomparabile. Perchè la lunghezza del cammino non vi stanchi od annoi immaginatevi d'aver sempre a fianco la venerabil ombra dello Smirnèo, e ch'essa medesima v'assista a tradurre non meno che a ritoccare la più grand'opra dell' ingegno umano. Addio. V' abbraccio di core.

LXXII.

DELL'AB. ARTEAGA

ILL. SIG. SIG. PAD. VENERATISSIMO.

Desideravo da lungo tempo, che mi s'offrisse occasione onde poter significare a V. S. Illustrissima la sentita stima, e l'intima non mai dissimulata ammirazione, con cui ho sempre riguardata la sua persona. Chi intende così bene, e così luminosamente spiega le teorie di Platone non ignorerà, che si danno tal volta delle simpatie se non derivate dalla precedente dimora negli astri, come sognava quel filosofo, provenienti al-

meno da que' rapporti intellettuali, i quali appena veduti eccitano in noi l'idea del Bello. Ed è appunto questo Bello, che mi è parso di ravvisare, leggendo le varie opere di V. S. Ill.ma fregiate di vistè luminose, di stile franco e sicuro, di libertà nobile, di gusto stagionato e squisito. M' innamorava sopra tutto, quel tatto fino, quella critica imparziale, quello spirito ragionatore tratto non dagli scarsi rigagnoli degli Speroni, dei Minturni, de' Castelvetri, de' Casa, o de' Bembi, ma dalle inesauribili e profonde sorgenti dei Montesquieu, degli Hume, de' Voltaire, degli Alembert, dei Sultzer, e degli altri scrittori di simil tempra. E mi rallegravo infinitamente coll'Italia per la fortuna, che ha ella di possedere un Eroe letterario capace di liberare le belle lettere dalla schiavitù, ove da più secoli teneanle oppresse gl'insignificanti Parolai, i Puristi insipidi, e i Pedanti accigliati, per rimetterle nell' antico loro e naturale dominio, ch' è quello della filosofia, alla quale rendono esse assai più che da lei non ricevono.

Debbo ora alla premurosa gentilezza di Sua Eccellenza la Signora Contessa Donna

Marina Grimani vedova Pepoli il poter ridurre ad atto quel mio desiderio trattenuto finora dal giustissimo imbarazzo, che dee ispirare ad uno sconosciuto straniero la cognizione della propria oscurità paragonata collo splendore d'un merito così elevato. Affidato non per tanto ai favorevoli auspicj di questa nobilissima Dama, e sicuro, che il rispettabile di lei nome mi terrà luogo presso a V. S. Ill.ma d'ogni e qualunque commendazione, oso presentarmi avanti con questa lettera, giacchè non mi è permesso di farlo colla Persona. Ed è così grande il coraggio, che m'ispira il patrocinio autorevole della mia guida, che a costo ancora di comparir temerario, oso mettere sotto i penetranti sguardi di V. S. Ill.ma il primo tomo d'una mia miserabile Opericciuola publicata nell'anno scorso, e il cui compimento è già sotto il torchio. So ch'io procedo con pochissima avvedutezza esponendomi al manifesto rischio di distrugger colle mie inezie stampate la vantaggiosa impressione che avrebber potuto fare nell'animo di V. S. Ill.ma le racccomandazioni di una tal Dama; ma tant'è: la vanità è l'antichissima debo-

lezza degli Autori, nè io aspiro al chimerico vanto di essere una eccezion della regola. Avrò nulladimeno la consolazione, che se cedo questa volta alla vanità, la tentazione è così lusinghiera, e così bello il motivo che l'arrendersi diventa un atto quasi lodevole.

L'unica ricompensa, ch'io bramo per cotesta mia non meno sincera che singolar divozione verso la persona di V. S. Ill.ma si è, ch'Ella si degni arruolarmi nel numero dei suoi maggiori ammiratori, servi, ed amici; fortuna, di cui comincierò a persuadermi quando mi vedrò onorato de' suoi frequenti e venerati comandi; mentre pieno di rispettosissimo ossequio passo a dichiararmi,

Di V. S. Ill.ma

Bologna 30 *di Marzo* 1784.

Umiliss. Devotiss. Servitore

STEFANO ARTEAGA

LXXIII.

ALLA C. L. DRAGONI

Padova 1784.

La graziosa sua lettera non risente punto i pregiudizj della stagione. Malgrado i ghiacci e le nevi, l'amenità del suo spirito ricorda i tepori di primavera. Io però mi compiaccio di simpatizzar con lei anche in questo punto; giacchè pretendo di non cederla ad alcuno nell'odiar cordialmente l'inverno ch'io risguardo come il nemico della natura; e credo più che dimostrata l'opinione del celebre Buffon, che il mondo abbia a morir di freddo. Ella ha scelto un'ottima pipa nel saporito Luciano. Egli è il Voltaire dell'antichità: ambedue hanno dichiarata la guerra ai dogmatici d'ogni specie, ambedue sono impareggiabili nel loro genere; l'uno ha una certa diffusione graziosa e spensierata qual è quella della conversazione, l'altro ha una vibratezza e un'agilità ch'è tutta sua: gli scherzi del primo sembrano più naturali, quelli del secondo sono più fini ed inaspetta-

ti: il Francese sopra tutto parmi più filosofo del Greco; la sua leggerezza è gravida, d'idee solide e profonde; laddove Luciano sembra alle volte parlar a caso, e senz'altro disegno che di divertirsi a spese della filosofia, facendo talora uso d'argomenti da volgo, e confondendo le dottrine delle scienze naturali coi sogni dei metafisici de'suoi tempi. Omero ha ben fortuna di trovar in lei una protettrice autorevole appunto perchè meno pregiudicata di Madama Dacier. Il favore ch'ella mostra al disegno della mia fatica mi sarà un nuovo stimolo per intraprenderla. Uscito che sia il mio secondo Tomo, il che dovrebbe essere alla metà di quaresima, raccoglierò un poco meglio il mio spirito per consultar le mie forze sopra un'impresa, della quale malgrado i buoni prognostici di qualche censor ben affetto, non so qual successo promettermi. Frattanto in questa traduzione Omerica ho già un precursore alquanto bizzarro. Un Maestro di questo Seminario si è pensato di darci Omero tradotto nel nostro dialetto vernacolo, e in stile burlesco. N'è già uscito il primo Canto, che nel suo genere ha qualche felicità. Molti decla-

mano contro la profanazione delle cose sacre : ma le Parodie ch' escono a Parigi delle più famose Tragedie non tolgono nulla al loro merito; e in ogni modo è bene che anche nella letteratura vi sia pascolo per tutte le classi. La ringrazio delle sue graziose e benefiche disposizioni. Scriverò a Venezia, e sarà opportunamente avvertita. La prego de' miei complimenti al suo pregiatissimo Signor Consorte, e a credermi costante in quella vera e affettuosa stima con cui mi pregio di dirmele, ec.

LXXIV.

ALLA STESSA

Padova 1784.

Le devo duplicate e distinte grazie per due preziosi doni, il suo liquore, e la sua lettera. Ambedue risvegliano delle idee; l' uno solletica il palato, e l' altra lo spirito. I dubbj ch' ella promuove nascono ben più da soprabbondanza di lumi che da bisogno: e chi è capace di formar tali domande è anche at-

to a dar a se stesso le più adeguate risposte. Sa ella che in poche righe ha accozzato un cumulo di questioni da imbarazzare i più squisiti ragionatori del secolo? A risolverle ad una ad una come va, ci vorrebbe una serie di dissertazioni, e molte ancora resterebbero indefinite. Ella somiglia a quella Principessa di Germania, di cui diceva il Leibnizio che volea sapere il perchè del perchè. Ora quest' ultimo perchè è spesso un mistero della natura ugualmente in letteratura che in fisica. S'io avessi la bella sorte d' esserle vicino, non prenderei certamente l'assunto di soddisfare alle sue ricerche, ma godrei di farla, come Socrate, da levatrice de' suoi pensieri, e di darle occasione di sviluppar maggiormente le proprie forze. Luciano è certamente il Voltaire dell'antichità, come Voltaire è il Luciano dei nostri tempi. Ambedue possono esser eccellenti nella lor maniera: ma poichè queste maniere sono dello stesso genere, e versano a un dipresso sopra gli stessi argomenti, è permesso certamente di paragonarle fra loro, e di farne giudizio. Quantunque i due autori maneggino con egual maestria il loro stile, ella

converrà meco che quel dei due che mostra più varietà e pieghevolezza di spirito, che tocca con più leggerezza e desterità punti delicati e scabrosi, che ha l'arte di far intendere più di quel che dice, che sa unir meglio l' istruzione al diletto, deesi pregiar di più di quello che ha comunemente una maniera uniforme, che parla senza velo, e presso di cui la parte ragionativa è spesso più popolare che solida. È vero che lo spirito ha per fine primario il diletto, come la filosofia l' istruzione: ma ove la filosofia manchi, lo spirito è comunemente leggiero, buffonesco, superficiale, siccome la filosofia senza qualche spirito trionfa difficilmente dell'intelletto, non che del cuore: ed ella ben rammenta il detto d'Orazio, che chi mischia l'utile al dolce ottiene il voto universale. Nulla di più vero di ciò ch'ella accenna, che ogni secolo, ogni nazione ha il suo spirito. Ma non ne segue perciò che ogni nazione, ogni secolo, lo abbiano d'una tempera ugualmente felice. Deesi dir lo stesso del Gusto che della Filosofia: nè l'un nè l'altra non allignano con egual felicità in ogni tempo, nè fioriscono così tosto presso ogni

popolo: ambedue ricercano una certa preparazione di mente, un certo concorso di cause, un certo progresso di società. Innanzi quest'epoca potrà bensì aver luogo il Genio, non però il Gusto. Qualche scrittore privilegiato lo farà sentir per istinto, ma in generale la nazione lo avrà imperfetto, vizioso, mancante di principj fecondi, e applicabili a tutti i generi, e a tutte le modificazioni dell'arte. L'individuare qual sia l'epoca opportuna alla perfezione del gusto, e il convalidar quest'opinione col raziocinio e cogli esempj è cosa da trattato più che da lettera, e questa è già lunga e pesante più del dovere. Alcune idee relative a questi principj furono da me sviluppate appunto in questi giorni in un Ragionamento spedito all'Arcadia di Roma, che dee recitarsi in quell'Accademia. Io mi do debito di spedirgliene una copia, quando l'avrò fatta trascrivere. In breve uscirà alla luce un Poemetto in tre Canti del Co. Pagani sopra il globo aereostatico, pieno d'immaginazione sensata, e scritto con particolar eleganza e felicità. Ella continui a coltivar il suo spirito, e ad onorare il suo sesso, e si accerti ch'io con-

servo la più giusta invidia a quelli che compongono il di lei circolo, e che mi pregio di essere colla più cordiale stima, ec.

LXXV.

DELL' AB. STEFANO ARTEAGA

Bologna 27 *Aprile* 1784.

AMICO E SIG. PREGIATISSIMO

Accetto, e farò uso perpetuo, della legge, ch' Ella m' impone di bandir affatto i complimenti fra noi. Una volta per sempre io gli protesto la più illimitata servitù e la più sincera amicizia tanto più durevoli l'una e l' altra quanto che in me non vengono a verun altro motivo appoggiate fuorchè al solo dell'altissima stima concepita pei suoi talenti non meno che pel nobil carattere, che traspira nelle opere sue. Con tal persuasione io mi sento alla seconda lettera così avanzato nella confidenza come potrei esserlo dopo molt' anni: e se fossi poeta quanto il traduttore di Ossian paragonerei la mia na-

scente affezzione al Sole, che appena bambino giganteggia sull' orizzonte. Ho infinitamente gradito e la sua lettera e il suo dono. Mi giugne di nuovo nella prima, che abbia Ella a dolersi degl' insetti malefici: posso assicurarla, che dacchè sono in Italia, e coltivo le lettere, non ho mai sentito il suo nome tanto in bocca degli Oltramontani quanto de' suoi Nazionali se non se accompagnato dai più meritati magnifici elogj. Che seppur vi fosse taluno che pensasse altrimenti, dev' Ella fare lo stesso conto, che Ercole, allorchè correva nello stadio, farebbe d' una formica, la quale gli morsicasse il tallone. Troppo è ormai assicurata la di Lei riputazione e troppo luminosa la sua gloria perchè possa venir ombreggiata dagli sfibrati impotenti vapori di qualche goffo Pastor di Elide, o di qualche nebbioso folliculario.

Del nuovo parto ch' Ella mi favorisce intendo di fare la più alta commendazione dicendo, ch' è degnissimo della sua schiatta. Lodo non solo ma invidio ancora l' intrepidezza, con cui attacca la pedanteria, morbo egualmente nocivo alle lettere che la superstizione lo è alla religione, o alla virtù l' i-

pocrisìa. Fu detto da un Antico, che sei Oratori come Demostene avrebbero salvata la Grecia dalla servitù di Filippo; tre altri Scrittori della sua tempera basterebbero, gentilissimo Sig. Abate, per debellar la tirannide sotto a cui geme la letteratura in Italia. Piacesse al Cielo ch'io potessi prestar alla mia Nazione (che ne abbisogna pur troppo) lo stesso imprezzabil vantaggio ch'Ella rende alla sua! Ma la favola di Prometeo che non può far uso del fuoco rapito a Giove perchè le catene il tengono attaccato sul sasso, è l'emblema di tutti noi. Un altro motivo per cui stimo al sommo il suo *Corso Ragionato* si è perchè mi trasporta fra i miei cari Greci, che furono e saranno sempre le mie delizie. Anch'io mi son tentato di piegar l'arco d'Ulisse traducendo alcuni squarci de'loro Autori, fra i quali vo meditando una completa versione di Teocrito in esametri Latini. Ho preferito questo idioma al mio, perchè lo Spagnuolo non sarebbe inteso in Italia. L'ho anche preferito al Toscano perchè mi sembra arditezza, che puzza un cotal poco di presunzione, lo sperar di poter oltrepassar la mediocrità scrivendo versi in lin-

gua vivente non sua. Mando a Lei due Idilj, come per saggio, il 18 e il 27, quello per esempio di poesia dialogizzata, questo perchè mi sembra uno de' più difficili di Teocrito sì per la circostanza di tradurre verso per verso (legge severa, cui mi sono assoggettato in tutta la traduzione) come per le grazie native, e originale semplicità, che lo caratterizzano. Ometto le annotazioni critiche, che debbono accompagnar ciascuno Idilio, e le varianti Greche, onde verrebbe a farsi quasi un nuovo testo secondo me più corretto e assai più conforme allo spirito di quell' inimitabil poeta. Glieli mando non coll'affettata ipocrisia di chi mentisce modestia per carpir delle lodi, ma colla sincera deferenza bensì di chi sapendo di poter errare vorrebbe pure afforzarsi d'una rispettabile guida. Se credess'Ella che questo fosse un buttar via il tempo, me l'avverta con pienissima libertà. Il lavoro non è avanzato a segno che non possa tralasciarsi senza discapito, e mille altre strade vi sono nella letteratura onde poter appagare l'amor proprio d'un Autore senza impacciarsi coi Greci. A proposito di questi desidero sapere da

Lei di quanti Tomi a un dipresso verrà composto il suo Corso Ragionato, se agli Oratori e ai Sofisti debbano tener dietro i Poeti, se vengono compresi i Drammatici e i Lirici ancora, e se vi sarà il suo luogo per gli Storici, Filosofi, Romanzisti ecc.

La rispettabile Dama restituisce a Lei i suoi gentili saluti. Ella è veramente pei suoi rari pregi la Donna che non si trova, e risponde compiutamente alla dimanda della Scrittura: *Mulierem fortem quis inveniet?* In questo stesso stessissimo punto mi giunge un regalo di suo figlio il Conte Alessandro Pepoli, ch' Ella forse conoscerà, ed è una copia delle sue Tragedie stampate. Per ora non posso dir altro se non che le Tragedie sono quattro, e che l' edizione è bellissima, accompagnata di carte musicali.

Sono con inalterabile amicizia e rispetto

Umiliss. Devotiss. Serv. e Amico

Stefano Arteaga"

LXXVI.

DEL SIG. IGNAZIO MARTIGNONI

Varese 15 *Ottobre* 1784.

ILLUSTRISS. SIG. SIG. PAD. COLENDISS.

Nulla di più grato poteva arrivarmi all'orecchio, pregiatissimo Sig., quanto l'udire, che Ella abbia pur presa a compire la bellissima traduzione d'Omero. Io benedico il punto, e l'ora, in cui vi si decise; e la mia esultazione è tale, che non so resistere all' impazienza di congratularmene, e di ringraziarnela vivamente. Tacciano dunque omai quei pedanti eruditi, che anatematizzano chiunque non sa di Greco: No, non potrà più dirsi digiuno delle bellezze d' Omero, e di Demostene chi avrà imparato a ammirarli nelle eccellenti sue versioni. La lingua Greca necessaria un tempo a chi non voleva essere annoverato fra' barbari, perchè maestra unica dello scibile, che colle grazie dell' armonia e col vigore dell' eloquenza domò gl' incolti suoi vincitori, e che per ben due fiate

cacciò la barbarie dall'Italia, una tal lingua, dico, sembra oggi di soverchio trascurata, e dalla superstizione pare siasi passato all'anarchia letteraria. Han bel gridare gli eruditi *non esservi salute fuori di Grecia* : il secolo difficile e svogliato, che vuol diletti, i quali non gli costino gran pena, si appaga di leggere i Greci Scrittori nelle traduzioni, che d'ordinario abbiamo fedeli bensì, ma fredde, aride, e stentate; e non vi ravvisando quelle veneri di stile, dietro le quali languiscono i Grecisti, gridano all' impostura, e sono ingiusti verso quella ingegnosa nazione. In tali vertenze Ella si levò opportuno, valoroso Sig. Abate, e lontano egualmente dalla idolatrìa, che dalla irreligione letteraria, accennò il torto d'ambi i partiti: degli uni mostrando non essere i Greci impeccabili, nè essersi da loro esaurite tutte le idee del bello; degli altri col costringerli a riconoscere l' ingenue grazie, e i sommi pregi de'Greci autori mercè le felici sue versioni, che arricchirono il nostro idioma co' bei modi di quel linguaggio pittoresco e armonioso. Vivano dunque i buoni studj, a' quali Ella tanto giova, viva la nostra Italia lieta dell' onore che Ella le fa.

Ma, veda illusione d'un argomento a me troppo caro: il piacere di ragionarne mi faceva quasi dimentico de' miei doveri, vuo' dire di renderle distinte grazie per la cortesia somma, con cui accolse il tenue dono delle cose mie, e per gli umanissimi sentimenti, co' quali le è piaciuto spiegarsi a mio riguardo. E in vero, l'autorevole approvazion sua è di tal peso, che potrebbe lusingare l'amor proprio dell'uomo il più modesto, se non sapessi quanto gli uomini grandi usino esser facili co' giovani per eccitarli a proseguire nella carriera delle lettere, dalla quale potrebbe distorli una troppo rigida sincerità. Io mi conosco abbastanza per non dare una diversa interpretazione alle gentili sue espressioni. Ad ogni modo le sarò sempre grato pe' felici presagi, co' quali Ella per favorirmi penetrò nella nebbia dell' avvenire; ed assicurandola di tutta la mia stima e riconoscenza mi do l'onore d'essere

Di V. S. Illustriss.

Dev. Obb. Servitore
IGNAZIO MARTIGNONI

LXXVII.

DEL SIG. GAETANO MIGLIORE

Ferrara 22 Decembre 1784.

GENTILISS. AMICO, E PAD. SINGOLARISS.

Convengo ancor io sull' ingiustizia dei disprezzatori di Marziale, ma sino a un certo segno. Un' arguzia di concetti tutta di lui, analoga per altro all' indole di satira, e più che mai a certi aneddoti de' suoi tempi, che noi in buona parte ignorando non possiamo gustare nel lor bello, gli han formato un carattere, che non suddisfa molti; ma il difetto è per tre quarti più in chi legge, che in lui, che scrisse. Ciò non ostante penetrando nelle midolla dello scrivere, ed analizzandone spassionatamente lo stile, m' incontro in certe maniere, in alcuni torni di concepire, e di spiegarsi, che sicuramente si slontanano dalla semplicità, dalla chiarezza, dalla maniera in somma dei tempi più felici. L' uno dei due dice sicuramente meglio dell' altro. Oh per Bacco! io sarò sempre per

Catullo, e se l'abbia pure in pace Marziale. Ma la materia è troppo vasta per non chiuderla in due righe di lettera. Sacrifico un' Ecatombe sull' ara d'Omero, perchè solleciti il suo illustratore, ed arricchisca la repubblica delle lettere. Ma sacrifico ben anche alla Dea dell' amicizia, perchè mi conservi il cuore d'un amico, di cui sono, professo, sinchè vivo,

Dev. Obb. Sev. ed Amico
GAETANO MIGLIORE

LXXVIII.

ILLUSTRI CESAROTTO

HUMANITATIS, QUAM DOCTRINA ET SCRIPTIS PROFITETUR, EXEMPLO VERISSIMO

S. P. D.

PHIL. FUL. LIEBERKUHN

Ex animo lætor, Cesarotte, Vir illustris, quod honorificam hanc tecum per litteras colloquendi opportunitatem nactus sim. Nam ex quo per Commentarios Gothanos de libris novis cognoveram, quanto tu studio in-

cumberes ad litteras Græcas in Academia Patavina commendandas atque promovendas, quantaque tu omnino humanitate colis, magnopere te amavi atque colui. At ab ineunte enim ætate statim huic litterarum generi, omnibusque iis, quæ ad humanitatem pertinent, doctrinis mirifice deditus fui. Præsertim vero Græcarum litterarum amor me ita semper tenuit, ut nihil non mihi jucundissimum esset, quod ad eas ornandas atque augendas spectare mihi videatur. Quo quidem in genere universum tuum studium, in primis autem cursum tuum, quem vocas, auctoribus Græcis enarrandis destinatum, merito ponendum esse putavi. Sed ad istam animi mei propensionem præter expectationem accessit singularis benevolentiæ tuæ erga me significatio, quam mihi humanissimis litteris tuis testificatus es, dum de honorifico Academiæ Patavinæ super Commentario meo, de formandis ad humanitatem liberorum generosorum animis, judicio certiorem me facere voluisti. Quod quidem Academiæ vestræ inclytæ judicium, cum per se jucundissimum mihi acciderit, tum profecto eo gratius mihi evenit, quod te nactus sim

ejus interpretem atque nuntium. Tu igitur, Illustris Cesarotte, facile intelliges, quantam ce eo lætitiam animus meus capiat, quod tibi studium atque venerationem suam ingenue his litteris profiteri per hanc opportunitatem ipsi liceat.

Quod autem attinet ad loca ista commentarii mei, in quibus illustres hujus causæ judices nonnulla deprehendisse significas, quæ non satis conveniant cum dogmatibus Ecclesiæ vestræ, equidem vobis eorum aut omittendorum, cum facile abesse possint, aut etiam leniter mutandorum ipse auctor sim, siquidem veramini, ne iis animi eorum, qui eodem cultu divino vobiscum utuntur, aut offendantur aut a legendo meo scripto deterreantur. Alter locus, quem tu significasti, a verbis - *Aussitot que* - etc. *dans la grace de Dieu* - totus abesse facile potest. In altero autem verba ista: *Acccoutumez-la-raison* ec. ita quoque deleri possunt, ut non desiderentur. Quæ quidem ratio si vobis placuerit, omnibus eorum locorum difficultatibus mederi mihi videtur. Quod si vero aliter statueritis, facile ejus ni judicium vobis relinquere possum, cum minime dubitem, vos

in locis istis mutandis ita versaturos esse, ut mihi ipse contradicere non videar.

De ratione præmii centum zecchinorum ad me mittendi quod sententiam meam rogasti, Vir humanissime, gratissimum mihi fecisti. Valde enim tibi assentior in eo, quod satius et consultius existimare videris, numisma 100 zecchinorum valore inde non tradendum curari, sed potius ipsam pecuniam mihi præberi. Non enim tam sum beatus, ut tantam pecuniam, cum ejus fruendæ opportanitas mihi miosque detur nobis quasi denegare debeam. Ut autem pecunia ista tuto ad me deferatur Frid. Guil. Schuzium, celeberrimum inter Berolinenses argentarium, rogari, ut eam certo cuidam viro, quorum illi aut Venetiis aut Patavii, aut alio in oco vicino negotia intercedant, ab inclyta nostra Academia te intercessore accipiendam mandet, mihique postea cum pecunia nostra commutatam numeret. Illi quoque viro schedulam acceptorum 100 zecchinorum testem cum epistola nuncupatoria ad te missa tradidi, quæ cum tibi tradita fuerint, pro tua in me benevolentia ei, qui illas tibi tradiderit, prcuniam istam numerandam curabis.

Quanquam autem, Cesarotte, vir illustris, præmium istud satis lautum gratissimum mihi obtigit, quoniam in Germania nostra ii, qui juventuti in scholis instituendæ operam dant, nunquam fere splendida fortuna utuntur, multo magis tamen eo lætor, quod inclyta vestra Academia me hoc honore dignum putaverit, quod itaque libellus meus aliquam certe utilitatem atque præstantiam habere illi visus sit, ex quo spem dulcem concipere possim, fore ut inde ad promovendam hominum felicitatem nonnulli saltem fructus proficiscantur. Etenim semper ita equidem animatus tui, ut nihil homine dignius, nihil gloriosius, nihil jucundius existimarem iis conaminibus, quæ ad communem utilitatem augendam spectarent. Propterea quoque quæstionem vestram, dignam profecto vobis humanitateque vestra, cum eam a vobis proponi legissem, magno cum studio arripui, in eaque tractanda summa cum voluptate elaboravi. Neque etiam vos fugere legendo potuit, me intima humani generis caritate ductum fuisse in eo scribendo. Facile enim intelligebam, e recta libeorum generosorum atque opulentorum formandorum

ratione permagnam ad hominum societatem redundaturam esse utilitatem. Itaque operam tuam, siquidem digna atque idonea quæstioni isti foret, vanam aut inutiliter collocatam fore, non existimari. Deo autem optimo maximo pias atque supplices gratias ago, quod ille consilium meum læto successu beaverit!

Sæpius autem, illustris Cesarotte, inter scribendum magna cum voluptate atque pietate ejus viri memini, qui tanta animi magnitudine atque humanitate fuerit, ut præclaram istam quæstionem, tanto præmio proposito, tractandam proposuerit, atque tacita benefactorum conscientia divinique judicii assensu contentus, sic de hominibus bene mereri voluerit. Fateor quoque, me sæpius tanti tamque eccelsi animi cogitatione ita quasi elatum esse, ut majori etiam cum studio in tractanda ista quæstione versarer. Nunc tibi magnas gratias ago, quod sanctum illud atque venerandum nomen mihi prodere non dubitaveris. O! quam vellem, ut mihi liceat humanitatis perfectæ exemplum istud, Bettonum vestrum generosissimum, coram alloqui atque venerari! Quod quidem

cum mihi non liceat, rogo te, vir illustris, út ei animi mei venerabundi pietatem significes meo nomine, meque ipsius benevolentiæ commendes. Hoc quoque a te peto, ut mihi exponas sententiam tuam de ejus nomine in Germania nostra publice profitendo, quod mihi tum licere velim, cum commentarii mei archetypum inter populares meos imprimendum curabo.

Quod reliquum est, Cesarotte, vir illustris, rogo te, ut Academiæ vestræ inclytæ reverentiam meam testificeris, meque in posterum quoque benevolentia sua non indignu mjudices. Vale, atque mihi fave. Dabam, Neo-Ruppini, VII. Kalend. Februar. CIƆIƆLXXXIV.

LXXIX.

AL SIG. COSTANTINO ZACCO

Padova 1785.

AMICO CARISSIMO

La vostra lettera m' interessò e mi commosse. I vostri dubbj erano un delitto verso di me. Buon per voi che vi siete confessato, pentito, ed emendato nel tempo stesso. Io

v' abbraccio. La mia letteratura è poca cosa, e quando ella fosse un' immensità, io ne darei volentieri mille libbre per un' oncia di buon cuore. Voi siete un giovine onesto, colto, ed amabile, e lo siete malgrado d' esser N.U. Questi son titoli per ammirarvi, non che amarvi. Io v' accetto dunque ben volentieri come amico e me ne compiaccio. Non altro mi dispiace nella vostra lettera se non il timore che ciò voglia dire che volete stabilirvi costantemente a Venezia. È qualche tempo ch' io non vedo la vostra dama: ci andrò da un giorno all' altro anche per la sollecitudine d' essere rischiarato su questo punto troppo interessante per me. Già saprete che il Magistrato de' Riformatori ha sospeso il Giornal dei Confini. Il povero Contini mi fa pietà. E che ne sarà di quel deposito di bile che avea il suo sfogo per la penna? Addio. Ricordatevi che siete preso in parola d' essermi amico, benchè mi fareste dubitare della vostra sincerità con quell' aggiunta di servitore ch' io vi perdono per l'ultima volta, e per pura esuberanza di grazia. V' abbraccio di cuore, Addio.

Vostro cordiale amico
Melchior Cesarotti.

LXXX.

ALLO STESSO

Padova, 1785

AMICO CARISSIMO

Io sono una divinità familiare, e quantunque comprenda le intenzioni, e ami le jaculatorie, godo però che i miei divoti si spieghino meco francamente coll' orazione vocale. Il mal è che alla mia divinità manca l'attributo essenziale dell' Onnipotenza. Se così non fosse la vostra situazione sarebbe migliore, ed io godrei la buona sorte d'avervi stabilmente vicino. Ma voi che per doppio titolo dovete essere Teista, Ottimista, e Mistico, dovete anche pensare che nell'arcana economia della Provvidenza tutto si fa per il meglio, e che i sacrifizj stessi hanno le loro delizie. Il vago pensier che vi desvia può esservi d' una salvaguardia utilissima. Ma poichè citate il Petrarca, ricordatevi che quel Poeta dell' anime elette pieno d'un pensiero analogo, non si abbandonò però egli ad una

inerte tristezza, ma per quello appunto coltivò maggiormente il suo spirito, e consacrò la sua vita a quanto di bello e di grande potevano presentargli le circostanze. La vostra condotta e le vostre qualità più sviluppate e più estese debbono giustificar tutte le impressioni che avete lasciate in Padova. Questo è il vero modo di render omaggio a quella verace divinità che s'interessa altamente del vostro bene, e di cui mi glorio d'esser l'interprete e ne sento quasi l'inspirazione. In questo stato di spirito v'abbraccio caramente. Addio di cuore.

Vostro Affez. Amico
MELCHIOR CESAROTTI.

LXXXI.

ALLA C. LIVIA DRAGONI

Padova, 1785.

Il vortice amichevole in cui mi trovo costantemente ravvolto ne' tempi autunnali mi trasse seco per alcuni giorni a Verona a render omaggio al nostro Orfeo. Tale è per me real-

mente il Pacchiarotti. Egli si fa tiranno dell'anime sensibili, ed è il solo che m'abbia fatto credere ai miracoli della Musica Greca tanto magnificati dall'antichità.

A Verona conobbi più d'una Signora che fa onore al sesso coltivando il suo spirito. Ma niuna di queste giunge a far obbliare una coltissima Udinese, a cui ella ha il torto di non rendere adeguata giustizia.

Udine lasciò sopra il mio compagno, e specialmente sopra di me un' impressione assai grata, e un vivo desiderio di rivederla. Ma ora convien deporre tutti i fantasmi piacevoli per comporre il viso e lo spirito secondo la pedantesca dignità della toga professoria. Il nostro Bue (*) comincia a muggire, l'Accademia mi chiama alle sue sessioni, e il vecchio Omero mi sgrida perchè l'ho abbandonato da qualche tempo. In mezzo a queste faccende mi resta appena la libertà dei pensieri: ma questi più d'una volta ritorneranno a lei, e l'idea della Co. Lavinia non sarà straniera fra' miei libri. Attesti il mio vero ossequio ai Signori Padre e Zio, coppia che onora l'Italia, non che la sua pa-

(*) La Sapienza di Padova chiamasi il *Bo*.

tria, e che mi destò rispetto e tenerezza ad un tempo. Ella poi mi creda pieno di gratissima riconoscenza per la sua singolar gentilezza, nè si scordi ch'io mi pregio in modo particolare di essere quale ec.

LXXXII.

ALLA STESSA

Padova.

Io avea perduto due cose preziose, la conoscenza della Co. Teresa, e la lettera della Co. Lavinia. Grazie al cielo io sono alfine compensato della seconda mia perdita, ma la prima è fatalmente irreparabile. Giunto a Padova due giorni dopo la partenza della figlia, fui ben dolente di non aver avuto a tempo l'avviso del di lei arrivo, e sentii per la prima volta un irritamento dispettoso contro la mia favorita, voglio dire la mia campagna, che mi privò di questo bene. Ciò che mi fu detto di lei da chi ebbe la fortuna di conoscerla accrebbe di molto il mio rammarico. So che oltre i diritti ereditarj ella ne

ha molti di personali sopra il mio animo, e lungi dal voler incontrar su questo un processo civile, sono dispostissimo a metterla in possesso d'un tal fondo, qualunque siasi, nè saprei fare un'apparente resistenza che affine di vedermi intimata un' estragiudiziale, che mi attesti una così cara pretesa. Sarà mia cura di risarcirmi in miglior modo a tempo opportuno colla figlia, e colla madre della scortesia della sorte, e dei danni della lontananza. Non ho mai dubitato della sua graziosa memoria misurandola anche da quel senso vivo d' affettuosa stima, che malgrado il mio silenzio non si rallentò mai nel mio animo verso di lei. All' abate Sibiliato porterò i suoi complimenti, che gli saranno di conforto nello stato molesto e pericoloso della sua salute. Ella conservi la sua così ben disposta come il suo spirito, e si compiaccia di credermi immutabilmente.

LXXXIII.

ALLA STESSA

Selvaggiano:

Con sommo rincrescimento intesi dal Sig. Co. Filippo suo fratello la sempre immatura mancanza del veneratissimo Sig. Co. Antonio di lei consorte. Dall'impressione che fece in me questa nuova misuro il senso che deve aver fatto nel di lei animo la perdita d'un compagno così prezioso, e degno di lei. Io non prenderò a confortarla colle massime dello stoicismo, che non è fatto se non per gli uomini dell'epoca di Deucalione. Afflizioni di questa specie son troppo giuste, e chi non le risente dee vergognarsi di sè. La filosofia puramente umana non ha balsamo per queste piaghe: ella non è medica fuorchè delle malattie imaginarie. Le cure delle ferite mortali non appartengono che alla filosofia religiosa. La nuova esistenza di cui ella ci assicura, e che per un'anima virtuosa non può essere che felice, ci permette bensì di gemere sopra un amico lontano, ma non

già di desolarsi sopra un amico perduto. No, il suo degno e amato consorte non è perduto per lei; egli esiste collo spirito in un mondo più avventuroso, come esiste in questo colla sua fama, e nel di lei cuore col ritratto delle sue virtù. S' egli non comunicherà con lei per i mezzi ordinarj come i nostri cari lontani, la sua parte migliore si farà intendere alla sua metà con una comunicazione più intima, converserà co' di lei pensieri, si mescolerà negli affetti, seconderà gl' impulsi del suo bell'animo, applaudirà àlle sue azioni benefiche, ed ella si sorprenderà assai spesso di conversar con lui, quando più si crede di trovarsi sola con sè. Questa idea le si farà più viva alla vista delle care e virtuose figlie, tanto benemerite degli ultimi istanti del padre, e penetrate ciascheduna da un triplicato sentimento compenserà coll' intensione dell' anima l' imperfezione dei sensi. Per tal via il suo cordoglio si andrà sciogliendo in quella dolce tristezza ch'è forse il più caro alimento del cuore, e si accorda così bene cogli affetti d' una tenera umanità. Con queste parole io non intendo di dirle nulla di mio, ma di presentar a lei lo spec-

chio di lei medesima, e insieme di attestarle quanta parte io prenda in un accidente così critico per la costituzion del suo spirito. Non mi resta che pregarla di ricordare i miei doveri al Sig. Conte suo fratello, e alle amabili figlie, e sopra tutto credermi sempre costante in quella stima sentita, e in quel cordiale attaccamento col quale da lungo tempo mi pregio singolarmente di dirmi.

LXXXIV.

DELL' AB. STEFANO ARTEAGA

Venezia 8 *di Gennaro* 1785.

PREG. SIG. AB. SIG. ED AMICO GENTILISS.

Ella ricompensa con tanta grazia le sue pretese omissioni che quasi invita a desiderare di trovarla sempre mancante. Il Signor Abate Zendrini, cui parlai in presenza dell' Eccellentissima Zaguri, le avrà ben fatto capire, che le mie lagnanze erano piuttosto d'amante verso l'amata, che d'uomo, il quale manifestasse la monom' ombra di preten-

sione, o di diffidenza. Quella sarebbe ridicola presso di Lei, e molto più in bocca mia. Questa non potrebbe avere altro fondamento se non quel remoto sospetto, cui l'esperienza costrigne ad abbracciare talvolta, che qualche uomo cioè non si fosse compiaciuto di sturbare segretamente le tranquille gioje dei mortali. Dal sommo pregio in cui ho il giudizio di Lei potrà Ella argomentare il mio sommo piacere trovando le mie povere idee di tanto conformi alle sue; le confesserò che il mio cuore si è unito perfettamente col mio amor proprio per assaporarne una così intima soddisfazione. M'era nota la di Lei versione d'Omero. Mi sono altresì note le superbe critiche annotazioni, che devono accompagnarla: così l'Italia ne avrà anch'essa il suo Pope, e noi potremo intuonar con Properzio

„ *Cedite, Romani scriptores, cedite Graii;*
„ *Nescio quid maius nascitur Iliade.*

Dico *maius* con tutto il rigore del termine, perchè sono certissimo, che fra le mani di Lei o spariranno affatto gl'innegabili difetti d'Omero, o appariranno soltanto per maggior vantaggio della critica, e della ragione.

Seguiti Ella pure non pertanto a far la guerra alla pedanteria, a debellare la superstizione, a immortalare il suo nome, e a illustrare le buone lettere; io non posso far altro che adorar da lontano le di Lei vestigia, o ambire al più l'ultimo posto fra quei satelliti di second'ordine, che descrivon la curva d'intorno a così luminoso pianeta.

Alla gentilissima, e da me non meritata esibizione d'aggregarmi socio di cotesta celebre Accademia darò due risposte, l'una confidenziale e fra noi, l'altra publica ed ostensibile. La confidenziale si è, ch'io sono assai più indifferente, ch'Ella non crede, a cosiffatti onori; che quei gran titoli lascian gli uomini come si stavano senza renderli più grandi nè più piccoli, che ad uno straniero, come son io, senza appoggio e senza carattere servono d'imbarazzo anzi che di lustro, e che rassomiglierò a quel Teodoro, il quale, portando il titolo di Re di Corsica, si confondeva tra i ruffiani e i barattieri nelle osterie di Venezia. Tuttavia riflettendo, che pochissime sono le cose a questo mondo che abbiano un valore intrinseco, che tutte lo ricevono dalla opinione,

che questa è la regina dell'universo morale, e che bisogna ingannar gli uomini giacchè amano d'esser ingannati, accetterò volentieri l'onore ch' Ella m' esibisce, per facilitarne il quale le trasmetto l'acclusa scritta colle viste accennatemi nella sua lettera.

L'obbiezione, ch' Ella mi fa intorno alla mia Critica di Metastasio, paragonato con Teocrito, non può essere più sensata. Cancellerò quella Nota nella nuova edizione, assicurandola che non m'era sfuggita nè anche sul momento che la scriveva, ma che mi lasciai trasportar quella volta dalla falsa massima attribuita a Voltaire: *frappez plutôt fort que juste*.

Presenti all' egregio Signor Ab. Fortis i sentimenti della mia più riconoscente stima; e gli dica, che colla lusinga, che potesse egli ripassare fra poco per Venezia, pregai il Conte Angiolo della Decima a volermi procurar la soddisfazione di conoscerlo di persona, che bramo sommamente questo momento, e che presso al suddetto cavaliere lasciai una copia della Dissertazione sulla letteratura affinchè passando alle mani del Sig. Abate potesse essere riferita nel Giornale di

Vicenza. La prego altresì a ricordare il mio ossequio al Signor Zendrini, e a non dimenticarsi della verace affezione, stima, e riconoscenza con cui mi professo

Suo Aff. Obb. Serv. e Amico vero
STEFANO ARTEAGA.

LXXXV.

AL SIG. GIACINTO GANDINI

Padova 12 *Febbraro* 1785.

MIO SIG. PAD. GENTILISS.

Mi congratulo del suo nuovo matrimonio, e godo che se ne trovi contento. Questo potrà compensarla delle molestie annesse alla vita letteraria. Veggo assai bene che il sistema politico del suo governo non deve esser il più favorevole agli studj: ma noi pure possiam dire con Virgilio *Quisque suos patimur manes*.

La ringrazio delle sue cortesi attenzioni nel favorirmi. Ella potrà far tenere il denaro al P. Soave Ch. R. S. abitante in Milano,

che deve già esserle noto per la sua giusta celebrità, ed egli avrà poi cura di farmelo giungere per mezzo del nostro P. P.r Barca.

Il Sig. Pompei è uno de' più dotti Grecisti, e dei più valenti scrittori Italiani, e la sua traduzione delle vite di Plutarco è degnissima d' esser acquistata.

L' edizione dell' Enciclopedia fatta in Seminario è forse migliore della Francese rapporto alla stampa, e credo che contenga qua e là qualche aggiunta. Il prezzo è mediocre, benchè per ora non posso dirglielo preciso, pure parmi che non sia che di 7 lire venete.

Rapporto all' Omero le sono gratissimo della sua cordiale esibizione, e mi prevalerò delle sue grazie quando pubblicherò il Manifesto. Le illustrazioni ch' io sto preparando renderanno l' opera voluminosa, nè potrà uscir così tosto nemmeno in parte.

Non intendo abbastanza su qual punto ella desideri il mio sentimento intorno la tutela di Ebuzio. Io non potrei dirle qualche cosa se non se forse sull' intendimento del testo, ma questo non parmi che soggiaccia a difficoltà. Quanto all' erudizione legale io non son quello che possa dargliene lumi.

Ella mi conservi la sua gentile parzialità, e mi creda pieno della più affettuosa gratitudine, e lietissimo di protestarmele ec.

LXXXVI.

DELL' AV. SAVERIO MATTEI

Napoli 28 *Febbrajo* 1785.

AMICO CARISSIMO

Rogatis vi ringrazia del giudizio intorno al suo Anacreonte, e volentieri aspetterebbe di sentire i difetti della traduzione per profittarne in qualche altra edizione. Il secondo tomo è prossimo a pubblicarsi.

Per lo stesso mezzo dell'amico riceverete il mio *Apologetico Cristiano*, e nella ventura tutti i componimenti nuovi: potrà farsi così un tomo di supplemento.

Il Principe di Roccella v' ossequia: poche copie (1) son venute finora col corriere: s'at-

(1) Intende parlare della famosa Raccolta di Componimenti in morte della sua moglie, magnificamente stampata da Bodoni.

tendono le altre, ed ancora non ho avuto la mia: le spedizioni son difficili, ma fra breve vi capiterà il pacchetto vostro.

Io son del vostro sentimento circa tutti i difetti di Omero: ma bisogna aver compassione dell'uomo grande. Vorrei sapere, se Virgilio, Tasso, Ariosto, posti in quell'età, avessero fatto meglio. Vorrei sapere, se Ariosto non ha maggiori difetti d'Omero: se le irregolarità romanzesche del Ferrarese sono paragonabili a quelle del Greco. Il vostro Ossian senza esempio è più toccante e più energico e più dignitoso d'Omero: ma quanto è ristretto! che Virgilio abbia sfiorato tutto il bello de' 48 Libri dell'Iliade e dell'Odissea, e ne abbia fatto un poema di dodici, riunendo tutto il meglio, vi fa impressione? Proverete che l'Eneide sia più perfetta dell'Iliade, non che Virgilio sia più grande di Omero. E poi, dopo tanti secoli, in tanta diversità di gusti, d'idee, quel che piace ancor per metà, dee riputarsi miglior di quel tutto de' nostri contemporanei, che son vestiti alla moderna. Del resto, io son sicuro che la vostra traduzione sarà così bella, che smentirà le vostre osservazioni critiche, e che leggendo

ognuno i vostri versi non s'accorgerà de' difetti dell'originale.

Mille ossequj al Sig. Ab. Sibiliato, addio.

LXXXVII.

DEL C. VITTORIO ALFIERI

Pisa a dì 30 *Marzo* 1785.

SIGNORE MIO STIMATISSIMO

Il gentilissimo suo foglio, in cui ella mi parla delle mie tre ultime tragedie, mi ha fatto sommo piacere, e più m'aspetto da quello che ella mi promette in appresso, in cui ragionerà a lungo su esse. Senza insuperbirmi per le lodi ottenute da lei, avrò doppiamente caro il biasimo in tanto ché da chi lodar sa con discernimento non si può aspettar censura che non sia di profonde e savie ragioni munita, e quindi utilissima e divina per chi scrivendo ha vera ardentissima voglia di far bene per quanto è nell'uomo. Tale mi credo io d'essere; ma forse m'inganno; ma tale so esser lei, e moltissimo ne gradirò

il parere. Ho piacere intanto di combinare con lor signori che molto stimo, sulla preferenza che mostrano dare al Timoleone: anch'io la preferisco alle altre; ma il grosso d'Italia per ora non può pensar così: il callo è troppo indurito, perchè tragedie di tale argomento possano penetrare ne' cuori Italiani aperti solamente agli amori, ed anche molli e snervati. Non ho ricevuto quella sua lettera sulla congiura de' Pazzi, di cui ella mi parla; del che sommamente mi dispiace; ma di quella tragedia spero prima che si stampi di poterne, quando che sia, parlare a bocca con lei; perchè certo o uscendo, o tornando in Italia ripasserò di costà, ed ella e la loro dotta e piacevole adunanza non saranno certo i minori motivi della mia venuta. Intanto riserbandomi a più scriverle in risposta poi dell'aspettato suo foglio, e pregandolo de' miei ossequj al sig. Sibiliato, e a cotesti altri suoi valent'uomini, mi raffermo

Suo Dev. Servo.

Vittorio Alfieri.

LXXXVIII.

DELL' ABATE GIULIO PERINI

Firenze 2 *Aprile* 1785.

AMICO CARISSIMO

Una Lettera di Perini! che maraviglia! Se avessi appagato il mio desiderio ogni volta che mi sentivo spinto a scrivervi, a quest'ora ne avreste ricevute a migliaja; ma il timore d'annoiarvi; il supporre che vi foste anche dimenticato della mia immagine non che dell' amicizia mia, mi trattenner la mano. Non so se niente sappiate di me; non so se vi siate maravigliato di sentirmi Bibliotecario Regio, di sentirmi Segretario dell'Accademia Fiorentina, di sentirmi Letterato per forza: eppure ella è così; quando il suo Principe comanda, conviene mascherarsi in ogni foggia, e divenir prete per forza. Voi dunque uomo sommo in dottrina, come siete, siete anche più unito a me in forza de' caratteri violenti che sostengo, e se manca in voi la memoria e l'amicizia antica verso di me,

supplisca almeno l' analogia delle Lettere in cui siamo congiunti. Oggi appunto come Segretario dell' Accademia partecipo a quaranta Deputati le Sovrane disposizioni intorno alla Correzione, e all' Aggiunta del Vocabolario della Crusca; prescrivo i modi con cui devono operare, e già so che molti materiali son pronti. Il piano è bello, e disteso da uno de' nostri migliori Letterati. Vedo ancora nella mia Patria un' avanzo dell' antico entusiasmo, e spero che i lumi maggiori nelle Scienze, gli ajuti sommi che abbiamo noi, e che non avevano gli Antichi Compilatori, produrranno l'opera più esatta, e più ragionata. Io forse tra non molto pubblicherò un manifesto per i Letterati dell'Italia, invitandoli anch' essi a contribuire all' impresa; giacchè vedo questi nostri Accademici ambiziosi di mantenersi la sede di Legislatori, ma non pertinaci in un irragionevole despotismo. Se il resto dell'Italia ha de' segni onde spiegar l' idee migliori de' nostri, o che abbia già impressi i nomi e i caratteri a nuove idee, perchè non accoglierli?

Io ben mi ricordo de' nostri amichevoli colloquj; e ben rammento quanto Voi ra-

gionavate sulla lingua, sui vocaboli, e su certe intenzioni intorno allo estendere i di lei confini, onde il pregarvi anche a nome dell'Accademia nostra sarebbe forse un tempo perduto. Vorreste forse negare di contribuire con i vostri sommi lumi al decoro maggiore dell'Italiana nazione? Il vostro nome avvalorar potrebbe i nostri esercizj. Un letterato, come Voi siete, si naturalizza col mondo tutto, e per impegnarvi anche più a chiamarvi congiunto colla nostra nazione, quando il vogliate, io mi farò pregio di proporvi per Accademico, assicurandovi che *Cesarotti* non con i suffragj, ma con solenne acclamazione, sarà Accademico Fiorentino. Ditemi le nuove vostre, quelle dell'Accademia vostra, de' nostri amici, per i quali conservo una tenera ricordanza di stima inalterabile. Spero da Voi cortese risposta, ed abbracciandovi mi rassegno,

Dev. Obb. Amico e Servo.
GIULIO PERINI.

LXXXIX.

DELLO STESSO

Firenze 30 *Aprile* 1785.

AMICO CARISSIMO.

Vi scrivo da letto ove mi tiene un reuma gagliardo unito ad un disordine nel mio sistema nervoso: e vi scrivo perchè ho rossore a differirvi le obbligazioni che vi professo e per la vostra amicizia, e per il sugoso estratto del piano che mi mandaste. I vostri principj mi sono andati all' anima, e convertiti in sangue perchè gli ho trovati in perfetta armonia colle mie massime in materia di lingua: gli ho comunicati al Cavalier Mozzi dottissimo nostro Presidente anch' egli più filosofo che vocabolista, e mi ha detto che me ne congratuli con Voi: gli ho anche comunicati all' altro Segretario Proposto Fossi, ed egli pure ne conviene: gli averei anche partecipati ai Censori ed a quelli che compongono la nuova Deputazione, ma la mia poca salute me lo impedì. Vi avverto per altro che

l'indirizzare l'Opera vostra vicina a veder la luce a questa nostra Accademia sarà accettissima l'offerta e di sommo decoro, perchè il nome vostro è noto abbastanza, ed abbastanza venerato dalla gente di lettere. Non vi scrivo per ora la lettera di formalità perchè è necessaria l'unione della Deputazione; ma tenete pure per fermo che la mia Accademia sarà smaniosa per invitarvi a concorrere al suo lavoro.

Convien per altro ch'io v'avverta, che ad onta de' lumi maggiori che rischiararono un poco anche la Toscana, che sia spuntato l'entusiasmo dell'antico rancidume delle fiorentine parole, che io unito a pochi altri galantuomini abbiamo procurato di ammansare la pertinace superstizione della sterile legge grammaticale; pure noi siamo ancora ove nacquero i vecchi legislatori della Crusca, alcuni de' quali ancor vivono, come il decrepito Manni, onde non è sperabile di vedere affatto distrutto un rigorismo di voci stupide purchè l'abbiano una volta pronunziate i *barbieri*, ed i *calzaioli*, del 1400. Qua vi sono ancora i pertinaci pontefici che fulminano le voci, e le frasi tolte dallo spirito delle lingue

straniere, e non è poco ch' io abbia potuto ottenere, che vengano adottate le voci dell'arti, delle scienze, e degli usi, che noi non abbiamo, onde da tutto questo argomentate che conviene mostrare un' almeno apparente ipocrisia per la vecchia lingua, ed io lo debbo principalmente, perchè vengo da taluno considerato come uno de' ribelli della potenza Cruschevole, e come il promotore della rovina dell' Accademia della Crusca. Non so se abbiate veduta la mia Orazione per l' apertura di questa nuova Accademia Fiorentina: io la mando costà al Dottor Bonato, e gradirei che la leggeste. Spererei che vi trovaste dentro un' accortezza, con cui procurai d' insinuare che la lingua è affare da filosofi non da grammatici puri, e vi trovaste ancora alcune cose che con mia compiacenza ho rilette nel vostro piano.

Conosco i soggetti che m'eccitate ad invitare, e lo farò certamente. Marsilj, Sibiliato, Colle e Gennari son degni d'essere pregati per l'interesse e pel decoro della nostra Italia. Il prodigio che ho fatto, si è quello di persuadere la mia piccola nazione ad includere anche le felici contrade ove non

suona il *Sì*, e far conoscere che noi siamo Italiani al pari de' Romani, de' Veneti, e dei Bergamaschi, e che tutti questi hanno un dritto d'esser sovrani, e sudditi nella lingua. Tutte le società nacquero dal consenso, onde non ho giammai capito perchè anche la società della favella non dovesse essere appoggiata a questa fondamentale equità. Addio, perchè la testa è troppo debole per ragionare. Mi riserbo ad altra con salute migliore: intanto vi ringrazio di non sdegnare la mia amicizia, e la mia corrispondenza, e con tutta la più sincera stima ed affezione mi confermo.

Vostro Aff. Amico e Serv. vero.
Giulio Perini.

S. P. Eccovi la copia del biglietto circolare che ho mandato alli nostri Deputati, acciò vediate in che debbano consistere i nostri lavori.

XC.

DELLO STESSO

Firenze 18 *Giugno* 1785.

AMICO CARISSIMO

Mi rincrescono i vostri scrupoli e quelli della dotta vostra Accademica Magistratura, perchè ed io e la mia Accademia viene in tal guisa a perdere l'onore della vostra Dedica. Io ne avevo già lusingato questo Corpo, e gustavo già i frutti dell'amor proprio, perchè pareami d'esser io l'organo di questa gloria. Se Voi e l'Accademia vostra avete omai già stabilito così, ci vuol pazienza, e soffrirò che sieno rimaste deluse le mie speranze: ma se v'è luogo a cangiarsi, se sospeso rimane per anche il giudizio vostro, permettetemi che vi suggerisca una via, onde possa ancora non perdere il piacere della speranza. Io sono amico vostro, sono ingenuo ne' miei giudizi, nemico delle altercazioni, e de' pettegolezzi letterarj, onde mi esibisco per giudice tra il vostro scritto, e la

mia Accademia, assicurandovi che il mio consiglio non metterà voi a verun cimento, e non esporrà l'Accademia Fiorentina a pentirsi d'aver accolte le vostre offerte. Potreste dunque mandarmi il vostro piano, ed io vi dirò onestamente se lo dobbiate, o no presentare a noi. Vi scrissi, è vero, che nella mia patria si conserva per anche qualche residuo dell'antica pedantesca superstizione in lingua, e che vivono ancora il Manni, e qualche altro decrepito sterilissimo *Purista*, come vivono ancora tra voi i Farsetti ed i Gozzi, ma assicuratevi che la moderna fazione de' filosofi supera in forza, ch' ella trionfa, e che il nuovo piano è tutto diretto ad introdurre il buon senso nella lingua, e lo spirito filosofico, ed a concedere alle altre nazioni il diritto della ragione, e dell'autorità che loro concede la facoltà naturale, la scienza, e la cultura. Se voi mandaste il vostro saggio, tanto più di vigore prenderebbero le nostre novelle massime, e svegliar potrebbe nei deboli avanzi dell'antica pedanteria il timore che gli esteri ci superassero, o prendessero a scherno il nostro Vocabolario. Da ciò che è fatto finora, io veramente ho tutta la ragione di sperarne un felice successo,

perchè vedo aboliti gli sterili rancidumi, le plebee denominazioni e le definizioni per de' nuovi termini, brevi, sugose e convenienti alle idee che si dipingono. So che le copie degli scritti esser sogliono o dispendiose o moleste, sicchè potreste affidarvi alla mia diligenza ed al mio onore col trasmettermi il vostro originale, che lo ricevereste intatto, e per mano sicura.

Mi scrive il Dottore Bonato che vi darà a leggere il mio Discorso Proemiale: vedrete un abbozzo perchè troppo corto è il tempo accademico per discorrere delle cose, e troverete una penna legata dal timore di offendere gl' idolatri dell' antiche Accademie, e della misera Crusca, e il desiderio di manifestare i principj filosofici nella lingua. Vi mandai l'Enciclica ai deputati per il nuovo lavoro; voi non me ne fate parola, e mi dispiace perchè averei desiderato che me ne diceste il parere, potendosi abbastanza rilevare da quelli accenni l'idea del nuovo lavoro. Attendo le vostre pregiate risposte, e con la più viva riconoscenza e perfetta stima mi riconfermo

Vostro Amico e Serv. Dev.
GIULIO PERINI.

XCI.

DELLO STESSO

Firenze 2 Luglio 1785.

AMICO CARISSIMO

Vi bastino per ora i miei ringraziamenti, e l'avviso d'aver ricevuto il MS. Nel venturo spero darvene l'ingenuo mio sentimento, e non dovete temere nè della mia ingenuità, nè della mia fedeltà. Vi prevengo intanto del piacere che provai alla lettura di poche pagine, ma già conosco voi e il vostro stile.

Per darvi qualche nuova letteraria, vi dirò che un certo Abate Fontani Bibliotecario della Riccardiana, và disponendo la pubblicazione d'una nuova Antologia d'epigrammi inediti con l'originale greco, versione latina, ed anche italiana quando l'oscenità lo permetta. Se voi aveste da somministrar qualche pezzo ignoto fareste piacere al mio amico editore. Si seguitano le *Deliciæ Eruditorum* del Lami, ed è già per uscire un tometto con materiali inediti del Fabricio.

Anch'io ho già terminata d'un pezzo la versione dell'Epistole amatorie d'Aristeneto, ma tremo nel pubblicarle per non offendere le delicate coscienze; che ne direste? Anche il Petronio italiano già da me terminato, si rannicchia nel suo scaffale per l'istessa ragione. Son quindici giorni che faccio vedere la città e le biblioteche principalmente all'abate Andres, che tra poco passa a Roma e Napoli: averete già veduto il suo 2° tomo de' Progressi della letteratura ec. che va stimato, ma non quanto il primo a mio giudizio. Oggi esce alla luce l'Elogio del Britanno Cook recitato a questa Accademia dall'anatomico Dottore Giannetti: avrà accanto la versione inglese: se piacerà stampato, come sorprese declamato, sarà felice lo spaccio; ma tremo di quel *demissa per aures*. Nasce tra due valenti fisici una guerra acerba intorno all'essere stato il primo a smentire il Lavoisier sopra i risultati nella scomposiziona dell'acqua. Questi sono il Fontana, e il Dottor Giorgi, già vi sono i cartelli di disfida. Abbiamo qui ancora per poche ore Monsig. Stratico che ho veduto più volte, e con cui ho pranzato. Credo che abbia trovata

una forte resistenza nella teologia senese per la causa armena. Forse in quest' anno, o sul principio del venturo pubblicherò un tomo di Memorie lette in questa Accademia. Se voi non sollecitate l' indolente Bonato, non leggerete mai il mio discorso accademico. Vi lascio, perchè altre molte lettere mi attendono. A rivedersi più diffusamente al venturo,

Il vostro Amico PERINI.

CXII.

DELLO STESSO

Firenze 6 *Agosto* 1785.

AMICO CARISSIMO

Doveva il Capitanacchi, come vi scrissi, riportarvi il vostro piano, ma uno stolido servo che doveva cercarlo alla locanda, sbagliò l' alloggio, lo lasciò ove non doveva, e per buona sorte ho potuto ricuperarlo dopo tre giorni, che il Capitanacchi era partito. Io non voglio avventurarlo alla posta, onde con-

cedetemi un' altra breve dilazione, giacchè ho la speranza che un' altro amico presto costà s' incammini. Io sono quasi pentito di quanto vi scrissi nel passato, e sento ogni giorno dileguarsi i timori che v' accennai; ho data un' altra rapida scorsa al vostro scritto, e me ne sento sempre più innamorato. Potrebbe, amico, l' agile vostra mano, eccellente nel dar qualunque forma alle immagini, ai sentimenti, ai pensieri, modificare qualche espressione, e sacrificare la verità di qualche passo un poco troppo vivace alla mia amicizia, e a quei riguardi che mi convengono, come segretario di questa Accademia? Se questa grazia fosse ottenibile, riandate le linee marginali che vi ho fatte, e tutto riposto nella vostra onestà, non solo vi consiglio, ma vi prego a pubblicare il vostro scritto; a consecrarlo a questa Accademia. Io rifletto che potrebbe essere utilissimo, se si pubblicasse prima delle nostre aggiunte al Vocabolario, perchè potrebbonsi porre in pratica molti de' vostri santissimi suggerimenti, ed estirpare affatto qualunque radice della pedantesca gramigna non affatto spenta in questi campi toscani. In voi mi rimetto, insomma, in voi confido.

Ho ricevuto il vostro esordio; non può racchiudersi in poco una maggiore eloquenza: nella ventura settimana lo vedrete inserito nelle nostre gazzette, perchè voglio che tutti lo conoscano: l'avevo fatto giungere perfino ai ministri di corte, ma lo avevano già ricevuto, ed ammirato. Se l'Accademia di Padova avesse avuto l'onore di questi Sovrani, io sarei andato in collera, perchè la nostra non ha potuto ancora aver nessuno di questi nostri principi, quantunque l'amino, e la proteggano. So che il Memmo, forse a quest'ora Procuratore, vi ha mandato il suo libro dell' architettura Lodoliana; io l'animo a stamparlo, perchè non può essere se non bizzarro conoscendone il fonte da cui un altro spirito bizzarro ne attinge le materie. Non dubitate per il vostro MS., lo averete presto e sicuro. Amatemi e crediatemi

Vostro Amico e Serv.
Giulio Perini.

XCIII.

DELLO STESSO

Firenze 27 *Agosto* 1785.

AMICO CARISSIMO

Eccovi il dotto e vivacissimo vostro piano. che per mancanza d'altre occasioni mando a Venezia diretto al Capitanacchi, acciò lo faccia giungere sicuro nelle vostre mani, Riunisco il mio discorso accademico, acciò vediate se ancor io cerco di pungere i pedanti, ed i puri grammatici che vogliono ancora ammorbare ed occupare il tribunale della lingua italiana. Sul vostro pirronismo di porgerne dedica a questa Accademia, non so che dirvi: vedo ancor io che il vostro discorso è un dolce e sensato rimprovero ai passati, ed una norma ai moderni Accademici; ben sapete che gli uomini amano d'imparare e di ricevere grazie e favori, ma sentono nel tempo medesimo irritato l'amor proprio, e sdegnansi contro l'Istitutore e contro la benefica mano che gli solleva. Il

chiamar l'Italia tutta a soccorrere in lingua, spaventerebbe la maestà toscana, e la farebbe fremere se si vedesse astretta a cedere un gradino del trono alle genti straniere. Vi dirò peraltro che ciò che sta attualmente lavorando questa Accademia è affatto diverso da quanto voi proponete; poichè altro non si fa che un'addizione di voci, e di quei termini che mancano al Vocabolario. Fatto questo, io non dispererei, che qualora fosse pubblicata l'opera vostra, far dovesse qualche impressione in questa Accademia, ed eccitarla almeno ad operar da se sola senza un generale concilio. Pubblicatelo pure sollecitamente, pubblicatelo per vostro conto, e siate certo che l'operetta sarà avidamente bramata. Ella è scritta con tanto lecco, e con un' eloquenza sì vera e sì vivace, che diletterà moltissimo mentre nuove cose anderà additando. Oh! se fossimo insieme, qual cambiamento sperar si potrebbe in questá Accademia! ma... amatemi ed assicuratevi che vi amo e vi stimo.

Avrete letto nelle Gazzette di due settimane sono il vostro Esordio.

Il vostro Amico Perini.

XCIV.

DELLO STESSO

Firenze 17 *Settemb.* 1785.

CARISSIMO AMICO

Ho piacere che siavi pervenuto il vostro MS. intorno al quale mi riporto alle mie scorse lettere, replicandovi soltanto il mio desiderio di vederlo diretto colla stampa a questa nostra Accademia, purgato ch'ei fosse di qualche scoria che a questi occhi delicatissimi sembrar potesse troppo austera. Se leggeste con bontà il mio discorso accademico, sarà forse perchè contiene qualche idea analoga alla vostra. Illustrai ultimamente un passo dell'Aminta del Tasso, e veramente mi scagliai con forza e con piacere contro la turba de' pedanti, nè risparmiai il Gravina, quantunque avesse l'ingegno per non esserlo, ma il gusto del suo tempo lo tinse di questa macchia. Io son libero più che posso, e più lo sarei se non fossi nel paese ove *il sì suona*, e col freno che mi pose alla bocca l'onor compartitomi di segretario.

Quanto m' è facile il servirvi intorno al Poemetto dell'Ambra! Per mia disgrazia non sono impostore, che se lo fossi potrei farmi con voi un onore immortale, ed impastarvi un erudito mosaico di sterile erudizione. Recipe dunque il Tomo V delle Relazioni d'alcuni viaggi fatti in diverse parti della Toscona del Dottor Targioni Tozzetti con copiose giunte, e stampate in Firenze nel 1773. Leggete dalla pag. 56 fino alla pag. 70 et seqq., e troverete l' Indie intorno alla villa del Poggio a Cajano, ai suoi contorni, ed al Poemetto del Poliziano. Esiste in questa libreria Magliabechiana la prima edizione di questo Poemetto del 1485, e corretta a penna dal medesimo autore, sopra il qual codice credo che sieno fatte l'edizioni posteriori del 1498, e 1499 in Venezia. Se mai dunque vi cadesse dubbio sopra qualche parola del testo, avvisatemi, che io potrò collazionarlo. Io son tentato a passar la mia villeggiatura tra Mantova, e lo stato Veneto; non lascerei Padova certamente, perchè v'è Cesarotti, a cui protesto stima molta ed amicizia.

Il vostro Perini.

XCV.

DEL SIG. ANGELO MAZZA

Parma 2 Novembre 1785.

AMICO CARISSIMO

Io non mi ricordo se abbiavi ringraziato del bello e splendido Esordio, che mi mandaste in luglio, e che stamattina ho riletto e fatto leggere a due dottissimi amici miei di Milano. So che volea e dovea farlo; e dove non l'abbia fatto, l'omissione correggo, aggiugnendo e per esso e per la stupenda prosa all' Arcadia le protestazioni più schiette di ammirazione e di compiacenza. Tuttociò che v'onora parmi in qualche modo che onori me stesso, per quel dolce inganno che genera in me l'amicizia, la quale mi fa credere d'essere immedesimato con voi, e quindi partecipare della tanta e varia lode, di cui siete cumulatissimo: del qual inganno io non so dispogliarmi, tanto esso mi lusinga e mi piace. Voi possedete l'ammirabil talento di portare la novità dentro qualsivoglia sog-

getto; le le cose medesime, che mille altri han dette, e che a voi per necessità d'argomento è mestier di ripetere, voi sapete rappresentarle in un modo ch' è tutto vostro. Quanto a voi debba l'Italia in materia di belle lettere lo dicon più voci di questo secolo. Il venturo dirallo con una voce sola, che tale è la sorte degli uomini che oltrepassano la sfera comune. Addio v' abbraccio di cuore. Addio.

XCVI.

AL SIG. MELCHIOR CAPOVILLA CESAROTTI

Padova 24 *Novembre* 1785.

Voi potete ben esser certo che non avrei lasciato senza risposta le vostre lettere. Due ve ne scrissi, ed era mortificato che non vi fossero giunte. Lode al cielo che finalmente si è dato un sistema sicuro a questo affare.

Nella mia prima lettera vi rendeva conto dell'esito rapporto alla Cattedra. La dispensa si ottenne, ma sol per un anno: attesochè questo spazio parve bastevole per far espe-

rienza dell'aria. La concessione poteva esser più ampia, ma non voglio che ve ne diate pena, prima perchè forse si potrà prorogarla; poi perchè se vi trovate contento del vostro stato non v'è ragione d'aver fretta del ritorno, e voi dovete pensare a qualche cosa di più solido che una cattedruccia della città. Attendete dunque per ora a farvi onore, e non pensate ad altro. Sento vivissima compiacenza delle buone nuove che mi date del vostro felice incamminamento, di cui ho anche riscontri da varie parti. I buoni principj decidono del progresso. Guardatevi però dal pericolo di passar da un estremo all'altro, vale a dire da una soverchia diffidenza a una spensierata sicurezza. Questo è ciò che suole assai spesso accadere a chi vive in un paese ove non trova certa copia di emuli. Voi dovete studiar collo stesso impegno come se aveste per giudici i Professori di Bologna, e di Padova. Sopra tutto fatevi stimar come uomo non meno che come medico. In ogni città non che in un piccolo luogo, il disprezzo del carattere ricade anche sul talento. Perciò mi piace specialmente di sentir che vi fate amare. Ricordatevi però

ch'è molto più facile l'acquistarsi l'affetto altrui che il conservarselo. Guardatevi dall'impeto, e da una soverchia e sconsigliata schiettezza che dai giovani inesperti suol prendersi per virtù, e che generalmente è un difetto dannoso agli altri e a noi stessi. Sento che siete in casa d'un uomo onesto e di merito, e che l'alloggio non può esser migliore. Qualche notizia potrebbe anzi farmi temere che potesse essere o divenir troppo buono. Vi farei torto se concepissi dentro di me il sospetto, che poteste incominciare qualche romanzo Istriano? Figuratevi, ch'io vi scriva ciò sorridendo: ma sovvengavi in generale che i romanzi non son buoni che a leggersi, e che voi dovete fare una bella storia.

Suppongo che abbiate scritto al Caldani, al Bonioli, e agli altri che vi favorirono, ma da loro non n'ebbi riscontro. Siate diligente, e sollecito su questi punti essenziali. Suppongo pure che avrete fatto ricapitar sicura la lettera per Capodistria, che vi avea consegnata la Signora Ottavia per il Co. Tarsia; ma voi non me ne fate alcun cenno. Avvezzatevi a rispondere e scrivere con esattezza su tutti i punti che interessano. Il Co.

Tarsia uomo onestissimo, e ben affetto al mio nome meritava d'essere visitato. Se non l'avete fatto supplite un'altra volta.

Vi raccomando sopra tutto di cogliere le opportunità di farvi onore coi Professori di Padova con qualche relazione circostanziata di malattie, fenomeni naturali, singolarità fisiche, o altro che sia degno di osservazione ec.

Vostro affez. Zio
MELCHIOR CESAROTTI.

XCVII.

DEL SIG. ANGELO MAZZA

Parma 28 *Febbraro* 1786.

AMICO CARISSIMO

Finalmente ho ricevuto e letto il vostro Saggio con la stessa soddisfazione di spirito con cui soglio leggere alcuni squarci del Vico e del Montagne, e gli ultimi capitoli del 3° libro del Locke. Giustezza, profondità ed estensione d'idee accompagnata qua e colà da

cenni e viste originali formano il vero elogio di questo libriccino, che val molti volumi in 4.° La trattazione filosofica delle lingue pareva riserbata a' Francesi, i quali, per dir vero, ne sono assai benemeriti; e solo da qualche tempo l' Italia ha cominciato a'segnare vestigie di filosofia in un campo chi credevasi per dritto privativo appartenere a' grammatici; ma nessuno le ha quanto voi segnate sì luminose e profonde; nè conosco chi in tali materie possavi pareggiare. Tu duca, tu signore, e tu maestro. Addio.

Indicatemi il prezzo, onde arrivando il pacchetto dell' Occhi possa senza dilazione distribuirne gli esemplari. Addio, valentissimo amico. Addio.

XCVIII.

AL SIG. AB. GANDINI

Padova 6 *Maggio* 1786.

MIO SIGNORE E PAD. GENTILISSIMO

Farei torto alla sua costante gentilezza verso di me, se non le inviassi una copia del

manifesto della mia prossima edizione di Omero, e non raccomandassi l'opera al suo zelo per favorirmi.

Qualche mese fa ho pubblicato un'altra operetta intitolata *Saggio sopra la lingua Italiana*, che ha fatto qualche movimento. Io volea darmi il piacere d'inviargliene un esemplare in attestato di gratitudine a' suoi favori: ma non osai farlo perchè col dispendio della posta il dono non diventasse una vendita. S'ella sa indicarmi un mezzo non oneroso, glie lo spedirò ben volentieri. Mi conservi la sua grazia, e mi creda con vero sentimento ec.

XCIX.

DEL SIG. ANGELO MAZZA

Parma 19 *Decembre* 1786.

AMICO CARISSIMO

Se non erano i pubblici fogli, che m'instruissero del vostro viaggio di Napoli, e delle insigni, a voi ben dovute, accoglienze da ogni ordine letterario colà ricevute, io pote-

va supporvi disceso agli Elisi per consultar l'ombra d'Omero, o rapito all' Empireo per vagheggiarvi la forma archetipa del retto giudizio, chiamato, come sapete da Platone cosa divina : tantochè vivo digiuno di vostre lettere e di notizie appartenenti all' Omerica edizione, onde m'è convenuto sofferir molte noje e non pochi rimproveri dagli associati. L' opera già uscita acqueterà le querele di questi, e soddisfarà all' impazienza loro e mia di ammirar l' indeficiente vostro vigor letterario, che in tanti simili e diversi aspetti sa dispiegarsi all' ornamento d' Italia, ed alla stima dei veri dotti. Mandate l'involto all' Occhi già incaricato di ricevere quanto viene da voi diretto al mio nome. Unitevi l'esemplare degli Atti della vostra Accademia, ed una copia dei due volumi del *Corso Ragionato*. Il vero Omero ben lontano dall' incoraggiare il mio Pindaro, son anzi persuaso, che lo sconforterà dall' uscire in pubblico: tuttavolta capisco che deggio risolvermi a metterlo fuori, malgrado la ragionevole ripugnanza che ne sento. Il caso teologico-poetico è oltre alla metà, e sarebbe non lontano al termine se avessi potuto impiegare in esso

le vacanze. Ma la madre e un fratello afflitti da lunga e mortal malattia, ed un considerevole acquisto d' una casa, e d' un podere non chiaramente svincolato dal fedecommesso mi hanno tolto agli ozj dolcissimi della villa e delle Muse. Addio, amico incomparabile. Ricordatevi ch' io sono e sarò immutabilmente tutto vostro. Addio.

C.

AL SIG. MELCHIOR CAPOVILLA

CESAROTTI

Padova 17 *Decembre* 1786.

È un mese ch' io sono ritornato dal mio viaggio, eppure fin ora non ebbi un momento da potervi scrivere tranquillamente, ed io ho creduto che voi amaste meglio una lettera un po' tarda e abbondante, di quello che due righe strozzate e sollecite. Ho fatto un viaggio piacevolissimo in compagnia de' due celebri avvocati veneti, e dell' ab. Boldrin, ch' è l' arciprete degli uomini di spirito. Non so caratterizzar meglio le tre

città principali da me vedute, quanto col dire che Firenze è il gabinetto del gusto, Roma la reggia delle arti, e Napoli il giardino della natura. Trovai a Roma il Procurator Memmo che vi si trattenne ancora due giorni, e partì amato ed apprezzato generalmente. Il nuovo ambasciatore Donà, e la sua dama amabile e stimabile al par del consorte per le sue qualità, ci fecero le più cordiali distinzioni. Ebbi per tutto favori e carezze. Conobbi varj uomini di raro merito, tra i quali in Roma il Cavalier d'Azara ministro di Spagna, signore coltissimo e pieno di filosofia e di gusto, che fu il protettore e l'amico del celebre pittore Mengs, il Raffaello de'nostri giorni, e che fece una sublime prefazione alle opere di questo genio dell'arte sua. In Napoli fummo onorati alla tavola del Sig. Generale Acton, ch'è la prima figura di quel regno, e che non accorda così facilmente una tal distinzione. Conobbi finalmente di persona il mio carissimo Mattei, e mi compiacqui di trovarlo nel carattere superiore alla sua dottrina, voglio dire disinvolto, ingenuo, cordiale, lontanissimo dall'affettazione e dalla pedanteria. Ebbi pu-

re sommo piacer di conoscere il celebre Cav. Filangeri, giovine tanto dolce e modesto nelle sue maniere, quanto ardito e focoso nelle sue opere, e l'ab. Galiani, uomo di raro ingegno, di moltiplice dottrina, di somma vivacità di spirito, per cui si fece stimar in Francia dal Diderot e dal d'Alembert, e dagli altri più celebri, mentr'era colà segretario d'ambasciata. Tornato finalmente a Padova ebbi ad assistere al matrimonio d'un amico, giacchè il Sig. Cromer coronò il suo viaggio coll'andar a Cervarese a darsi una solenne sposata colla figlia del Marchese Scovin, giovinetta bellissima e costumatissima. Quando fui del tutto libero posi l'ultima mano all'edizione dei due primi tomi di Omero. Ma questo autore mi diede più briga dopo la stampa che innanzi. Cassoni, pacchetti, distribuzioni, pagamenti, riscossioni, lettere sopra lettere, mi tengono occupatissimo da molti giorni, nè sarò sbrigato sì tosto. Ho dedicata l'opera all'Eroe Veneto voglio dire al Procurator Emo con una lettera che fa strepito. Io ne tengo pronte per voi due copie, una delle quali la gradirete per memoria di me. Aggiungerò al pacchetto un

tomo degli Atti dell' Accademia di bellissima edizione, che incontra il favore del Pubblico, poichè i detrattori sono ridotti al silenzio. Voi ci troverete varie cose interessanti relative alla vostra professione. Avrete insieme due tomi del Giornale, e una copia dell' Opuscolo di Zendrini, che vi saluta caramente. Quanto alla cattedra io pensava di presentar al Magistrato un memoriale per la proroga coll' occasione d' inviargli le copie d'Omero: ma siccome per ottener l' intento io credeva necessario di rinunciar allo stipendio per conservar il titolo e il posto, volli prima consultar vostro padre; egli fu persuaso che fosse meglio di non farne cenno (tanto più che la proroga non poteva domandarsi che per un triennio) attesochè il Magistrato non si ricorda di nulla; la Camera vi pagò anche in Ottobre, il che non avrebbe dovuto fare se avesse creduto spirata la licenza, e il paese già crede che la permissione sia indefinita, o duri almeno per un triennio. Inoltre se qualche Padovano aspirasse a questa cattedra, ne farebbe parola coi Sindici o altri, e noi risapendolo saressimo a tempo di riparare. Ho dunque

condisceso all' opinione di vostro padre, e voglio sperar di non aver a pentirmene. I tre nuovi professori Galino, Dalla Decima, e Pujati fecero il loro ingresso con esito diverso. A me non toccò a sentirne nessuno, perchè i primi due lo fecero in Ottobre, e il terzo nel giorno ch' io era alle nozze dell'amico. Il Dalla-Bona sta male daddovero, e si tiene per quasi spedito. È verisimile che il suo posto accademico sia per toccare al Fiorati. Della cattedra non si sa qual pronostico fare. È una maledizione per un giovine che i Riformatori non vogliano mandar innanzi i medici secondarj, così i posti inferiori non restano mai vacanti. Voi però attendete a studiare, che quando vi sono capitali la fortuna presto o tardi non manca. Non vi scordate di scrivere di tempo in tempo al Caldani, al Bonioli, e agli altri; ma fate che le vostre lettere non siano semplici cerimonie. Tutti vi risalutano. Fate i miei complimenti all'ottimo vostro ospite. V'abbraccio di cuore.

CI.

DELL' AVV. SAVERIO MATTEI

Napoli 17 *Decembre* 1786.

AMICO CARISSIMO

Il vostro silenzio mi teneva agitato. Persuaso, che voi non avreste avuta per ultima cura la memoria di me, ingegnosamente mi tormentava figurandomi malattie, o disgrazie di viaggio. Per dirvela all' orientale, o alla celtica, la vostra lettera è stata come una rugiada, che ravviva l'erbe smorte sul prato. Ve ne ringrazio in mio nome, e di tutti gli amici.

Il Sig. Cromer l' ha fatta bella e buona: voi non conoscete qual piacere sia tale unione se non che sulle favole di Longo, o su' versi di qualche poeta. I Salmisti che lo san per pratica, sono in grado di congratularsene tanto più, quanto più comprendono l'utile e il dilettevole di tal giogo. Solo si sono attristate le Signore della conversazione, credendo così più difficile il rivedere un uomo,

che oggi non è tutto suo. Del resto, quando io dissi alla conversazione che s'era ammogliato uno della nostra compagnia, tutti pensarono all'arciprete, come più suscettibile del nuovo stato a tenore del sinodo di Pistoja. M.r Gallin poi non imiterà l'esempio del Sig. Cromer?

Qui è l'Ab. Ceruti venuto con licenza da Cartagena, ove presiede all'Accademia militare, ed è Lettore di matematica: voi vi ricorderete, che costui è l'autor del Giobbe quasi Salviniano, ed uno degli estensori dell'Efemeridi Romane ne' tempi antichi, ch'egli era in Roma. Ei va per qualche mese in Torino sua patria a stampare la traduzion di Omero, che ha compita, e dedicata al Principe D. Gabriele. Finse d'esser dolente per aver veduto in Italia il vostro manifesto, e giura, che non si sarebbe posto a tal lavoro, se avesse potuto sospettare, che voi vi sareste impiegato in sì faticosa intrapresa. Contuttociò la stamperà. S'è come la version di Giobbe, bisognerà, che trovi lettori, e non è cosa facile il ritrovarne. Non l'accompagna di prefazioni, di osservazioni, o note, a riserva di qualche asterisco, che in-

dichi qualche genealogia di Numi, o qualche sito di città. Se posso averne qualche squarcio, ve lo comunicherò.

Vi dirò quanto da Stasi, o Porcelli mi sarà risposto riguardo alla spedizione de' corsi. Conservatemi la vostra amicizia, e datemi notizia della vostra salute. Noi tuttor non siamo stati troppo bene anche per l' etichette luttuose, che ci han tenuti un mese lontani da ogni divertimento, e il nostro spregiudizio ha dovuto accomodarsi alle idee di onore, che corrono. *L'onore* (diceva il nostro Pulcinella Giancole) *è un umore malinconico inventato da' vecchi, pe levà lo gusto a li gioveni*. La definizione non vi dispiacerà. I miei ossequj oltre a' tre Signori della compagnia, anche al Sig. Sibiliato, e vi bacio le mani.

Devotiss. Serv. Obb.
SAVERIO MATTEI.

CII.

DELL' AB. LAZZERO SPALLANZANI

CHIARISS. SIG. E PAD. GENTILISS.

Io mi veggo favorito da V. S. Illustrissima d' un gentilissimo suo foglio, unito a due esemplari d' una Memoria del Sig. Dottore Bondioli: e d' ambedue questi favori rendo alla bontà sua distintissime grazie.

Io era troppo vantaggiosamente prevenuto per l' autore di questa scientifica produzione, per crederla, innanzi di leggerla, degna di lui, e tale l' ho trovata effettivamente, non solo per ciò che risguarda la dottrina, ma anche la purità, e l'eleganza del dettato, se pure di questo ultimo posso io portar giudizio: e l' arte felice usata da questo valente Greco nel colorire i suoi disegni, lo palesa abbastanza favorito allievo di Lei che è quanto dire di uno de' più colti e più leggiadri scrittori del secolo decimottavo.

Qualora però si offra a Lei l' opportunità di scrivere al Sig. Bondioli, sarò molto tenuto alla sua cortesia, se vorrà compiacersi

di ringraziarlo grandemente a nome mio.

Mi prevalgo di questa occasione per rinnovarle gli atti dell'alta mia stima, e venerazione, pregandola insieme a scusare la tardanza nel risponderle, nata da mille nojose occupazioni, che mi hanno conteso il farlo prima d' ora: sono, e sarò fino alle ceneri col maggiore rispetto, e con la più parziale affezione ec.

CIII.

DE M. VILLOISON

MONSIEUR

Je reçois dans l' instant la lettre dont vous m' avez honoré, et je m'empresse d'y repondre: j' ai aussi l' honneur d'écrire par le même ordinaire à M. Angelo Quirini qui m'avoit fait la même question. Le MS. d'Homere, que se copie à la Bibliotheque de S. Marc, et que je ferai imprimer à Venise chez M. Coleti, est très precieux 1° parceque qu'il renferme une quantité prodigieuse de variantes importantes tirées des anciennes editions d'Home-

re données par les villes et Republiques d'Argos, de Chio de Chypre, de Crete, de Sinope d'Argos, de Marseille etc. des deux Edd. d'Aristarque, d'Aristophane de Bysance, de Zenodote, d'Antimaque, ſameux poëte que vous connoisez mieux que moi, d'Apollonius de Rhode ec. 2e parce qu'il contient les notes en grande partie des plus ſameux critiques de l'antiquité ; c'est à proprement parler l'Homerus *Variorum* de l'Ecole d'Alexandrie ; 3e parcequ'on y trouve à la marge ed chaque vers le signes métriques, comme obélisques, astérisques, *διπλῆ καθαϱὰ*, *διπλῆ περιεστιγμενɸι* etc. qui servent à indiquer par de petits traits les vers ſaussement attribués à Homère, les vers douteux, les vers corrompus, les vers obscurs, les expressions attiques, ou particulières à ce grand poëte, ou qui ne se trouvent qu'une seule ſois dans ses ouvrages, les ſigures de mots ou de pensées, les traits d'histoire, d'antiquité ou de mythologie, les sentences morales ec. Je compte joindre à ce MS. la collation d'un autre que S. A. S. Mgs. le Duc Regnant de Saxe-Weimar avec lequel j'ai l'honneur d'être très lié et qui me comble de bontés,

m'a promis de me faire obtenir de l'Electeur de Saxe. J'espère aussi en avoir un autre de Moscow; je les collationnerai tous : en un mot, monsieur, je tâcherai de réunir toutes les lumières éparses dans les différentes Bibliothèques de l'Europe, et toutes les notes des anciens critiques afin de donner l'édition la plus exacte du plus grand poëte qui ait jamais existé. Je fais actuellement imprimer à Venise chez M.r Coleti l'Ἐζωνίαν de l'Impératrice Eudocie dont vous avez vu la notice dans la bibliothèque de Fabricius. C'étoit un MS. unique dans l'Europe, que j'ai trouvé à la Bibliothèque du Roi. Si vous écrivez, Monsieur, à notre ami M. Sackwille, je vous prierai de vouloir bien me rappeller dans son souvenir, et d'agréer l'assurance de la haute estime, avec la quelle j'ai l'honneur d'être.

CIV.

DU MÊME

MONSIEUR

Je ne scaurois trouver des termes pour vous exprimer combien je suis sensible à la lettre

si obligeante dont vous m'avez honoré et à la bonté de M. l'Ambassadeur de Venise, qui daigne songer à moi et prévenir mes désirs. J'y reconnois, Monsieur, le caractère bienfaisant des Venitiens, qui m'ont deja donné tant de preuves de leur bienveillance, et qui veulent encore étendre au delà de leurs états les services dont ils ne cessent de me combler. Enhardi par votre lettre, je me suis empressé de faire agréer à S. E. M. Zuliani mes très-humbles remerciemens. Je serois incapable, Monsieur, d'abuser de la complaisance des savans Romains, qui, à la recommandation de M. l'Ambassadeur, s'offrent de si bonne grace à me collationer quelques MSS. de la Vaticane : je sais trop par moi même combien ce travail est long et fastidieux : d'ailleurs ce sont les scholies qui m'interessent plus particulierement, et la plupart de ces scholies de la Vaticane doivent être les mêmes que celles qui ont déjà été publiées par Alde. Schrevelius et Barnes, mais, Monsieur, parmi ces différents MSS. il y en a un dont parle Lucas Holstenius chap. 7 de sa dissertat. *de vita et scriptis Porphyrii*. Ce MS. renferme plusieurs notes du fameux

Porphyre, et je désirerois fort d'avoir la copie et le relevé exact de tous les passages de ces scholies où le célèbre critique est cité. Ce doit être un travail peu considérable, d'autant plus que je n'ai besoin que des notes sur l'Iliade. Vous sentez mieux que moi, Monsieur, combien les remarques de Porphyre jetteroient de jour sur Homère. J'en ai déjà trouvé plusieurs dans les MSS. de S. Marc, et je voudrois pouvoir réunir tout ce qui nous reste de ce grand homme et des autres critiques de l'antiquité, pour fixer le vrai texte, et la vraie explication de l'Iliade. Encouragé par les bontés de M. l'Ambassadeur, j'ai pris la liberté de lui témoigner l'empressement que j'aurois d'avoir les notes de Porphyre, et j'ose vous prier pour le bien des lettres de vouloir bien appuyer ma demande. Ce sera une nouvelle preuve d'amitié que vous me donnerez, et un nouveau service que vous rendrez à la littérature que vous avez enrichie par vos écrits. M. Suhm, Chambellan du Roi de Dannemarck, a eu aussi la bonté de m'offrir la collation d'un excellent MS. de Copenhagen; je compte collationer tous ceux de Paris et ne rien négliger pour le prince des poëtes.

J'ai l'honneur d'être avec tout le respect, l'estime et la reconnoissance possible.

P. S. Oserois-je vous prier, Monsieur, de vouloir bien me rappeller dans le souvenir de M. Sackwille quand vous lui écrirez, de M. Caldani, et de M. Toaldo, et de vouloir bien m'adresser les lettres dont vous m'honorerez à ma demeure, que vous trouverez au bas de ma lettre.

CV.

AL SIG. C. ALFIERI

Padova 25 *Marzo* 1785.

Eccole gittata su la carta la mia opinione, qualunque siasi, intorno alle tre tragedie da lei inviatemi. Ella ne farà quel conto che le parrà, non avendo con ciò inteso se non di darle un attestato d'amicizia e di stima. Non le fo il torto di scusarmi della libertà ch' io prendo nel segnare ciò che non mi appaga o mi offende. Io l'ammiro troppo per dissimularle in alcuna parte la verità, o quello che mi par tale.

OTTAVIA

L'Ottavia ci presenta il contrasto fra l'eroismo della scelleraggine e quello dell' innocenza.

Nerone è dipinto col pennello di Tacito. Il suo carattere si palesa, o per dir meglio, balza fuori con varj tratti luminosi e terribili. Quanto è nuovo e profondo ciò che dice sopra Seneca! *d'averlo punito coi doni, e di serbargli la scure, poichè l'avrà reso spregievole all'uomo più vile*. L'amore stesso in costui è sul punto di cedere all'orgoglio feroce, quando Poppea non piega tosto alle sue volontà: *Donna, io non ben m'appago d'amor, qual mostri, d'ogni tema ignudo. Chi me più teme, ed ubbidisce, sappi, che m'ama più*. Come è fino il senso d'invidia ch'ei mostra, perchè un altro potè insegnarli il modo di disfarsi d'un nemico! e l'atto d'impazienza atroce: *Sempr' arte sempre? non ferro mai?* e il *Men duole* in risposta a Tigellino che gli avea detto: *ch' ei non poteva svenar tutti*. La replica dell'*Atterrito io?* a Poppea che mostra d'accorgersi del suo timore, quanto è mai cupa e terribile!

Seneca deve esser grato al nostro poeta egli sostiene il suo decoro filosofico, e compensa le sue passate condiscendenze coll'accusarsene, ed emendarle con libertà e con fermezza. Bellissima è tosto la scena prima, in cui Nerone ricorre a lui, perchè si disponga a giustificare ciò ch'ei medita sopra Ottavia. L'istanza del tiranno è umiliante, e sparsa di minacce occulte, e di scherni amari. Insigne e il tratto di Seneca, e la risposta di Nerone: *Sol lascia a me di me la stima. Ove tu l'abbi, io la ti lascio*. Finissimo è pure il lagno di Seneca, che tocchi a lui la miglior parte del regno: *L'odio di tutti*.

Tigellino è qual deve essere, maestro consumato d'iniquità. Bello e profondo è il suo detto: *L'innocenza è troppa d'Ottavia, ond'ella scampi*. Accortissima è la sua condotta nella scena III dell'atto II, ove consiglia Nerone ad apporre una calunnia ad Ottavia: ed insigne è pure la sua descrizione del tumulto della plebe, (atto III sc. III) viva e artifiziosamente affannosa per irritar Nerone, e dispor meglio del di lui animo.

Poppea conserva anch'essa il suo carattere di donna ambiziosa, artifiziosa, e malva-

gia. Bello fra gli altri è il tratto, con cui ripiega naturalmente alla sua imprudenza, d'aver indicato d'accorgersi che Nerone è atterrito: *Sì, per me il sei.*

Ottavia è un modello di virtù, e di rassegnazione, sostenuto egregiamente da capo a fondo. Solo può trovarsi a ridire ch' ella conservi amore per Nerone. Che soffra tutto, che non si risenta, che non voglia prestarsi alla sollevazione suscitata per lei, per non irritar maggiormente il tiranno, per la speranza di disarmarlo colla sua dolcezza, per non dargli il menomo pretesto di accusarla, per senso del proprio decoro, per disprezzo tranquillo della morte; tutto ciò è grande ed eroico: ma come può, senza farsi torto, conservar propriamente amore per un tal mostro? Questa dose d'affetto non pregiudica ella piuttosto all' interesse, che dovrebbe destar nei lettori? Potrebbe a stento essere un merito in una moglie cristiana, in cui l'amor conjugale è un dovere, e la sofferenza una perfezion religiosa. Ma Ottavia non è nè cristiana, nè moglie (1).

E vero, che Ottavia sorella d'Augusto, benchè ripudiata da Antonio, non volle uscir

della di lui casa , e protestò sempre d'essergli moglie : ma Antonio era un dissoluto, non uno scellerato, nè un parricida : egli era valoroso , generoso , ed amabile ; Ottavia poteva esserne tuttavia innamorata senza scandalo : oltre che la sua moderazione aveva l'oggetto nobile di non attizzar maggiormente la discordia fra il marito e il fratello.

Il caso della nostra Ottavia è molto diverso. La preferenza data a Poppea non doveva piuttosto eccitar in lei uno sdegno nobile , che una gelosia amorosa? Ottavia poteva rispettar Nerone, non lagnarsi, non pensar a vendette , conservar la memoria d' averlo amato quando egli sembrava diverso, bramar ch'ei si ravveda, anche per poterlo amar di nuovo; ma il continuar d'amarlo dopo tante iniquità, passa i confini della virtù, e si accosta a una debolezza , che non potendo esser nè lodata, nè compatita, indispone più che interessi .

Nulla di più eccelso della scena del terzo atto, in cui Ottavia si offre d'acchetare il popolo, fingendosi tornata in grazia di Nerone ' affine ch' ei possa farla uccider senza periglio ..

Insigne è la scena del V atto, ove Ottavia implora il soccorso di Seneca, per liberarsi colla morte dalle persecuzioni del suo nemico. Ella mostra una fermezza tranquilla, e bellissime sono le ragioni per indur Seneca a darle l'anello venefico. Seneca forse avrebbe potuto persuadersene; ma vediamo che la sua filosofia non giunge a tanto: egli vorrebbe a tutto costo salvar Ottavia. Come dunque è verisimile, che si lasci rapire l'anello? Sia sorpresa, sia forza, il fatto non par naturale (2). Parmi inoltre che la morte d'Ottavia non faccia tutto l'effetto che avrebbe potuto aspettarsene. Seneca la sa, e Nerone la sente, ma non la vede. Non so s'io m'inganni, ma tutto questo pezzo della morte poteva fare assai maggior colpo se si fosse, per esempio, condotto nel modo seguente.

Ottavia poteva precedentemente su le massime di Seneca essersi provveduta d'un veleno in un anello, fin da quando fu rilegata in Campania. Le si annunzia l'accusa d'Aniceto. Ella si risolve al suo fine. Parla con Seneca in generale sul disprezzo della vita, sul vantaggio della morte, senza però

palesare il suo disegno. Il filosofo, senza prevederlo, ve la conferma. Vien Nerone, Tigellino, e Poppea: la consigliano a confessar la sua colpa colla speranza d'un semplice esiglio, minacciandola, in altro caso, di morte e d'infamia pubblica. In questo mezzo si sentono ancora fra il popolo alcune voci di tumulto. Seneca difende Ottavia con forza, spera ancora una rivoluzione, rimprovera il tiranno, cerca di atterrirlo. Ottavia, sino allora taciturna e tranquilla, impone silenzio agli altri, parla coll'eroismo della sua dolce virtù, e tutto ad un tempo si mette il veleno alla bocca. La sorpresa è universale, e genera effetti diversi (3). Seneca non ha più freno: predice a Poppea la sua caduta, e a Nerone il supplizio.

TIMOLEONE

Timoleone è una tragedia d'un merito originale. Rendere amabile un tiranno, e ammirabile un fratricida: far che ambidue inflessibili nelle loro massime gareggino d'amor fraterno anche nel punto che uno è uccisore, e l'altro ucciso; sono imprese che ricercano un genio non comune per riuscirvi, e

il nostro autore ci riuscì. Egli seppe anche diversificare il carattere uniforme di Timoleone e di Echilo, col dare a questo il distintivo d'una schiettezza eroica. Quanto è nobile la rinunzia solenne ch'ei fa a Timofane della sua amicizia, e la protesta di giurar a Timoleone *Fede eterna di sangue*, e la sua risposta a Demarista, che gli dice: *Son madre. - Di Timofane*.

Insigni sono le scene II e III dell'atto II, e la IV del III. Timofane in quattro versi ristringe il compiuto panegirico della monarchia: Timoleone fa un ritratto terribile dello stato d'un tiranno con uno stile di fuoco. Ma, sopra ogni altra, sorprendente e divina è la prima dell'atto quarto fra Timoleone e la madre. Per notare i tratti più distinti della tragedia bisognerebbe trascriverla.

Si dirà, ch'ella è troppo povera d'azione. La tragedia non ha che un momento tragico: tutto il resto non è che una briga di famiglia: tutto si riduce al parlare gli stessi personaggi sopra i soggetti stessi, con pochissima e quasi niuna varietà (4). Ciò in parte è vero, ma oltre che questa è la vera e naturale esposizione della storia; oltre che,

trattandosi dell' uccision d'un fratello, debbono esserci molte alternative, e la più piccola circostanza dee produrre timori, pentimenti, dubbj, e speranze, che sospendono necessariamente l' azione, e danno luogo a nuovi tentativi: aggiungerò che questo appunto fa il pregio più singolar dell' autore. Per ordire una tragedia di cinque atti con sì poca tela, e a forza di soli discorsi, ci vuole un capitale di sentimenti profondi ed eroici, che supplisca all'azione, e sostenga l' interesse: una ricchezza inesausta per non ripetersi, e far nascere il vario dall' uniforme; e un' economia la più giudiziosa, per graduare i sentimenti della medesima specie, onde l'ultimo giunga sempre inaspettato quando tutto sembra già detto. e accresca l' interesse la forza. Un tale assunto, per chi ben pensa, suppone un vigor di genio e una maestria d' arte molto superiore a quella che si ricerca nel viluppo dell' azione e nei colpi grandi di teatro.

Solo potrebbe non soddisfare il mezzo che conduce allo scioglimento. Era convenuto che i congiurati si trovassero in un dato luogo. Echilo dalle parole di Demarista argui-

sce che siano scoperti, e che non v'è salute per lui e per Timoleone, se non in corte. Che dovea fare un eroe? o cercar di salvare i compagni, o morir con loro. Echilo pensa prima a salvar Timoleone, e lo persuade a venirsene alla madre senza palesargli il perchè: lo sdegno che mostra Timoleone quando sa il fatto, e il rimprovero che ne fa all'amico, mostrano abbastanza che quest'idea non fu nobile, nè degna di loro. Echilo mandò un messo agli amici, ma non se ne fida egli stesso. Egli dunque espose alla morte i compagni senza soccorso, lasciando in loro il crudo sospetto d'essere traditi da Timoleone stesso, che da due di loro fu veduto entrar nel palazzo. Non dovea Echilo piuttosto avvisar subito Timoleone, e insieme con lui andare in persona in traccia degli amici per avvisarli; e se non gli riusciva d'essere a tempo, esporsi con loro alla stessa sorte (5)?

Tale era in fatti il pensiero di Timoleone, che vuol uscir della corte. La sola scusa di Echilo è questa: La morte nostra è certa: uniti ai compagni noi possiamo vender caro la nostra vita, ma non salvár noi ne la pa-

tria. La salute di Timoleone è troppo necessaria allo stato; se restiamo vivi, noi possiamo ancora uccidere il tiranno; se periamo con gli altri, tutto è perduto per sempre. Si pensi dunque ad assicurar Timoleone; ma se ci fosse un tradimento, degg'io abbandonarlo? Il suo cuor fraterno avrà egli forza bastante per uccidere il fratello sotto gli occhi della madre? Io non posso staccarmi da lui. Tutto ciò doveva egli spiegar chiaramente, per non lasciar negli animi il sospetto d'aver troppo leggermente abbandonato i compagni. E ad onta di ciò, sarebbe stato più eroico di mettere in salvo Timoleone, e poi correre ad unirsi cogli altri per incontrare lo stesso destino. Per indurlo a condiscendere d'andar alla corte, sarebbe stato, parmi, ottimo pensiero, e il solo efficace, di dirgli che la madre lo attendeva per fuggir con lui dalle mani del tiranno, e che intanto egli andava ad aspettarlo al luogo convenuto. Aggiungo, che la scena fra Echilo e Timoleone è troppo lunga. Appena Timoleone conosce la pia frode di Echilo e il pericolo dei compagni, ogni qualunque ritardo è colpevole.

Veniamo al punto dell' azione. Suppongo senza scrupoleggiare che Echilo possa uccidere il tiranno. Egli è uomo valoroso e gagliardo, le guardie sono lontane, un momento ben colto è decisivo. Ma la sicurezza di Timofane non s' accosta ella alla stupidezza? Egli vuol farsi veder in trono: e dove? in casa, di notte: non innanzi al popolo, ma solo al fratello e al cognato, senza esser cinto da guardie. Non è questa una vanità puerile? Ei non temeva nulla da due così stretti congiunti. Ma non sapeva egli di certo, che erano alla testa d'una congiura? non gli aveano detto positivamente che non avrebbe regnato finchè vivevano, e che dovea assolutamente ucciderli? Come non assicurarsi se avevano arme? Una tale spensieratezza non parmi che possa giustificarsi abbastanza (6).

Non sanno nemmeno piacermi i rimorsi e le disperazioni di Timoleone. Plutarco ci assicura che sono veri: ma Plutarco insieme li condanna come indegni d' un liberator della patria. Potevano conciliarsi i sentimendell' eroe e del fratello, facendo che Timoleone rimanesse stupido dopo il fatto, e di-

cesse soltanto: *Dover crudele! Erhilo, abbi tu cura della patria; io uccisi il tiranno, or vado a piangere il fratello* (7).

MEROPE

Nella Merope l'autore ha il pregio distinto d'aver introdotto novità e accresciuto l'interesse tragico in una azione, che dopo Maffei e Voltaire, non sembrava ammettere nè diversità di maneggio, nè aumento di bellezza.

Polifonte è un ipocrita delicato, che pare di buona fede, e potrebbe imporne. Non si mostra amante di Merope, ma bramoso di pace interna, e di governo giusto e tranquillo. Brama di sposarla, per renderle ciò che le ha tolto, e lasciare il regno ai di lei figli. La scena prima è condotta con bellissimo artifizio, affine di scoprire se il figlio di Merope sia vivo. La bella pittura, che fa Merope della strage fatta della famiglia di Cresfonte, è insieme patetica e artifiziosa; giacchè la passione, che spira, serve di velo felicissimo alla sua menzogna. Finissima è la riflessione di Polifonte: *Che Merope dee sperar qualche cosa, poichè ella pur vive;* e

più sottile ancora il fingere di dir ciò, solo per convincerla che ella non dee ricusare il trono, poichè brama e spera uno stato migliore.

Solo non vorrei, che Polifonte avesse detto, che Merope, *Mostrando di perdonargli, avrebbe reso il suo giogo più grato ai Messenj*. È questo un trarsi la maschera, e mostrare ch'egli fa tutto per interesse e timore. Ciò genera, contro il suo fine, diffidenza delle sue intenzioni sopra il figlio, e invita Merope al rifiuto. Questo tratto dovea omettersi, o esprimersi in altro modo (8).

È insigne nel II atto, scena II, la narrazione d'Egisto: ella spira candore, ed è piena d'evidenza, di rapidità, e d'interesse.

Nella scena seguente sono bellissimi i tratti di Merope, che vorrebbe nascondere la sua interna sollecitudine, e i cenni di Polifonte: *Ma tu bramosa, e sollecita tanto? onde? – Che parli? Io sollecita? – Parmi*.

La scena fra Egisto e Merope è sparsa di tratti caratteristici e interessanti. La fluttuazione di Merope, l'ansietà nelle domande, gli equivoci sul nome del padre, l'arrestarsi ad ogni circostanza, dipingono al vivo lo

stato del core materno. Impareggiabile è l'esclamazione, in cui prorompe, quando sente che l'ucciso era inseguíto e pieno di sospetto: *Barbaro, e tu l'hai morto?* e i trasporti, in cui si scoppia, all'udire che l'ucciso domandava la madre.

Il personaggio di Polidoro introdotto in questa tragedia vi fa un effetto diverso da quello dell'altre, e confluisce alla sorpresa in un modo inaspettato. Egli solo potrebbe sincerar Merope, ed egli appunto serve a confermarla nel suo inganno. L'invenzione è felicissima, e fa molto onore al poeta. Il fermaglio di Cresfonte trovato nel sangue non lascia dubitare che egli non sia ucciso. Potrebbe solo più d'uno trovar imprudente, e perciò poco naturale, che Polidoro desse un arnese così geloso a un giovinetto inesperto, e ignaro del mistero. La gemma del Maffei può confondersi con molte altre: ma l'insegna d'Alcide è un indizio non equivoco della famiglia regale. Ella non doveva confidarglisi, che nell'atto di palesargli la sua origine, e di prepararlo alla vendetta (9).

Eccellente è la scena II del III atto. Le impazienze di Merope, l'imbarazzo di Poli-

doro, le sue scappate dalla domanda, il dolore improvviso che lo tradisce, e i trasporti della madre, formano una situazione la più toccante. Di non minor bellezza è la seguente, in cui ambedue fuor di sè raccontano il vero a Polifonte colle grida dell'angoscia, e insultano il tiranno colla sicurezza della disperazione.

Piena d'interesse diverso è la II dell'atto IV, in cui Polidoro trova Cresfonte vivo, ma nel punto il più critico. La sorpresa, l'allegrezza, la speranza, il timore, l'imbarazzo, si combattono a vicenda. Ma superiore ad ogni altra, anzi divina, è la seguente, in cui Merope viene con Polifonte per uccidere Egisto. Questa è una situazione del tutto nuova, e di straordinaria bellezza. Che farà Polidoro? come arrestar Merope, senza palesar Cresfonte ed esporlo al furor del tiranno? Il trasporto della madre rende vano ogni ritardo e pretesto. Il tratto ultimo estorto dalla necessità, *Egli è tuo figlio*, è un lampo improvviso, in cui sfavillano tutti gli affetti. Questo quadro teatrale mostra un genio drammatico, che non può lodarsi abbastanza.

Ma, dopo questo punto, parmi che la tragedia vada scemando di pregio (10). Polifonte è certo che Egisto è Cresfonte; lo conosce valoroso, audace, spirante vendetta; sa l'odio della madre, e dee presentirne le speranze e i disegni. Come non si assicura del suo nemico? Non è più tempo d'artifizj; si tratta di troppo: egli non ha di sicuro che questo momento. La condizione d'Egisto è ancora equivoca; se egli lascia convalidar l'opinione che sia Cresfonte, non vi è più sicurezza per lui. Egisto è reo d'un assassinio, si crede uccisor di Cresfonte: Polidoro lo attesta, poi dice che è figlio suo, poi finalmente che è figlio di Merope. Tante variazioni fanno giustamente sospettar di frode: qualunque principe anche legittimo e giusto, si sarebbe assicurato di costoro, e gli avrebbe per lo meno posti in prigioni diverse, per venire in chiaro della verità. A più forte ragione dee farlo Polifonte (11). Pure egli non se ne cura lo dona a Merope, e solo persiste di volerla sua sposa. Con quale oggetto? egli non può più sperare d'imporre al popolo: ella mostra la sua ripugnanza: e questo matrimonio sforzato è una nuova vio-

lenza tirannica, che lo rende maggiormente odioso. Suppongasi che egli voglia far credere di adottar Cresfonte per figlio, e lasciargli il trono. Lo tratterà egli da principe reale? egli ne sarà la vittima. Lo farà egli uccidere in qualche modo? ma come non temere il furore del popolo? E se può non temerlo allora, come lo teme adesso, che ha più ragione di disfarsene finchè può credersi un impostore? Tanto più, ch' ei vede che il nome di Cresfonte non fa una sensazione tanto forte, quanto avrebbe potuto temere: anzi Merope sul fine rimprovera ai Messenj la loro taciturna freddezza.

Ma veniamo all'ultimo colpo. Polifonte, su la semplice promessa di Polidoro, di cui deve diffidare, quanto di Merope, suppone che questa si adatti volentieri al matrimonio. Si prepara a celebrare le nozze alla presenza del popolo. Tiene Merope, e con lei Egisto. Ella si protesta ritrosa e disperata: Polifonte perde con ciò tutto il frutto della sua ipocrisia. Merope par cedere a stento: Egisto freme e minaccia. Si noti, ch'egli era prima incatenato: e qui comparisce sciolto, non si sa come. Non ha ferro, ma

è noto ch'egli inerme uccise l'assalitore armato. Non può egli rapire un pugnale? perchè non si osserva? come non è circondato dalle guardie? La scure è in alto fra le mani del sacerdote: come può Egisto tutto a un tratto strappargliela di mano, e squarciar il capo a Polifonte, senza che alcuno possa avvedersene e impedirlo?

Parmi che il Maffei abbia reso il fatto ben più credibile. Polifonte è in piena sicurezza, egli crede Cresfonte ucciso, ed Egisto l'uccisore. Egisto è libero, sconosciuto a tutti, fuorchè alla madre, e ai di lei familiari. Merope cede al suo destino, e dà la mano al tiranno. Entra Egisto, come per curiosità; si avanza inosservato: chi potea porvi mente? i domestici del tiranno lo credeano l'uccisore del di lui nemico. Si pianta dietro le spalle di Polifonte: afferra la scure, che non è levata in alto, ma giace fra le patere, e scaglia il gran colpo. In tal guisa il fatto è mirabile, senza aver dello strano. Con tutto ciò egli ha creduto meglio di riferirlo, che di farlo vedere; e lo stesso fece Voltaire: nel che parmi che abbiano ben fatto a seguire il precetto d'Orazio. Questi fatti straordi-

narj e sorprendenti portano sempre seco qualche inverisimiglianza nell' esecuzione, che veduta offende, ma narrata non ferisce; prima per l'effetto tumultuoso della narrazione stessa, che ci trasporta, nè ci lascia riflettere alle circostanze; poi perchè si suppone, che il relatore agitato e confuso ometta qualche particolarità, che ne toglierebbe l'inverisimile. L'udito può fare illusione allo spirito, ma non la vista (12).

DELLO STILE

Si è parlato della condotta e dei caratteri: resta a dir qualche cosa dello stile. L'energia e la precisione sono le qualità predilette del nostro autore, ed egli vi si rende in più d'un luogo ammirabile. Sarebbe a desiderarsi, che a questi pregi singolari egli aggiungesse quello della naturalezza e fluidità (13). Varj luoghi sono bensì felicemente e naturalmente scritti e verseggiati; il che mostra che potrebbero esserlo tutti: ma comunemente, rare sono quelle scene, in cui non si trovino delle singolarità che arrestano spiacevolmente; e tanto più, perchè sembrano dovute all'arte ben più che alla negligen-

za. Bando pressochè totale agli articoli: inversioni sforzate; ellipsi strane, e sovente oscure; costruzioni pendenti; strutture aspre; alternative d'iati e d'intoppi; riposi mal collocati; ripetizioni di *tu*, d'*io*, di *qui*, troppo frequenti. per dubitare ch'egli non si sia fatto uno studio di questa foggia di scrivere. La frequenza e la gratuità basterebbero per fare disapprovar questi modi poco naturali: ma il peggio è, che talora fanno un effetto contrario a quello ch'ei si prefigge, e che sembra esigere il sentimento.

Sarebbe facilissimo il togliere questi nei, senza pregiudicar punto all'energia, ch'ei tanto vagheggia. Finch'egli non si risolve a questo sacrifizio, l'Italia non gli renderà mai pienamente quella giustizia che gli è dovuta. Ammiratore come io sono del suo genio drammatico, e zelatore appassionato della sua gloria, io non so cessare di confortarlo a condiscendere al desiderio di chiunque lo stima, in questa parte che è la minima del suo lavoro, ma d'effetto massimo. Si compiaccia di farci l'esperienza d'una delle sue scene così come sta, e della medesima ritoccata giudiziosamente; si determini poi su la diversa impressione degli ascoltanti.

CVI.

NOTE

CHE SERVONO DI RISPOSTA

DEL SIG. C. ALFIERI

OTTAVIA

(1) *Ma Ottavia non è nè cristiana, nè moglie.*

Nel concepire il carattere d'Ottavia, mi sono proposto di eccitare per lei più assai compassione, che ammirazione; e mi parve cosa molto atta ed efficace ad ottener tale intento il farla, per così dire, mal suo grado amante ancora di Nerone. Pur troppo accade alle volte in natura di amar persone che non si stimano, e che ci han fatto, e fanno del male: e ciò in Ottavia non ho preteso che sia virtù, ma debolezza; e che ne risultasse da tal debolezza (come già dissi) non ammirazione, ma compasione somma per lei, odio maggiore per Nerone, e più mostruosità nel di lui carattere: perchè se Ottavia si dimostrasse aspra e risentita, e abborrisse Nerone quanto dovrebbe, più scusato allora egli sarebbe di averla ripudiata, e di perseguitarla fino all'estremo.

Del resto, non mi pare, che in Ottavia questo suo amore per Nerone sappia di stupidità. Ella sa e dice a Nerone stesso, ch'egli è l'uccisore del di lei padre e fratello; nè si compiace già ella di questo suo amore, ma bensì se ne rammarica e dispera; e dal contrasto in lei tra ciò che ella sente e ciò che dovrebbe sentire, nasce, a mio parere, l'interesse grande in altrui: perchè la compassione umana sempre più si muove per gl'infelici, che hanno in sè debolezza e timore, come conviensi a donna, che per quelli che son forti contro l'avversità, e risoluti a pigliar generoso partito: questi si ammirano; ma degli altri si piange. Aggiungo inoltre, che l'amore ch'ella conserva per Nerone, la giustifica di tutti i sospetti ed accuse d'altri amori: di cui pure troppo importa il discolparla interamente presso gli spettatori; e ciò senza avvilirla colle giustificazioni: che anche il solo doverle fare, gran macchia sarebbe alla onestà sua.

(2) *Sia sorpresa, sia forza, il fatto non par naturale.*

Ciò che mi si dice circa lo scioglimento

di questa tragedia, in parte mi capacita, ed in parte no. A me stesso poco piace quel modo, con cui Ottavia s'impadronisce dell'anello di Seneca; il quale in quel momento, essendo a vicenda uomo e filosofo, vorrebbe e non vorrebbe accordarglielo; onde in quella sua indecisione ogni leggerissima forza lo vince. E perciò ho voluto, che in Ottavia il vedere e il togliere il mortifero anello fosse un sol punto: e ciò effettuerassi meglio in teatro, levando affatto il verso 183, che denota contrasto: e massimamente perchè da non buoni attori può esser detto ed eseguito in maniera ridicola. A Seneca dispiace la morte di Ottavia; ma egli in cuore la crede pur troppo inevitabile. Onde sorpreso dalla prontezza, con cui ella ha afferrato il veleno, se ne attrista in parte, perchè l'aspetto d'una giovine vaga ed innocente, che sta per darsi la morte, è per se stesso compassionevolissimo; ma in parte quasi ne gode, perchè la considera come una vittima involata alle calunnie e crudeltà di Nerone. E siccome fra due persone, di cui l'una ondeggi fra due diversi affetti, e l'altra sia, come Ottavia, *già per disperazion fatta oscu-*

ra, questa con facilità vince l'altra, non ho creduto fuor di natura, che, mentre Seneca dubita, Ottavia sorbisca la venefica polvere, senza che Seneca sia in tempo di impedirnela. Queste sono le ragioni, per cui così l'ho praticato; oltre la ragion migliore, ch'io non seppi come altrimenti effettuarlo, serbando verisimiglianza negli intrapresi caratteri.

(3) *La sorpresa è universale, e genera effetti diversi.*

Ecco, mi si addita un altro mezzo ingegnoso per la catastrofe, e di cui l'effetto teatrale sarebbe molto maggiore. Ci penserò molto, e vedrò in un'altra edizione se io debba fare questo cambiamento. Ma nell'osservare così di volo questo nuovo pensiero, già mi sono avvisto, che Ottavia, coll'essersi provveduta prima di veleno, non sarebbe più quella Ottavia timida, e non punto stoica, da cui io fo dire a Seneca:

Se il vuoi, poss'io per te fuggir di vita;
Ma non è forza in me da attender morte.

Non sarebbe più quella Ottavia debole, e irresoluta fin all'ultimo, quale ho voluto dipin-

gerla io; quale doveva essere una tenera donzella, figlia di Messalina e di Claudio, nata e educata mollemente; quale ella se stessa descrive, parlando con Seneca; e quale in somma si mostra in tutta la tragedia. Sarebbe una donna forte, già impensierita di morire, prima che la necessità ve la stringesse, e tale non può essere mai la mia Ottavia, senza o sbalzare ella fuori del proprio carattere, o essere interamente da me concepita diversa.

Ma il dotto critico sa meglio di me, che questo sarebbe un rimedio peggiore del male; e che, dovendo le cose umane non esser mai senza difetto, sono pur sempre più tollerabili quelli che vengono insieme col primo getto delle cose, che non quelli che nascono dalle rappezzature, le quali tanto pregiudicano all'unità del tutto. Ci penserò dunque, e più d'una volta, prima di risolvermi a mutare: ma, volendolo pur fare, non perderò di vista mai il bellissimo effetto che ne risulterebbe in fine dell'atto V, dal mezzo con tanta sagacità suggeritomi.

(4) *Tutto si riduce al parlare gli stessi personaggi sopra i soggetti stessi con pochissima e quasi niuna varietà.*

Molto bene vien qui osservato, che il Timoleone è una tragedia, in cui non si fa quasi niente, questo è verissimo, e così l'ho fatta, perchè il soggetto non dà di più: e il cercare di far nascere degli avvenimenti dove non ci debbono essere, ho sempre giudicato esser cosa altrettanto fastidiosa, quanto facile; da molti però, che il giusto valore delle parole non sanno, ciò viene fastosamente denominato *fantasia*.

(5) *Non doveva Echilo piuttosto avvisar subito Timoleone, e insieme con lui andare in persona in traccia degli amici per avvisarli; e se non gli riusciva d'esser a tempo, esporsi con loro alla stessa sorte?*

Non credo che possa sussistere l'obiezione che ad Echilo si fa, d'aver lasciati perire i compagni; perchè negli estremi casi si scelgono i mali minori. Ad Echilo, che non può fare tre cose a un solo tempo, prima d'ogni

altra deve premere di salvare Timoleone, come il primo stromento della libertà da ricuperarsi ; poi d'uccider Timofane , come il primo ostacolo ad essa ; poi di salvare i compagni . Col venire in corte e trarvi Timoleone, egli ottiene i due principali intenti ; col correre ad ajutare inutilmente i compagni, li perde tutti tre : perchè, se egli non è con Timoleone, chi uccide il tiranno? se egli è coi compagni, per ciò non li salva, quantunque egli perisca con essi . E queste cose non mi pare che debba Echilo dirle a Timoleone nella scena I dell'atto V, che già vien giudicata troppo lunga, ma appena accennate, bastano perchè lo spettatore le ragioni poi, e le combini da sè .

(6) *Una tale spensieratezza non parmi che possa giustificarsi abbastanza .*

Quanto alla sicurezza troppa di Timofane , io direi, che la soverchia potenza può darla . E molto più in casa propria , contro due uomini soli , di cui l'uno è fratello, l'altro è cognato , ed è stato già amico, salvati tutti due in quel punto manifestamente dalla morte : beneficio che il tiranno sempre

reputa grandissimo; il non uccidere. Timoleone ed Echilo, per quanto si vede, sono disarmati; il tiranno non ha guardie in quella camera, ma le ha nel palazzo: e oltre tutto ciò, gli rimane una certa generosità nell'animo, per cui ci vuol ridestar quella di questi due nemici, e non avvilirsi in faccia a coloro col mostrare di diffidarne, o di temerli. Il volersi *far vedere in trono*, non va interpetrato letteralmente; vuol dire, il farsi vedere all'atto pratico d'esercitar signorìa assoluta; ma mi son voluto servire di quella parola *trono*, come la più breve a dimostrar tirannía, e la più terribile agli orecchi e al cuore di un libero cittadino. Aggiungasi, che non tutte le minacce si credon vere; e che colui che ha pienamente effettuate le sue, come Timofane, può non temer di due che soli rimangono, e in apparenza sprovvisti di mezzi per effettuare le loro. E il modo con cui Echilo perviene ad ucciderlo, è così rapido e inaspettato, che sì il tiranno, che lo spettatore, potrebbero anzi credere e temere, che questi due, non volendo sopravvivere alla interamente estinta libertà, stessero per uccidere piuttosto se stessi, che

il tiranno; il quale ben sanno non potersi quasi uccidere impunemente, avendo egli Soldati, il che vien a dire satelliti e vendicatori.

(7) *Echilo, abbi tu cura della patria, io uccisi il tiranno, or vado a piangere il fratello.*

Ho voluto donare i rimorsi di Timoleone al secolo, in cui scrivo, e all'animo dei moderni spettatori, i quali per lo più nulla di patria sapendo, non potrebbero tollerare un fratello uccisore dell' altro, il quale poi con stoica insensibilità o fermezza, di un tal fatto parlasse, anche brevissimamente. In oltre l' effetto teatrale sarebbe diminuito moltissimo da un tale stoicismo; assai diversi essendo, e dovendo essere, gli eroi nella storia, e nell'azione tragica, in cui sempre bisogna servire all' effetto, per quanto si può. Il Timoleone mio è concepito amator della patria in primo luogo, e del fratello in secondo; dall'amarlo, riesce in lui più magnanimo lo sforzo dell' ucciderlo; ma uscirebbe dal suo carattere, se ucciso, non lo piangesse. Timoleone in quel punto non si mostra già a

Corinto; è l'eroe in casa. Io son certo, che anche il gran Bruto avrà pianto amarissimamente colla madre e l'amico quegli stessi suoi figli, per cui in pubblico dicesi, che nè una lagrima pure versasse.

MEROPE

(8) *Questo tratto doveva omettersi, o esprimersi in altro modo.*

A me pare, che Polifonte, nel dire a Merope, *che, se ella gli perdona, potrà forse rendere così più grato il di lui giogo ai Messenj*, confessando con quella apparente ingenuità una cosa che a Merope già è nota, più tosto la possa piegare, che alienarla da sè; essendo particolarità del cuore umano, che una certa schiettezza vaglia a guadagnarlo, più assai che una continua dissimulazione; trattandosi di cosa chiara e saputa, il negarla, o il volerla sotto pretesti non verisimili colorire, sommamente indispone. Polifonte non ha nascosto a Merope, che v'è l'interesse d'amendue nel conchiudere le loro nozze; e non ragionandole come amante, ma come politico, dee mostrare di dirle il vero, per quanto il può combinare coll'arte

e coi fini suoi. Forse ch'io sbaglio, ma espressamente glie l' ho fatto dire, per sedurla con quell' apparente franchezza, concedendole una verità nota e innegabile, per poi poterne dissimulare e nascondere mill' altre men sapute e men chiare.

(9) *La gemma non dovea confidarglisi, che nell' atto di palesargli la sua origine, e di prepararlo alla vendetta.*

La gemma del Maffei, e il mio cinto, sono fratelli carnali: ma la gemma è cosa assai più preziosa, e, per portarsi nelle dita, assai più in vista, che un fermaglio a cintura, che può esser coperto dal pallio. E l' uno e l' altro era imprudenza del vecchio di commettere a quel giovinetto: ma, siccome Egisto è fuggito di casa, rimane giustificato il vecchio in gran parte dalla di lui fuga. S' era indotto il mio Polidoro a fargli un tal dono, perchè i vecchi padri coi doni accarezzano i figli; non era imprudenza il lasciarglielo portare in Elide, dove non era noto un tale arnese; e quel buon vecchio dovea veder con segreta gioja l'unico germe reale addobbarsi del cinto del suo re: quasi un tacito augurio del ri-

cuperarne egli un giorno il diadema : oltre che io sempre ho detto, *cinto, fermaglio, impresa d'Alcide*; cose tutte, che per essere fors' anche di materia comune, potevano non disconvenire ad un privato, com'era il mio Egisto: in vece che una gemma di gran pregio disconveniva certamente a quell'Egisto, figlio di servo. E quindi l'imprudenza di quel Polidoro era maggiore.

Il re Cresfonte poteva, come guerriero, aver avuta una cintura di cuojo con fermaglio d'ottone e di ferro, e sopravi l'impresa d'Alcide, senza che un tale arnese fosse più regio, che di privato guerriero.

(10) *Ma dopo questo punto, parmi che la tragedia vada scemando di pregio.*

So, che, la commozione degli uditori scema moltissimo dopo il punto, in cui, Egisto sta per essere ucciso dalla madre; ma questo lo credo inevitabile difetto del soggetto, e non mi pare, che le altre Meropi crescano dopo un tal punto. Nella mia però viene protratto fino alla fine del quart'atto; nell'altre, non più che alla metà del terzo. Stimo impossibile in natura di sostituire al momen-

to, in cui una madre sta per uccidere il proprio figlio a lei sconosciuto, un altro punto di eguale, non che di maggior interesse. Tutto è minore quello che può accader dopo; e sia quel che si voglia. O si uccida il tiranno, o dal tiranno si uccida quel figlio istesso, non sarà mai più una madre che sta per uccidere il proprio figlio, noto a chi vede, e non alla madre. Ciò posto, questa tragedia che non finisce, nè può finire, colla sola agnizione d'Egisto, va pur terminata; e lo dev'essere colla morte del tiranno. Poichè dunque non si può aggiungere ormai interesse, il men cattivo mezzo sarà necessariamente il più breve; affinchè gli spettatori, che non si possono più agitare, non abbiano neppur tempo di andarsi agghiacciando del tutto. Il più breve da quel punto in poi, credo d'essere stato io.

(11) *A più forte ragione dee farlo Polifonte.*

Polifonte non ha potuto insistere, che i suoi soldati uccidessero Egisto appena svelato, per l'errore, in cui è incorso egli stesso, di crederlo morto, e di volerlo vendicare: errore, che in quel punto gli allaccia le ma-

ni; non potendo usar violenza ad Egisto, senza contradire a se stesso in faccia a tutta Messene. E che quello sia il figlio di Merope, tutti, o i più, lo credono, dall'impeto con cui la madre espone se stessa in difesa di quel giovine. Il popolo non è commosso quanto il dovrebbe, perchè un popolo soggiogato dalla tirannide non si scuote se non alla vista di un qualche tragico accidente: e per quella ragione appunto, Polifonte che conosce un tal popolo, non vuole, col dargli questo spettacolo di un figlio svenato in braccio alla madre, muovere in quel furore, che le parole e i pianti di essa a destare non bastano. Che fa egli dunque l'accorto tiranno? aspetta tempo. Il giovine rimane in fine del quarto atto senza catena, benchè non si dica: ma si suppone, dal dubbio che Polifonte pare ammettere, ch'egli possa essere il figlio di Merope: dunque non lo lascia legato, non dovendosi più uccidere: ma lo lascia assai ben custodito nella propria reggia. Un vecchio, una donna, e un giovine disarmato, soli, e ben custoditi, che far potrebbero per prevenire il tiranno? nulla mai, se non si appresentasse poi ad Egisto quella fortuita occasione

di ucciderlo nel punto del sagrifizio con la scure del sacerdote: ma codesta, chi mai la potea prevedere?

(12) *L'udito può far illusione allo spirito, ma non la vista.*

Quanto alla catastrofe, dirò, che ho creduto poter supplire alla freddezza che assale questa tragedia nel quint' atto, col porre sotto gli occhi quello spettacolo pomposo da prima, poi terribile, funesto e dubbioso, del sagrifizio, delle imminenti nozze, dello svenato tiranno, del popolo commosso, dei soldati infieriti, e in ultimo del valore e vittoria d' Egisto; cose tutte, che vedute, pare che occuperanno e scuoteranno assai più che narrate. Che se con un precetto d' Orazio mi si dice, *che ogni cosa non si debba esporre alla vista;* io acconsento, che non si dee mostrar Medea trucidante i suoi figli; ma bensì credo tra le cose che mostrare si possono, essere una delle non reprensibili il mostrare il figlio di un re ucciso e spogliato del trono, trucidante il tiranno uccisore del padre e usurpatore del proprio soglio. Onde, con altro precetto d' Orazio giustificherò una

tal mostra: *Il narrare fa assai minore impressione, che l'esporre agli occhi*. Ma la possibilità di un tal fatto nel modo, in cui io lo espongo, va pur dimostrata.

Si osservi, che il vero popolo presente alla pompa nuziale è pochissimo, in paragone dei soldati e altri fautori del tiranno. Si osservi, ch' egli se ne sta taciturno, perchè atterrito è. Si osservi, che Polifonte espressamente ha scelto l'atrio della reggia per tal funzione, come luogo più ristretto che il tempio; luogo, ov' egli può ammettere ed escludere chi vuole; luogo, a cui Egisto, Polidoro, e Merope per arrivarvi non debbono nè uscir della reggia, nè mostrarsi alla moltitudine. Verissimo è, che Merope venendo sforzatamente alle nozze, col mostrare al popolo la sua ritrosia, rende in gran parte inutile l'ipocrisia del tiranno: ma egli non poteva antivedere, che Merope soprastando tuttavia il pericolo del figlio, ardirebbe fare in faccia al pubblico queste dimostrazioni. Dice il critico, che Polifonte non dovea credere a Polidoro; ma pure egli potea benissimo credergli, perchè gli parlava in nome di una madre bramosa e risoluta di salvare

il figlio a qualunque suo costo. Polidoro avea detto al tiranno, Merope esser presta alle nozze; e in fatti Merope lo era: ma alla vista di quel popolo, fra cui ella crede, o spera d'aver dei fautori; di quel popolo, la cui presenza poc' anzi ha frenato, e impedito il tiranno di farle uccidere il figlio; si risveglia in lei la speranza di poterlo commovere, parlandogli: dunque su questa fidanza, aggiunta all' orribile ribrezzo che ella prova nel venire a tai nozze coll' uccisor del marito, ella s' induce inopinatamente a testimoniare al popolo la sua estrema ripugnanza per Polifonte. Ma, che fa allora il tiranno? con studiata pompa di accorta franchezza rende conto dei suoi più intimi pensieri a riguardo d'Egisto, o sia egli o non sia figliuolo di Cresfonte: e così, mezzo fra atterrito e persuaso, quel popolo si riduce al punto, che nulla ardisce; e non sa, nè come, nè cosa operare in favore di Merope: e benchè egli non ami Polifonte, pure in tutto questo suo operare non lo può tacciar nè d' ingiusto, nè di crudele, parendo egli volere col mezzo di queste nozze troncare ogni discordia, e restituire i suoi pristini dritti a ciascuno.

Ecco lo stato delle cose nel punto, in cui Egisto impugna ed adopera poi così felicemente la scure sacerdotale. Al vedere quel colpo inaspettato, rinasce subito nei buoni la speranza e l'ardire; nei satelliti del tiranno il terrore. Coloro, che vivo Polifonte nulla ardivano, tutto osano ed imprendono, vedendolo estinto; quelli, che tutta la loro baldanza e coraggio fondavano in lui, gran parte ne perdono al cader suo. Rapidamente si spande fuori della reggia, che il tiranno è stato trucidato: vi accorrono in folla i cittadini, e il numero loro deve trionfare dei soldati di Polifonte già atterriti, e cacciati dalla reggia da Egisto e dai cittadini che v'erano: e tutto ciò mi par naturale, e non difficile ad eseguirsi.

Che Egisto assistesse a quel rito, e vicino alla madre, e che Polifonte ve lo lasciasse (poichè egli dice poc'anzi di volerlo far suo erede, ove sia provato esser egli figlio di Merope) a me pare tanto verisimile, che non si potrebbe operare altramente da Polifonte, senza che i suoi fatti smentissero le sue parole. Egisto non era un personaggio indifferente alla celebrazione di queste nozze;

onde non poteva da Polifonte nè essere tenuto lontano, nè lasciato nella folla: nè, molto meno, custodito fra guardie come un malfattore. Si ritrova dunque Egisto e presente e vicino, ma disarmato fra disarmati. Il tiranno non pensò alla scure: e neppure Egisto, che fra se stesso e con Polidoro inutilmente fremeva, ci avea pensato: il veder la scure in alto, pensarvi, afferrarla, ed uccidere, sono un sol punto: dall' istantaneità di un tal sublime impeto nasce il maraviglioso sì, ma non l' impossibile.

Molto meno bensì a me pare verisimile ancorchè venga narrato e non visto, che in un tempio in mezzo ad un rito solenne, quell' altro Egisto, creduto tuttavia figlio di un povero servo, convinto uccisore di persona così importante come il figlio di Merope, e condannato già come tale da Polifonte stesso, potesse trovar mezzo di rompere tutta la folla degli spettatori, senza far moltissimo strepito: ch' egli potesse avvicinarsi all' ara inosservato dal re e dalle sue guardie; potesse avventarsi alla scure, che appunto, per non essere levata in alto dal sacerdote, era assai meno afferrabile con quella rapidità a

ciò tanto necessaria; potesse, afferratala, trucidare il re: e molto meno verisimile mi pare, che quel popolo che non era neppure per ombra prevenuto, che esistesse ancora questo figlio di Cresfonte, nè che quegli il fosse, a un tratto con tanto calore e ardire potesse salvarlo dai soldati del tiranno. Tutti questi possibili mi pajono più lontani dal vero che i miei.

Del resto, circa il più o men buono effetto di questo quint'atto, o sia paragonato in se stesso, o cogli altri, io ne appello a più d'una rappresentazione, quando si faranno come si debbono e possono eseguire.

DELLO STILE

(13) *Sarebbe a desiderarsi che all' energia e precisione aggiungesse il nostro autore il pregio della naturalezza e fluidità.*

Quanto alla mancanza, o in tutto o in parte, di queste due qualità ne' miei versi di tragedia, poco a dir mi rimane; avendo io tutto ciò che su questo proposito sapeva, ampiamente detto in una risposta al signor Calsabigi, che si può leggere stampata. In

essa io assegno le ragioni, per cui ho creduto di dover essere meno fluido, che in un altro genere di poesia; e naturale in una maniera alquanto diversa dalla solita; cioè, avvertendo sempre, che parlano (e non cantano) personaggi altissimi; la di cui naturalezza non dee nè può essere triviale mai.

Le ragioni (quali ch'elle siano) in quella risposta da me allegate del mio operare, non sono state finora da nessuno, ch'io sappia, impugnate con altre ragioni. Aggiungerò pure, che non credo stoltamente d'avere alla prima dato interamente nel segno, rispetto a ciò che io aveva ed ho in mente. Moltissime cose vedo in quasi tutti i versi delle mie tragedie, che non mi soddisfano; o come non chiare abbastanza, o come non eleganti quanto il vorrei; e tutte le muterò, toglierò, o migliorerò, sapendo, nel ristamparle; ma ciò, se cento edizioni ne facessi, in tutte più o meno mi avverrebbe; perchè sempre a chi non si accieca sulle cose proprie, il tempo, la riflessione, e le varie prove sì di leggere, che di recitare, lasciano luogo a far meglio. Ma non cambierò però mai la totalità del mio stile, a segno che quei

versi ch' io credo tragici, diventino simili ai versi d'ottave, sonetti, canzoni, o altre liriche, o altre drammatiche composizioni, da cantarsi o cantabili. Di questo ne ho meco medesimo contratto un obbligo espresso, per non tradire, quanto è in me, la maestà e maschia sublimità della tragedia. Due sole cagioni mi potranno pure disciogliere da un tal obbligo: la prima, se io avrò veduto, a recita ben fatta e con intelligenza (se pur mai si farà), che alla terza e quarta rappresentazione di qualunque di queste tragedie, lo stile continui ad offendere come duro, o a nuocere all' intelligenza come oscuro. L' altra (e sarebbe assai più breve e più facile, e dall'amicizia di questo dotto censore l' attendo) se il signor Cesarotti, pigliando una scena qualunque di esse, vorrà assumersi il fastidio di ridurla, o tradurla in versi italiani, quali a lui pare che anche anderebbero fatti. Io, ottenuto il modello, lavorerei allora sopra una salda base; e, come imitatore fedele, non dispererei di soddisfare al suo gusto, e insieme a quello del pubblico. Ma, finchè non vedo un tal saggio, non sapendo io (ciò che fin ora l'Italia stessa forse neppu-

re sa) quale sia, o quale debba essere il vero gusto italiano nella versificazione tragica; nè potendomi dipartire dal mio, per non sapere fin a qual segno ne debba recedere e a quale accostarmi, altro non farei che perdere la faccia mia, senza sapere quale assumere: ed io credo in ogni cosa pur sempre più tollerabile assai un difetto costante, e dedotto da principj, comunque il siano, ragionati, che non una mediocrità operata a caso.

Io ho cercato d'imparare a far versi, leggendo Dante, Petrarca, Ariosto, Tasso, Poliziano, Ossian, (e questo, non lo inserisco io per adulare) e pochi altri. Ma siccome in tutti questi non trovo versi di dialogo da recitarsi, ho cercato di adattare le loro parole, frasi, e modi, alla nuova arte di far versi tragici italiani; avendo però sempre innanzi agli occhi e negli orecchi la recita, purgata da ogni molle e insulsa cantilena, e quale si conviene a ben addestrati attori in teatro. La sola prova che finora ho fatto io stesso di questo stile alla recita, che fu dell'Antigone in Roma, è riuscita (per quanto a me parve, e a molti altri) molto bene; e nessuno allora si dolse nè dell' oscuro, nè del du-

ro; tutti parvero bensì accorgersi del breve e vibrato. Altre prove finora fatte, ma con minor diligenza assai, e maggiore imperizia dell'arte, del Filippo, Agamennone, Oreste e Merope in Siena, dell'Oreste in Firenze, del Filippo in Napoli, della Virginia in Torino, etc. etc. non riuscirono benissimo, ma neppur male: e la cagione del minor incontro non parve essere stata nella composizione, quanto nell'esecuzione; e non vi fu doglianza universale nè dell'oscurità, nè della durezza. Affinchè i censori di questo stile fossero del pari con me a questa tenzone, bisognerebbe pure, che avessero provato anch'essi a farne con somma accuratezza recitar una, e che la cattiva riuscita di essa gli avesse confermati nel loro parere, come la buona riuscita della prova fatta da me mi ha confermato nel mio.

Tuttavia, io sempre pronto ad arrendermi alla ragione e alla verità; e convinto nel rileggere io stesso le mie tragedie, che sul totale elle riuscivano di stile intralciato e stentato, mentre io m'era soltanto proposto di farlo sostenuto e vibrato; e che un tale costante difetto nuoceva loro assai alla lettu-

ra, ed anche non poco alla recita; mi sono fermamente determinato di dar loro in una seconda edizione un aspetto in gran parte diverso. Ma innanzi di accingermi a questa dura e spiacevole fatica, null'attendo, che di vedere (come cosa per me di somma autorità, e utile e luminosa per la Italia tutta) uscir di mano del signor Cesarotti un tal saggio di stile tragico; il che nessuno certamente può darmi, quanto l'autore dei versi immortali dell'Ossian.

INDICE

DEL TOMO SECONDO

FINE



